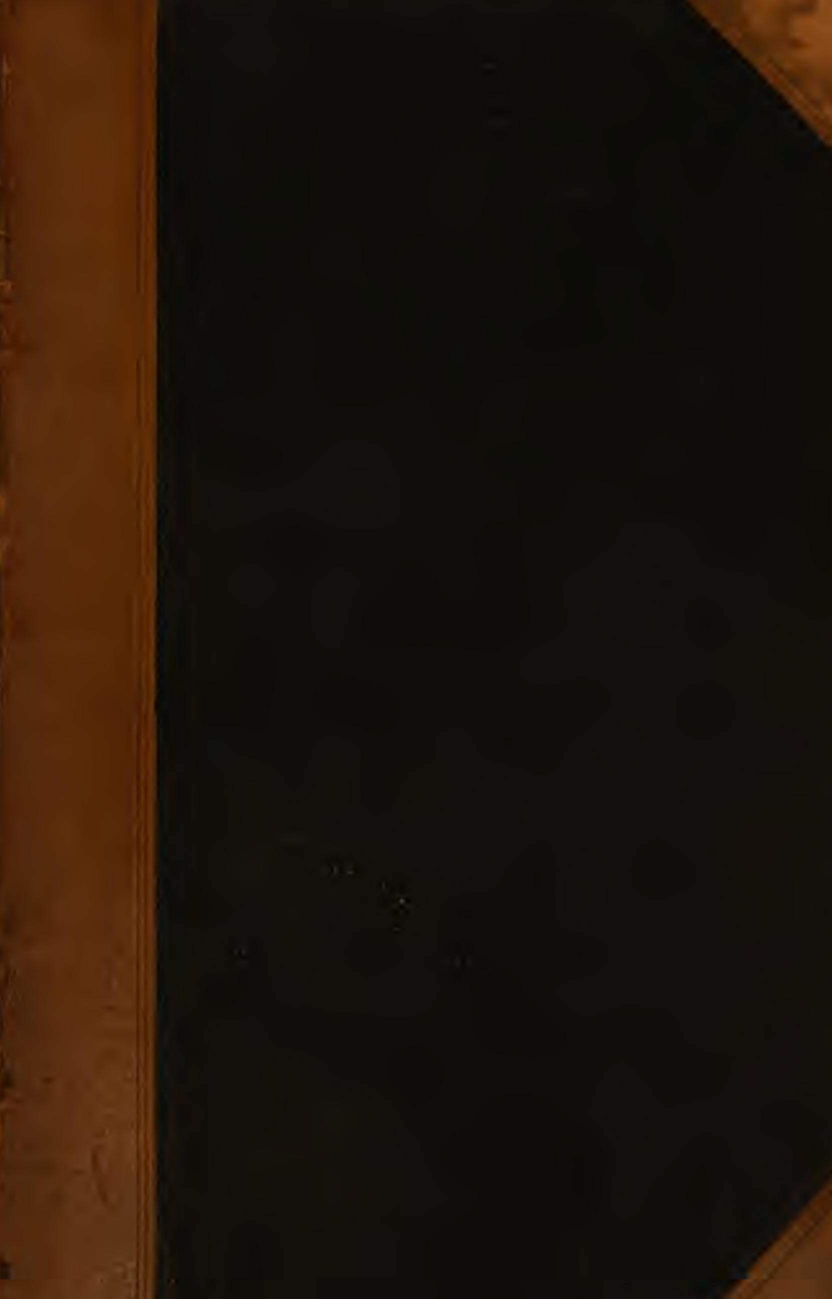



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Format grand in-18

AU BORD DU LAC	1 vol.
AU COIN DU FEU	1 —
CHRONIQUES DE LA MER	1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1 —
DANS LA PRAIRIE	1 —
EN QUARANTAINE	1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1 —
LE FOYER BRETON	2 —
LES CLAIRIÈRES	1 —
LES DERNIERS BRETONS	2 —
LES DERNIERS PAYSANS	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
PENDANT LA MOISSON	1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1 —
SOUS LES FILETS	1 —
SOUS LA TONNELLE	1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1 —
RÉCITS ET SOUVENIRS	1 —
SUR LA PELOUSE	1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON	1 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD	1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1 —
LA GOUTTE D'EAU	1 —

Paris. — Imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

LES SOIRÉES
DE MEUDON

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1857



LES SOIRÉES
DE MEUDON

CORRESPONDANCE
D'UNE INSTITUTRICE*.

A MADEMOISELLE GENEVIÈVE ***

Ce 10 avril 18...

... Je vous ai promis un journal exact et complet de ma vie, chère Geneviève; vous l'aurez autant que je pourrai le faire. Mes lettres seront souvent interrom-

* Ces pages ont été empruntées à une volumineuse correspondance. Nous n'en avons extrait que les lettres qui se rapportaient à la position d'institutrice. Il nous a semblé que, révélant tour à

pues, je le prévois; mais chaque soir je tâcherai d'écrire les événements ou les sensations de la journée. Quand la feuille sera pleine de cette écriture croisée que votre oncle appelle des hiéroglyphes de pensionnaire, je la mettrai à la poste, et je commencerai une autre feuille sans attendre votre réponse. Pour nous, qui n'avons à échanger que des idées et des sentiments, qu'importe que les lettres se croisent? notre correspondance n'est point un dialogue d'affaires, mais un épanchement.

Je vous ai dit comment j'avais quitté ma mère et mon jeune frère mardi soir. Telle était leur tristesse que j'ai dû cacher la mienne: si mes larmes avaient coulé, ma mère, dont l'amour ne demandait qu'un prétexte pour me retenir, eût renoncé sur-le-champ

tour les épreuves et les consolations particulières à ces délicates fonctions, elles pouvaient servir d'enseignement à quelques-unes des nombreuses jeunes filles appelées à vivre dans des familles étrangères et à y jouer le rôle de mère sans en avoir les joies ni l'autorité. Nous nous sommes efforcé de faire disparaître tous les détails trop personnels, pour ne garder que ceux qui pouvaient intéresser ou éclairer.

à cette place d'institutrice si difficilement obtenue; elle regrettait évidemment de l'avoir acceptée pour moi; elle eût préféré la continuation de nos gênes et de nos angoisses. Mais je sentais la nécessité de persévérer dans une résolution qui devait mettre un terme à cette vie d'expédients, permettre à mon frère des études sans lesquelles l'avenir lui resterait fermé, desserrer le cercle d'indigence qui depuis dix ans nous tenait garrottés et haletants ! Aussi me suis-je roidie. J'ai refoulé au dedans mes émotions. Je parcourais la maison en rangeant tout; je transportais mes boîtes et mes cartons, je m'efforçais de faire assez de mouvement et de bruit autour de mon cœur pour l'étourdir; on eût dit que ce départ me causait plus de plaisir que de regret. Mon frère m'en fit même le reproche; mais ma mère ne s'y trompa point. Plus je faisais d'efforts, plus elle semblait attristée.

Je réussis pourtant à tenir mon courage en haleine jusqu'au moment de la séparation; ce fut alors seulement que je sentis toute ma résolution m'abandonner.

Dieu vous épargne une pareille épreuve, chère Geneviève! J'espère bien ne haïr jamais assez pour la souhaiter à personne. Je ne puis dire comment je suis partie; quand j'ai repris pleine possession de moi-même, j'étais dans un coin de la diligence, enveloppée de mon voile que les larmes avaient collé contre mes joues. J'avais un frisson, et une douleur aiguë me traversait le cerveau! Par bonheur, j'étais seule et il faisait nuit; je me suis laissée aller à pleurer jusqu'à ce que la fatigue m'ait endormie.

La nuit s'est écoulée ainsi entre un sommeil agité et des retours de larmes; enfin la lassitude est venue au secours de la raison : mes yeux se sont séchés, mon âme s'est raffermie, et quand nous sommes arrivés, vers le milieu du jour suivant, au village où je devais descendre, j'étais redevenue tout à fait maîtresse de moi-même.

Je ne sais si la diligence était arrivée plus tôt ou si la voiture que devait m'envoyer M. le comte se trouvait en retard; mais personne ne m'attendait au relais

de poste. Je demeurai assez longtemps à la porte d'une grande cour fangeuse, avec mes bagages, et en butte à la curiosité des voisins. J'étais singulièrement embarrassée de ma position et de ma contenance ; c'était la première fois que je me trouvais ainsi loin de toute protection, entourée d'inconnus, et obligée de veiller seule à moi-même. Cela me fit penser à tout ce que les mères nous évitent d'embarras et d'inquiétudes ; tant qu'elles sont là, on n'a qu'à se laisser vivre ; leur sollicitude fait sentinelle autour de tous nos besoins. Notre existence reste toujours mêlée à la leur ; après nous avoir portée dans leur sein, elles nous emportent dans le tourbillon de leur amour ! — O douces nourrices ! qui marchez pour nous sous le soleil tandis que nous dormons nonchalamment sur votre épaule ! c'est seulement quand le sort vous oblige à nous mettre à terre que nous comprenons ce que vous avez souffert pour nous de fatigues et de soucis !

Je voulus m'informer de la distance du château, savoir si M. le comte n'avait donné à la maison de poste

aucun ordre relatif à mon arrivée; mais j'essayai en vain de me faire comprendre; tous les gens du logis parlaient un patois allemand. Il fallut prendre patience. Mais ce début me serra le cœur; il me révélait, par un témoignage apparent, l'isolement qui m'attendait! Je sentis mes larmes gonfler mes paupières, et je rabattis mon voile de peur qu'on ne me vît pleurer.

Pendant que j'étais là, plusieurs petits paysans arrivèrent des champs avec un nid qu'ils se disputaient; au milieu de la mousse, on voyait s'agiter un oiselet déplumé dont les piaulements me firent tressaillir. Je pensai que lui aussi se trouvait exilé et sans mère! Dans le débat, le nid avait été brisé; l'orphelin tomba pantelant à mes pieds. Je le relevai avec un sentiment de tendre commisération, et, après avoir distribué quelques pièces de monnaie aux petits dénicheurs, je le réchauffai de mon haleine et je le blottis dans le duvet de mon manchon *.

* Nous ne nous permettrons aucun changement à ce passage, quoique, par rencontre, il rappelle de bien près le sujet de *l'Orphelin*

Presque au même instant un équipage s'arrêta devant la maison de poste. J'espérais en voir descendre M. le comte ; mais il n'avait envoyé que son valet de pied, à qui je dus me nommer. Il fit aussitôt charger les malles derrière la voiture, dans laquelle je montai, et qui repartit.

Le soleil commençait à disparaître derrière l'horizon : ses lueurs mourantes éclairaient une plaine uniforme sur laquelle ondulaient des blés verts, et que tachetaient de loin en loin quelques fermes sans ombrage. Une ligne de peupliers encadrait le tout de sa verdure grêle et géométrique. Cette fertilité monotone me parut plus triste que nos plus arides bruyères. Je me sentis prise d'un tel découragement que mes larmes recommencèrent à couler.

Nous étions arrivés à un chemin de traverse récemment empierré, sur lequel la voiture roulait avec un

(page 209). L'oiselet, d'ailleurs, ne joue pas ici le même rôle que dans la famille du pêcheur : il nous paraît *donner* plus encore qu'il ne *reçoit*.

bruit strident qui me causait une sorte d'agacement nerveux. J'avais cessé de regarder à la portière, et, rejetée dans un coin de la cellule, j'attendais impatiemment qu'elle s'arrêtât. Enfin nous atteignîmes une allée de sapins à demi ébranchés, au bout de laquelle m'apparut le château, barrant l'horizon de sa masse grisâtre.

C'était un grand édifice sans ornement, flanqué de deux ailes rectangulaires et précédé d'une cour pavée.

Je fus reçue au bas du perron par Mme Clément, la femme de charge, avec une froideur cérémonieuse. Elle m'avertit que M. le comte me souhaitait la bienvenue et me laissait jusqu'au lendemain pour me reposer.

Je fus conduite à la chambre qu'on m'avait destinée, grande pièce tapissée de haute lisse et garnie de meubles assez vieux pour être laids et trop nouveaux pour paraître curieux. Mme Clément me demanda si je désirais prendre quelque chose. J'en éprouvais le besoin; mais la question était faite d'un tel ton, que moi-

tié embarras, moitié dépit, je refusai. On n'insista point, et, après m'avoir avertie que, si j'avais besoin de quelqu'un, la sonnette de mon appartement donnait dans le cabinet occupé par la femme de chambre, Mme Clément prit solennellement congé et sortit.

Mon premier soin, dès qu'elle eut disparu, fut de courir à la porte pour tirer le verrou : j'avais besoin d'être seule et de me recueillir pour reprendre mes forces.

Je promenai un long regard autour de moi, puis j'allai m'asseoir auprès de la grande fenêtre, sous les plis des grands rideaux de damas foncés par la poussière et le soleil.

Ce qui restait de jour ne me permettait d'apercevoir au dehors que d'immenses cultures alors désertes. Le vent s'engouffrait dans les longs corridors ; mais, au lieu des modulations mélancoliquement mélodieuses que nous aimions à lui trouver dans les salles abandonnées du manoir de votre oncle, son souffle avait je ne sais quoi de morne et d'inarticulé ; c'était un bruit, non une voix !

Je me suis laissée aller aux plus tristes pensées ; toutes les angoisses subies depuis quelques jours ont semblé se réunir dans l'amertume de ce moment ! J'étais donc décidément séparée de ceux qui m'aimaient, au milieu d'étrangers indifférents à mes joies comme à mes souffrances, qui avaient droit à tous mes soins et dont je ne pouvais rien exiger ! Depuis que j'avais franchi ce seuil, je ne m'appartenais plus ; ce moment de solitude lui-même, que l'on m'accordait pour réfléchir à ma position misérable, était un pur don de M. le comte. Je sentis que mon esprit se troublait à cette idée ; mon courage allait m'abandonner. Je me levai brusquement et je me mis à parcourir mon appartement...

Je veux vous en faire la description, afin que vous puissiez comprendre ce que j'aurai à vous dire plus tard, m'y voir par la pensée, et l'habiter pour ainsi dire avec moi.

La pièce principale, d'où je vous écris, est une ancienne bibliothèque garnie de hautes armoires grillées

autrefois sans doute, remplies de livres, mais aujourd'hui transformées en garde-robes. La vieille tapisserie qui recouvre les autres panneaux représente une de ces églogues imaginaires à la mode dans le siècle dernier. Ce sont des marquises déguisées en bergères, conduisant par un ruban rose quelques moutons d'opéra comique, et des Corydons en habit de satin bleu-ciel qui jouent du galoubet.

Je ne sais par quel caprice l'artiste a mêlé à ces personnages champêtres tous les personnages de la comédie italienne : des Pierrots vêtus de leur souquenille blanche à gros boutons et coiffés du serre-tête de taffetas noir, des Arlequins portant le demi-masque et la batte traditionnelle, un Cassandre, une Colombine, et un Scaramouche qui fait le matamore. Tout cela évidemment a la prétention d'être joyeux et galant ; mais il y a dans la composition elle-même je ne sais quoi de chimérique dont je suis saisie : c'est une espèce de mascarade du monde. Rien ne me paraît triste comme ces fantasques figures éternisant

leur gaieté au milieu de cette grande pièce meublée de ruines.

Deux fenêtres, aux deux extrémités, donnent, l'une sur une cour de service, l'autre sur la campagne. Au fond s'ouvre un cabinet presque entièrement occupé par un lit d'acajou à ornements de cuivre, que surmonte un ciel festonné de draperies d'un rouge faux. De l'autre côté s'ouvre un cabinet d'étude destiné aux leçons et qui ne renferme qu'une table, un poêle, quelques siéges et une de ces longues pendules en forme de cercueil qui semblent destinées à enterrer les heures ; j'entends toujours son immense balancier. Je me figure que ce bruit de la marche du temps aura pour moi quelque chose de sinistre, non parce qu'il me rappellera chaque pas fait vers la tombe, mais parce qu'en m'avertissant d'un devoir de chaque instant, il me dit sans cesse que je suis désormais prisonnière dans le cercle des heures !...

La femme de chambre m'a apporté de la lumière. C'est une vieille fille sèche et roide qui paraît montée

au mouvement général de la maison ; car tout ici me semble marcher avec une régularité automatique. C'est sans doute ce qui fait passer le comte pour un homme d'ordre et sachant garder son rang. Après avoir posé les flambeaux sur un guéridon, fermé les volets et rabattu les rideaux, la femme de chambre s'est arrêtée devant moi et a dit :

— Mademoiselle n'a rien à m'ordonner ?

Je n'ai point osé revenir sur ma réponse à Mme Clément et dire que j'aurais voulu souper. J'ai répondu :

— Rien, je vous remercie.

La vieille fille sèche a fait un demi-tour sur elle-même et elle est partie.

Je m'étais décidée à me coucher sur ma faim ; mais, en vidant ma corbeille de voyage, j'ai retrouvé un petit pain de gruau égaré parmi les broderies, les agendas et les deux volumes de poésie emportés pour la route : c'était un festin inespéré. Mon oiselet en a eu sans doute le pressentiment : je l'ai entendu soupirer au fond du manchon ; je l'ái pris doucement dans le creux

de ma main, et nous avons soupé ensemble. A chaque miette, le pauvret poussait un cri joyeux et battait de l'aile; enfin rassasié, il a caché sa tête sous ses premières plumes et il s'est endormi dans un pli de la chaude fourrure. — Dors, cher petit, toi qui es encore plus orphelin et plus délaissé que moi ! dors paisiblement pour m'apprendre la soumission et me donner la confiance.

A LA MÊME.

15 avril 18...

Le lendemain de mon arrivée, M. le comte a fait demander s'il pouvait me voir. J'ai voulu descendre; mais lui-même est venu.

Je redoutais beaucoup cette première entrevue; plus je désirais agréer, plus j'avais peur de déplaire. Aussi suis-je restée d'abord muette et interdite. Le

comte n'a pas paru y prendre garde; il m'a fait asseoir et m'a interrogée sur ce que je pouvais faire. Je ne sais trop ce que j'ai répondu, et j'ignore si le comte a été ou non satisfait: sa figure est restée impassible. Il y a eu une sorte de pause comme pour séparer ce qu'il venait d'entendre de ce qu'il allait dire; puis il m'a parlé de sa fille: il m'a paru ne se faire à son égard aucune illusion. Il l'estime médiocrement douée en toute chose et n'attend point de moi des miracles. Que Louise puisse tenir un jour son rang dans la société sans disgrâce, il n'espère ni ne désire davantage.

— Ce que j'attends de vous, Mademoiselle, m'a-t-il dit au moment de partir, c'est une certaine tempérance en toute chose. N'exigez ni trop ni trop peu; que je n'aie pas à entendre de plaintes; je ne demande pas d'éloges. L'important pour moi est que l'éducation de ma fille s'achève convenablement sans que je m'en aperçoive; c'est pour cela que j'ai voulu une institutrice. Cependant, si vous aviez quelque chose à me dire au sujet de Louise, veuillez me faire deman-

der; je suis généralement libre jusqu'à onze heures du matin.

Il a pris son chapeau, il a salué et il est parti.

Je suis restée debout à la même place, oppressée de tout ce que je venais d'entendre.

Cette tâche que j'espérais rendre plus facile par les secours paternels, il fallait donc l'entreprendre seule ! On ne me demandait pas d'éclairer une intelligence, mais de discipliner une nature ; où j'avais rêvé quelque chose du rôle de mère, il ne me restait que les devoirs du sergent instructeur ! O folle créature ! qui s'était crue une femme quand elle ne devait être qu'un instrument, qui apportait son cœur là où l'on ne voulait que ses heures !

L'enfant est arrivée conduite par madame Clément. Elle n'a ni les grâces ni la liberté de son âge. Sa laideur s'est accrue de je ne sais quelle contrainte hautaine qui la tient dans une réserve défensive. Elle m'a beaucoup observée pendant que je demandais à la femme de charge quelques détails nécessaires, et

quand nous sommes restées seules, je n'ai pu obtenir d'elle pour réponse que des monosyllabes.

J'ai pris alors connaissance d'un règlement écrit de la main du comte et remis par madame Clément. Il indique l'emploi de toutes les heures de la journée. Je dois prendre Louise au moment où elle ouvre les yeux, et ne la quitter qu'endormie; ma vie est supprimée au profit de la sienne. A la bonne heure! j'accepte cette servitude; mais du moins aurais-je voulu y trouver quelque compensation! Quand la mère veille et se sacrifie, elle est soutenue par les baisers de son enfant, par ses regards, par l'accent avec lequel il la nomme; tandis que moi je dois me dévouer sans aucun de ces encouragements du cœur; je suis là comme un moyen qui sert, non comme un être qui se donne volontairement. Et que suis-je, en effet? Une ouvrière travaillant en éducation à prix débattu! En me confiant cette âme à former, on m'a tracé le plan; je dois la rendre à époque fixe, comme un édifice bâti à forfait et livré *clef en main*, selon la formule consacrée.

Le prix payé, nous serons quittes. Oh ! la triste condition et l'ingrat travail !

A LA MÊME.

24 mai 18...

Les jours se succèdent sans que je m'habitue davantage à la position qui m'a été faite. Je suis ici seule de mon espèce, également séparée de la société de M. le comte pour qui je ne suis qu'une subalterne, et de la domesticité du château qui me regarde comme une privilégiée. Louise aurait pu m'adoucir cet isolement, me faire un intérêt et une compagnie; elle n'est pour moi qu'une occupation. Obligée de m'obéir, elle le fait avec la soumission altière d'une supérieure momentanément déclassée. Chacun de ses mouvements semble dire que ce sont là des relations provisoires ; elle accepte passagèrement de se laisser conduire

comme elle le serait par un guide dans quelque région ignorée, sans le reconnaître pour maître ni même pour égal. J'ai vainement tourné autour de cette âme, cherchant une porte d'entrée; tout est demeuré fermé!

M. le comte déguise mieux sa hauteur sous ses prodigalités de politesse; mais, au fond, il me regarde comme faisant partie de ses gens; il n'a pour moi ni plus de respect ni plus de sympathie que l'enfant elle-même. Je suis entourée de soins qui ne sont, à bien voir, que des défiances. Quand nous sortons, un valet de pied ne nous quitte jamais; je ne puis rien obtenir pour Louise ou pour moi que par l'entremise de Mme Clément, et Rose seule doit présider à la toilette de sa jeune maîtresse; si bien que les moindres de mes actes sont soumis à un triple contrôle. J'ai près de mon élève la position de ces rois d'Espagne qui ne pouvaient reculer leur fauteuil sans appeler le chambellan chargé de ces fonctions.

Oh! qui pourrait dire le malaise douloureux de ces perpétuelles contraintes? Ne jamais s'abandonner à

son impression, ne pouvoir chanter de peur de troubler le travail de son élève, ne pouvoir rire de peur qu'elle ne se familiarise, ne pouvoir pleurer de peur qu'elle n'interroge; vivre sous cette perpétuelle pensée qu'on vit pour une autre, qu'on est épié, qu'on ne s'appartient plus! — Mon Dieu! est-ce donc pour cela que tu m'as donné des sensations et une volonté? — Ah! combien je vous envie, robustes filles des champs que je vois passer sous mes fenêtres la faucille sur l'épaule, jetant à l'air vos chansons et vos sourires au passant!

Ma seule distraction est l'oiseau que je nourris en cachette (car, si on le savait, la dignité de l'institutrice serait compromise); il a déjà toutes ses plumes; il commence à voleter dans ma main, et hier, en entendant gazouiller sous le balcon, il a poussé un cri et il a essayé ses ailes. — Attends seulement qu'elles puissent te porter, pauvre petit, et ne crains pas que je te retienne! Toi, du moins, tu seras libre, et nul ne te fermera le ciel que Dieu t'a donné pour patrie!

A LA MÊME.

28 juin 18...

Depuis quelque temps une véritable lutte s'est établie entre Louise et moi. On dirait qu'elle veut essayer mon autorité, savoir jusqu'où elle peut aller. J'ai eu recours aux remontrances, puis aux punitions ; la révolte s'en est accrue : les choses en sont venues au point que j'ai dû avertir M. le comte.

Il a paru plus contrarié de la plainte que de ce qui y donnait lieu, et moins mécontent de la rébellion de l'enfant que de l'exigence de l'institutrice : il m'a fait comprendre que j'étais là pour le décharger de tout souci et non pas pour lui en donner ; que c'était à moi de faire agréer mon gouvernement de gré ou de force ; car, je dois lui rendre cette justice, il me laisse toute liberté sur les moyens. J'ai permission de faire la

guerre pourvu qu'il n'entende ni la mousqueterie ni le canon !

Ainsi je ne puis compter sur aucun auxiliaire. Vous m'envierez peut-être, vous qui avez longtemps souffert par l'excès opposé, et qui, sous le nom d'institutrice, n'étiez chez Mme de Ramond qu'un enfant de plus ! Cette responsabilité qui m'écrase, vous l'avez vainement sollicitée et attendue pendant six années ; la fiévreuse sollicitude d'une mère vous a refusé toute initiative, et je vous ai entendue bien souvent demander avec larmes un peu d'autorité. Vous étouffiez sous le poids de votre joug, moi je fléchis sous celui de ma liberté. Placée entre les exigences égoïstes de M. le comte et les exigences impérieuses de ma conscience, je flotte dans une perpétuelle angoisse. Ce devoir que je remplis sans calme et sans joie, je crains toujours de le trahir à mon insu, je sens en moi une tiédeur dont je ne sors que par des élans pour ainsi dire volontaires, et qui ont tout l'excès d'une réaction. Je fais du zèle pour ne pas tomber dans la torpeur.

On a ordonné à Louise beaucoup d'exercice ; nous sortons tous les jours, et nous marchons durant deux heures sur la lisière de ces champs de blés déjà cuits à moitié par le soleil. Pas un ombrage, pas une prairie ; aucun murmure de source, aucune de ces fraîches et belles ombres que projette la montagne ! toujours la plaine monotone et brûlée ! L'enfant court dans cet air brûlant comme un lézard ; moi je rentre toujours accablée de fatigue, aveuglée et la tête douloureuse. Louise s'en est, je crois, aperçue et se fait un méchant plaisir de prolonger la promenade. J'en garde, malgré moi, une sourde rancune ; je lui en veux d'être l'occasion de cette pénible épreuve de chaque jour ; j'ai besoin de me surveiller sans cesse pour ne pas saisir dans ses négligences toutes les occasions de me venger. — Mon Dieu, qu'un devoir qu'on n'aime pas est donc difficile à remplir !

A LA MÊME.

8 juillet 18...

Quelle journée, et que d'émotions contradictoires! Cependant, au milieu de cette confusion de souvenirs, c'est la douleur et le dépit qui surnagent.

Figurez-vous qu'hier, en me promenant comme d'habitude avec Louise, nous avons traversé le village; je prends depuis quelques jours ma route par ce côté, afin d'avoir au moins pendant quelques minutes, l'abri des maisons contre le soleil; ce sont ici nos seuls ombrages... Je passais devant la petite auberge, quand tout à coup j'entends un cri, puis mon nom prononcé; je lève la tête, et... devinez qui j'aperçois?... Amélie Robert, notre ancienne amie d'externat!

Elle n'a fait qu'un saut pour descendre, et nous nous sommes embrassées avec des acclamations de

joie et de surprise; nous questionnions toutes deux à la fois :

— Comment êtes-vous ici? D'où venez-vous? Où allez-vous?

Enfin les choses se sont éclaircies. Amélie rejoint son père qui arrive de Buenos-Ayres, où il a, paraît-il, refait sa fortune.

Elle était accompagnée de sa vieille gouvernante que la voiture a fatiguée, et avec laquelle elle a dû s'arrêter hier à ce village : dame Rigaud, que j'ai vue, est à peu près remise, mais la diligence ne passe que demain, et elles doivent l'attendre. Amélie a voulu me retenir ; mais je lui ai montré l'enfant et le valet de pied qui m'attendaient ; alors la convalescente a déclaré qu'elle n'avait besoin de rien, et qu'Amélie pouvait me suivre. Nous avons donc repris ensemble le chemin du château.

Vous connaissez la pétulante curiosité d'Amélie ; elle a voulu m'interroger sur ma nouvelle position. Louise était là tout près de moi, et se plaisait, il me

semble, à embarrasser mes réponses. Amélie s'en est aperçue, et, avec la liberté que vous lui savez, elle a dit familièrement à l'enfant :

— Courez devant, petite, ce que nous avons à dire vous ennuiera.

La fille de M. le comte lui a lancé un de ces regards fixes qui semblent vous percer, et a répondu de sa voix la plus sèche :

— Mademoiselle veut que je reste près d'elle.

C'est, en effet, une de mes recommandations habituelles. Amélie a insisté en ajoutant que je lui permettais de prendre les devants.

— Mademoiselle ne peut pas me permettre aujourd'hui ce qu'elle défendait hier ! a répliqué l'implacable enfant.

Amélie s'est récriée :

— Mais c'est un docteur que cette petite ! a-t-elle repris, moitié riant, moitié fâchée; ne pouvez-vous, Suzanne, nous en délivrer un instant?

J'ai répondu avec un peu d'amertume que j'étais

tenue de surveiller la fille de M. le comte à tous les instants du jour; qu'elle savait et faisait valoir ses droits.

Amélie n'a pas insisté, et nous avons parlé d'autre chose : de nos joyeuses années d'externat, de nos amies d'enfance maintenant dispersées ou mortes!

Cette revue mêlée de rires ou d'attendrissements nous a conduites jusqu'au château. En arrivant j'ai trouvé dans le vestibule Mme Clément.

— Ah! voilà enfin Mademoiselle, s'est-elle écriée; M. le comte était inquiet de sa fille.

— Serais-je donc en retard? ai-je demandé avec un peu de saisissement.

— Eh! grand Dieu! regardez la pendule, Mademoiselle. M. le comte a attendu au moins cinq minutes avant de se mettre à table, et il a presque fini de dîner.

J'étais très-troublée de ce manque d'exactitude et très-embarrassée de paraître devant le comte avec Amélie; mon émotion m'a même donné une hardiesse que je n'aurais point eue de sang-froid. J'ai envoyé

Louise rejoindre son père à table, et je suis montée chez moi en priant de m'apporter à dîner.

Je m'étais adressée à Mlle Rose, qui a obéi d'un air de surprise silencieuse; mais je me trouvais dans la disposition d'un peureux que l'embarras rend téméraire. Amélie m'a suivie dans ma chambre en se réjouissant tout haut de ce moment de liberté.

A la vue de mon appartement, elle a poussé une exclamation d'étonnement; élevée à Paris, elle n'avait jamais rien vu de pareil. Les bergeries de la tenture lui ont paru surtout merveilleuses. Vous savez combien elle est myope et démonstrative : elle allait de personnage en personnage, les regardant avec son lorgnon et poussant des cris mêlés d'éclats de rire. La tournure des Tircis emmarquisés la ravissait par-dessus tout; elle les saluait de mille noms plaisants et leur adressait mille folies.

Mlle Rose, qui apportait le déjeuner sur un plateau, a paru singulièrement effarouchée de ces airs folâtres. Amélie s'en est aperçue.

— Savez-vous qu'il n'y a de gai ici que vos tapisseries ! a-t-elle dit lorsque la femme de chambre a été repartie ; la maison a l'air d'un pénitencier déguisé en château, et les figures de vos gens donnent envie de bâiller. Vous devez périr d'ennui dans cette galère ! Heureusement, a-t-elle ajouté en lorgnant les plats servis sur mon petit guéridon, heureusement qu'on paraît bien se nourrir.— Vous savez que je suis gourmande, ma belle. — De vous voir manger me donne appétit. — Vous m'invitez à dîner, n'est-ce pas ? J'accepte.

Et sans attendre davantage, elle s'est assise de l'autre côté du guéridon et s'est servie en riant.

Partout ailleurs j'aurais ri avec elle de ce sans-façon joyeux; mais ici il m'embarrassait. Lorsque Mlle Rose est revenue, j'ai remarqué le regard scandalisé qu'elle a jeté sur ma convive inattendue.

Cependant la bonne humeur d'Amélie a fini par me rassurer en me gagnant. Le temps n'a rien changé à son caractère; elle est toujours ce que vous l'avez

connue : un peu bruyante, un peu prompte, mais gaie, franche et bonne créature.

Nous finissions de dîner lorsque Louise est entrée tenant à la main le bâton et les poids gymnastiques ; elle venait m'avertir que l'heure de ses exercices était arrivée.

Amélie a demandé si je ne pouvais les remettre pour la reconduire au village. L'enfant a fait observer péremptoirement que plus tard je devais la surveiller au piano. Je lui ai imposé silence avec un mouvement d'humeur involontaire et j'ai accompagné Amélie jusqu'à la grille. Elle a promis de me venir voir encore le lendemain avant son départ.

Je l'ai suivie quelque temps des yeux dans l'allée de sapins. Elle marchait d'un pas leste, s'arrêtant pour arracher une fleur aux buissons, ou suivant de l'œil un oiseau qui volait à son nid, ou poursuivant de son ombrelle un papillon. Sa robe blanche qui ondulait en plis légers, son écharpe à demi tombée de ses épaules, son chapeau à larges bords soulevé par le

vent du soir, tout lui donnait un air d'aisance et de liberté qui m'a fait faire un retour instinctif sur moi-même. Le sentiment de ma pénible dépendance m'a saisie plus vivement; un flot d'amertume est monté jusqu'à mon cœur. J'ai vu Amélie se perdre au bout de l'avenue dans les rayonnantes lueurs du soir, tandis que je rentrais sous l'ombre terne et monotone de ce triste château.

La fin de cette journée a été plus triste pour moi qu'aucune autre. La vue d'Amélie m'avait reportée à tous nos souvenirs de pension : je pensais à ces beaux projets faits entre amies sous les tilleuls de Mme Varmieux. — Voyages aux lointains pèlerinages de la Suisse, de l'Écosse, de l'Italie; douces retraites au fond de quelque poétique village de l'Allemagne, dans une de ces maisons de forestiers décrites par Auguste Lafontaine; longues promenades faites à deux aux bords de la mer de Normandie, en causant à demi-voix de ce qui occupe le cœur des jeunes filles! Hélas! tous ces rêves de solitude animée et de poétique liberté, à

quoi avaient-ils abouti pour moi? A ce confinement solitaire dans une tâche ingrate! J'avais dû me retirer de la vie sans en avoir joui, me faire vieille avant le temps, tirer le rideau sur toutes les espérances, et transformer l'hymne enthousiaste de la jeunesse en un programme scolastique.

Ces pensées m'ont jeté dans un exprimable découragement. Je sentais des larmes involontaires mouiller mes cils; j'aurais donné un jour de ma vie pour une heure de solitude qui me permît de pleurer librement. Mais l'enfant était là, les yeux fixés sur les miens avec une curiosité scrutative et attendant sa leçon. Il a fallu refouler violemment en moi-même mes impressions, refermer mon cœur sur ses blessures.

J'y ai tâché en vain de tous mes efforts. La voix de l'enfant ne m'arrivait que comme un son vague: ses mouvements n'étaient pour moi qu'une pantomime sans signification. Tout entière à l'effort que je devais faire pour repousser l'émotion douloureuse contre la-

quelle je me débattais, il ne me restait ni intelligence ni volonté pour comprendre.

La fin de cette journée s'est traînée avec une désespérante lenteur. Je comptais les heures, les minutes! enfin le moment du coucher est arrivé. Une fois les rideaux de l'enfant tirés sur son petit lit de fer bronzé, j'ai couru à ma chambre où je me suis enfermée. J'avais besoin de me sentir matériellement défendue contre les interruptions et sous la sauvegarde de tous mes verroux.

A LA MÊME.

29 juin 18...

Oh! la cruelle journée! — Je vous écris encore agitée des douloureuses émotions qui viennent de se succéder, et obligée d'essuyer une larme à chaque ligne.

J'avais passé une nuit de fièvre, uniquement occupée de me retourner comme Guatimozin sur les char-

bons cuisants d'espérances déçues. Je m'étais levée à bout de courage et le cœur aigri. J'étais bien décidée cette fois à secouer momentanément mon joug d'institutrice et à prendre quelques instants de congé pour jouir d'Amélie. Je l'attendais avec impatience, mais la matinée se passa sans qu'elle parût. C'était le jour de manége pour Louise, et nous ne devions point promener; je n'osais envoyer quelqu'un demander des nouvelles de notre amie; j'espérais d'ailleurs la voir paraître à chaque instant.

Cette attente se prolongea tout le jour. Enfin, vers le soir, je reçus une lettre portant le timbre du village. Je ne puis mieux faire que de vous la recopier ici.

« Quand vous ouvrirez ce billet, chère amie, je serai déjà loin. — Je gage que vous allez vous récrier et vous plaindre de mon manque de parole, car vous ignorez sans doute mon aventure de ce matin. La voici dans toute sa simplicité.

» Il pouvait être dix heures lorsque je me suis pré-

sentée au château (c'est ainsi, je crois, que M. le comte appelle sa grande maison de force); je vous demande à deux domestiques, lesquels se regardent et vont parler à votre femme de charge, je crois. Celle-ci arrive et me répond que vous êtes occupée à une leçon. Je dis que j'attendrai; on me répond que la leçon finie vous devez descendre avec Mlle Louise au manége. Je déclare que les chevaux ne me font point peur et que je vous suivrai. On hésite, on paraît embarrassé. Vous savez que la patience n'est point ma vertu dominante, chère amie; je sentais mes oreilles rougir, quand la porte du salon s'ouvre; j'aperçois M. le comte que le bruit du débat avait sans doute attiré.

» Je me décide à en finir avec ces impertinences de laquais, et je vais droit à lui.

» On salue avec cette froide politesse qui est l'impertinence des gens bien nés; on m'offre un fauteuil, je refuse; mais j'expose rapidement le motif de ma visite : — une ancienne amie de pension; quatre

années de séparation; — une heure seulement à passer ensemble. — Vous devinez le reste!

» M. le comte écoute tout avec beaucoup de calme, et quand j'ai fini il me commence un discours en quatre points. Il est désolé; mais il a le malheur d'avoir des principes très-rigoureux... La surveillance continuelle et l'isolement lui paraissent indispensables en éducation; c'est pour cela qu'il est resté à la campagne... qu'il a cherché quelqu'un à qui il pût confier sa fille. Déjà hier l'ordre a été interrompu... L'important est de ne point laisser des habitudes s'établir.

» Il me prie de l'excuser et me fait un salut irréprochable qui me congédiait.

» J'avoue que je me suis trouvée étourdie. J'ai rendu le salut et je suis partie.

» Je n'étais pas à six pas de la porte que j'avais trouvé tout ce qu'il eût fallu répondre à votre homme à principes; mais il était trop tard et j'ai dû partir en me voulant du mal de m'être laissé battre ainsi quand j'avais en main le beau jeu.

» Mais c'est vous que je plains, pauvre chère créature, soudée par le devoir à cette maligne petite guenon bien digne de son père. Vous avez beau prodiguer science, dévouement, conscience; on surveille le tout comme si vous vendiez votre âme à faux poids. Que Dieu vous donne courage, ma chère! quant à moi je suis trop en colère pour savoir vous en donner.

» Adieu, aimez-moi toujours; j'espère vous revoir un jour libre de vos geôliers. » AMÉLIE.

Vous comprenez ce que je dus éprouver à la lecture de cette lettre. Il était donc bien vrai que j'étais l'esclave de M. le comte, que je n'avais plus droit de vivre de la vie des autres; que j'étais retranchée de la société! A cette pensée, mon cœur se souleva d'indignation; puis le sentiment de mon impuissance à briser une pareille chaîne me saisit avec une telle amertume que je fondis en larmes. Quelque dure que fût ma dépendance, il fallait, en effet, la subir. La main de fer de la nécessité me tenait captive dans mon humilia-

3

tion ; tout était désormais pour moi dans un seul mot : *me soumettre !* Oh ! quelle triste journée ! Que de colère mal comprimée ! que de sanglots à demi étouffés ! quelle haine de cette charge que m'impose la pauvreté ! Comme je me suis révoltée de l'inégalité des parts faites à chaque créature sur cette terre ! — Il a fallu la réflexion, la solitude et la nuit pour calmer un peu ces bouillonnements douloureux. Maintenant je suis plus tranquille ; mon irritation s'est transformée en abattement. Pendant que je vous écris, mes pleurs tachent le papier. — Mais à quoi bon ? ni mes larmes ni mes plaintes ne changeront rien à ce qui est. Dans cette grande loterie du monde, il faut que chacun subisse le numéro tiré. Je tâche de me persuader que toutes les injustices apparentes qui nous froissent ne sont que des conditions incomprises de la grande harmonie humaine ; je voudrais accepter, être heureuse, et je ne puis ! J'ai beau me répéter qu'il en est du bonheur comme de cette province gagnée et perdue par Charles XI, qui se contenta de dire : « Dieu me l'a

donnée, Dieu me l'a ôtée, que son saint nom soit béni! » Il m'est impossible de finir la phrase et de bénir Dieu pour ma liberté perdue et mes espérances détruites.

Mardi.

Je ne vous ai encore jamais parlé d'un M. Lerman, qui vient assez fréquemment au château et qui jouit d'un grand crédit près de M. le comte.

C'est un médecin d'origine allemande, toujours vêtu d'une immense houppelande de drap vert, chaussé de grandes guêtres de buffle et coiffé d'un chapeau gris à larges bords. Il y a dans son aspect quelque chose du quaker et du marchand de chevaux. Ses manières ont une bonhomie brutale qui m'a déplu dès le premier jour. A notre seconde rencontre il m'a demandé mon âge, mon origine, la généalogie de ma famille! Toutes ces questions étaient faites coup sur coup et et en m'observant de derrière ses lunettes bleues qui

donnent à sa grosse figure rougeaude une expression particulièrement déplaisante. A chaque réponse il répondait par un *hem!* équivoque, espèce de tic monotone qui finit par vous agacer les nerfs : aussi l'ai-je évité depuis autant qu'il m'a été possible; mais M. Lerman est de nature tenace. Je ne sais pourquoi il s'obstine à me retenir, à me parler; l'allemand lui sert pour cela, de prétexte. Il est Berlinois et a, comme tous ses compatriotes, des prétentions à l'atticisme germanique : aussi n'est-il pas content de mon saxon.

Ces dissentiments grammaticaux, joints à l'espèce de contrôle qu'il exerce sur l'hygiène de Louise, ont fini par me le rendre insupportable. Il s'est établi entre nous une espèce de guerre dans laquelle j'apporte, il faut bien l'avouer, beaucoup plus d'animosité que le docteur. Lui semble surtout occupé de m'observer. Il m'excite, il me met l'humeur en mouvement comme si j'étais pour lui matière à expérience. Je sens que, par suite, les plus gros torts restent de mon côté, et j'en hais davantage le docteur.

A vrai dire, soit malignité, soit maladresse, il me nuit souvent près de M. le comte. Tantôt ce sont des plaintes sur l'abandon de certaines prescriptions pour Louise, tantôt des objections sur les méthodes suivies dans ses études. Je réponds avec une vivacité amère qui ne l'empêche point de recommencer un instant après ; on dirait qu'il s'est chargé de mon éducation tandis que je fais celle de l'enfant.

Chaque jour cette intervention devient plus pénible ; ma patience est à bout, et à la première occasion je crains de le laisser voir.

Jeudi.

Ce que je pressentais depuis quelque temps est enfin arrivé. M. le comte a prié le docteur de vérifier les progrès faits par sa fille sous ma direction. Il a fallu subir cette humiliante et mensongère épreuve.

Malheureuses créatures que nous sommes ! responsables non-seulement de nos paresses, de nos erreurs,

de nos ignorances, mais de celles de nos écolières, on nous juge en elles et par elles. C'est dans ce miroir trompeur qu'on cherche le reflet de notre zèle ou de notre intelligence. L'examen est-il satisfaisant, l'honneur des progrès est rapporté à l'élève. Est-il défavorable, le tort est au maître! A chaque sottise de l'enfant, le regard de l'examinateur se reporte vers celui qui devait l'instruire, comme si les paroles avaient été prononcées par lui-même. Un autre répond, et c'est nous qui en demeurons responsables!

J'aurais voulu répudier cette responsabilité avant l'interrogatoire de Louise ; je ne l'ai point osé.

M. Lerman l'a questionnée longuement sur toutes les matières qui font l'objet de ses études journalières, mais en d'autres termes et sous une forme inaccoutumée. L'enfant déroutée n'a rien répondu. Le docteur scandait ces longs silences par des hem ! de moins en moins sympathiques ; il jetait de temps en temps un regard de mon côté, comme s'il eût voulu me demander compte de ce mutisme obstiné. J'éprouvais une

impatience et une irritation inexprimables ; j'aurais voulu renvoyer l'enfant, m'asseoir à sa place, pour échapper à cette solidarité d'ignorance.

Chaque fois que j'ai voulu intervenir, M. Lerman m'a interrompue en me priant de *la laisser dire ;* mais elle a continué à se taire en frottant le parquet du bout de son brodequin ; enfin il a fallu s'arrêter. Le docteur a congédié Louise, en l'avertissant avec son air paterne *qu'elle avait encore pas mal de choses à apprendre*, et je suis partie avec elle le cœur gros de dépit.

L'enfant s'attendait sans doute à des reproches ; j'ai évité de lui parler, j'aurais eu trop à dire ; je me suis tue par prudence.

Jeudi soir.

Cela devait être !... je le pressentais, et pourtant je ne pouvais le croire... La mauvaise volonté de Louise, son entêtement, ses ignorances, tout est à ma charge !

M. le comte vient de me faire demander. Il avait vu

le docteur; malgré la réserve de ses paroles, il avait compris que l'examen laissait beaucoup à désirer, que les progrès de Louise étaient faibles.

J'ai renchéri en déclarant qu'ils avaient été nuls.

— Et pourquoi cela, Mademoiselle? a demandé le comte d'un air presque blessé.

J'ai répliqué :

— Parce que les progrès exigent la soumission, le travail, et que je n'ai pu obtenir ni l'un ni l'autre.

— Mais cela vous regarde pourtant! s'est-il écrié avec impatience. N'avez-vous pas toute autorité? vous ai-je fait obstacle en quelque chose? Cette enfant vous a été livrée entièrement, c'est à vous de l'élever.

Et comme j'ai répondu un peu vivement que la meilleure culture ne réussissait à obtenir d'une terre que ce qu'elle pouvait donner, il m'a répliqué avec hauteur qu'on ne me demandait point de miracles, mais une preuve quelconque de mes efforts.

Sur ce mot, nous nous sommes salués, et M. le comte est parti visiblement mécontent.

16 janvier.

Ma position devient plus intolérable chaque jour. La froideur de M. le comte semble grandir, et avec elle la négligence de ses gens. Je ne puis plus obtenir aucun service domestique sans demandes réitérées. Hier, Mlle Rose m'a positivement refusé de porter une lettre à la poste du village..

J'ai beau me roidir contre cette conspiration de mauvaises volontés ; répondre à la froideur par la froideur, à l'insolence par la fierté, je sens que je perds du terrain d'heure en heure ; une hostilité sourde m'environne ; à chaque instant l'insulte me menace. Je m'efforce en vain de résister, mon courage est à bout.

21 janvier.

Le sort en est jeté! j'ai passé toute cette nuit dans l'irrésolution et dans les larmes ; je ne puis supporter

plus longtemps une pareille épreuve. Je viens d'écrire pour avertir que je pars. Ma dignité a été trop longtemps compromise dans ces luttes renaissantes. Ah! plutôt la misère dans notre pauvre demeure que cette humiliante existence dans le château de M. le comte!

J'ai déjà réuni mes livres ; une malle de voyage est là ouverte aux pieds de mon lit; encore quelques heures, et ma chaîne sera rompue.

Charmante espérance! Je vais donc reprendre possession de l'espace, du temps et de moi-même! Je n'entendrai pas toujours à mon oreille cette voix criarde du devoir qui réglemente mes heures, mes pensées, mes désirs! Je reprendrai ma broderie sous notre tonnelle, au bruit de la petite source! Que m'importent les privations! je mangerai notre pain de ménage à la fumée de mon indépendance.

Et pourquoi ne pourrait-on pas au moins choisir ici son genre d'épreuve? Chacun n'a-t-il donc point le droit, quand il prépare son nid, de le faire à sa taille et selon son goût?. . . . .

... J'ai été interrompue par l'arrivée d'une lettre de ma mère. La voici, je la copie afin d'avoir occasion de la relire encore.

« Chère fille,

» Sois heureuse de notre bonheur ! ton frère vient de remporter le prix qu'il poursuivait avec tant de courage. Dans ce concours ouvert entre tous les étudiants, il a obtenu l'unanimité des suffrages.

» J'ai pleuré de joie en recevant la nouvelle de son succès, je pleure encore en te l'annonçant ; car ce succès, c'est à toi qu'il est dû. Sans les ressources que notre cher enfant doit à ton travail, il n'aurait pu entreprendre ces études qui lui assurent l'avenir.

» Jouis donc de ton dévouement ; qu'il se récompense lui-même par la vue du bien accompli ! J'avais donné la vie à ton frère, toi tu lui donnes une place dans le monde ; tu auras été en réalité sa seconde mère. Grâce à toi, il va pouvoir compléter ses études à l'U-

niversité : il part dans huit jours. Je travaille sans relâche à son trousseau, et quand la pensée de son départ me fait verser une larme de tristesse, le souvenir de ton généreux sacrifice la change en larme d'attendrissement.

» Chers enfants, qui ferez votre route en vous appuyant l'un sur l'autre, combien cette réciprocité de services rendus et acceptés devra resserrer votre union !

» Chaque fois qu'on prononce ton nom devant ton frère, ses yeux brillent, sa voix tremble. Quand il parle de toi, ce n'est jamais Suzanne, c'est *elle !* « Rien » ne lui coûte pour les autres, à *elle !* Quand pour- » rons-nous la revoir, *elle ?* Tout ce que je demande, » c'est qu'*elle* puisse être heureuse ! » Voilà ce que j'entends chaque jour, à chaque heure, et je remercie Dieu tout bas dans ma pauvreté ; je me trouve riche et privilégiée parmi les mères.

» Adieu, chère fille ; je ne veux point dire au revoir, de peur d'éveiller en toi un regret. Ne t'inquiète pas de mon isolement. J'ai pour compagnie vos deux sou-

venirs ; pour consolation vos deux courages. Rien ne rend fort comme de voir ceux que l'on aime faire gaiement et simplement leur devoir.

» Je t'embrasse à deux mains sur tes joues et sur tes cheveux, comme lorsque je t'endormais dans mes bras ; que Dieu te soit miséricordieux ! »

Cette lettre m'a bouleversée ! Elle est là, à côté de celle que j'écrivais à M. le comte ; il me semble que toutes deux élèvent la voix en même temps. L'une a l'accent sec, amer, plein d'un ressentiment contenu ; l'autre a le timbre doux et caressant de ma mère. Celle-là brise les anneaux de mon esclavage ; celle-ci semble déposer sur chacun une bénédiction et un baiser.

Faut-il faire mentir tous ces éloges, trahir toutes ces espérances, répondre à tant de confiance par un brusque abandon ? Ou bien dois-je supporter jusqu'au bout cette intolérable épreuve ? boire goutte à goutte les humiliations, les dédains, les angoisses ? Mon Dieu !

avez-vous donc fait la charge du devoir si lourde pour moi ? . . . .

Ma nuit s'est passée dans une hésitation douloureuse ; j'avais la fièvre ; je n'ai pu ni travailler, ni lire, ni reposer.

Aux premières lueurs du jour j'ai ouvert ma fenêtre. L'aurore colorait au loin les coteaux d'une lumière pâle ; les brouillards de la nuit se repliaient lentement comme des rideaux qu'on ouvre. J'ai entendu une petite cloche qui tintait confusément : c'est celle de l'église du village appelant les laboureurs à la messe matinale.

De pauvres femmes qui ont prolongé la veille près de leur rouet, des hommes revenus des champs brisés par le travail, se lèvent maintenant pour rendre hommage à Dieu. Ni la fatigue, ni le sommeil ne peuvent les retenir !

Mais voici que les pas des chevaux retentissent sur la route ; c'est le voiturier du hameau qui conduit en sifflant son attelage. La brume du matin a déjà blanchi

sa veste de drap sombre ; ses chaussures sont humides de la rosée de la nuit. Il n'y prend point garde, on l'attend à la ville ; qu'il pleuve ou qu'il vente, que le soleil brûle ou que la neige tombe, il faut qu'il arrive.

Là-bas, j'entends le battoir des laveuses sur la berge du ruisseau, les cornes des bergers qui rassemblent leur bétail, le traquet du meunier remis en mouvement. Voilà que le feu du forgeron brille au loin. Chacun a repris sa tâche et retourne sans hésitation au devoir.

C'est que tous s'y sont soumis sans arrière-pensée ; tous en ont contracté l'habitude. Ils ne discutent point chaque matin ce qu'il a de pénible, ils ne comptent pas les minutes de son accomplissement. C'est pour eux une œuvre à continuer, et non un supplice à abréger.

Ah ! voilà ce que j'aurais dû comprendre plus tôt ! Au lieu de m'appliquer à découvrir toutes les épines de ma couronne, et d'y porter à chaque instant la main pour mieux sentir chaque aiguillon, que n'ai-je laissé la pointe s'émousser ou la cicatrice s'endurcir ! A quoi m'a servi cette constante étude de mes épreuves ?

Pourquoi avoir cultivé mes ennuis, analysé ma tristesse, cherché le fond de mes moindres chagrins?

Folle préoccupation de moi tournée contre moi-même! J'ai passé mes journées à faire tinter ma chaîne, comme pour ne pas oublier ma captivité; j'ai mis mon intelligence à comprendre tous les détails de mon épreuve, au lieu de la mettre à l'adoucir. Ah! je le comprends maintenant, la sagesse n'est point de faire son devoir, c'est de l'*accepter!* . . . .

Je me suis longtemps arrêtée sur cette pensée, je l'ai laissée pénétrer profondément dans mon âme, et mon âme s'est rassérénée.

Oui, je ferai tous mes efforts pour simplifier ma tâche en m'y soumettant sans murmure, en la regardant sincèrement comme une condition ordinaire de la vie, en renonçant aux comparaisons qui aigrissent, en prenant pour toute philosophie le *Pater* de la jardinière. « Notre père qui êtes aux cieux... que votre volonté soit faite! » . . . .

J'ai déchiré la lettre adressée à M. le comte, et j'ai

repris mes occupations de la journée avec plus de patience et de contentement.

Dimanche matin.

Il me semble que depuis que je l'ai *accepté* mon sort est moins pénible. J'ai cessé de le *subir*, et par suite de le regarder comme un malheur. Parfois des bouffées d'amertume me traversent encore le cœur ; mais je m'efforce de les chasser bien vite ; j'appelle à moi tous mes joyeux souvenirs, toutes mes espérances ; je me fais un cortége qui m'empêche de prendre garde aux ronces ou aux pierres du chemin.

Ce dont je me défends surtout, c'est de la résignation ! La résignation n'est, le plus souvent, qu'un commencement d'abandon de soi-même, une soumission passive à la volonté suprême, une sorte d'acheminement à la langueur qui naît du fatalisme. Se résigner, c'est se reconnaître faible, c'est plier ! Accepter, au contraire, c'est donner une libre adhésion, c'est se

soumettre gaiement et sans défaite. Je tâche de bien me pénétrer de cette distinction, de me tenir ferme sur la pente, et de rester obéissante à Dieu comme son enfant, non comme son esclave.

14 au soir.

Certainement je ne me trompe point : le changement qui s'est fait en moi a eu son contre-coup autour de moi. Depuis que je crains moins l'offense, l'offense est plus rare ; mes rapports avec M. le comte, avec Mme Clément, même avec Mlle Rose, se sont détendus. Quand on se montre encore froid ou sans bienveillance, je tâche de le supporter comme un accident inévitable ; c'est une ondée de pluie, un coup de soleil. La conséquence, c'est qu'on a plus ou moins regret d'un tort que je n'ai point relevé, et qu'on s'efforce de le réparer.

Louise elle-même se montre moins hostile ; sa roideur s'est un peu assouplie. Elle a conservé cette surveillance soupçonneuse et cette justice inique des en-

fants, qui arrivent toujours au faux par l'absolu ; mais elle discute moins les ordres donnés ; elle paraît comprendre que certaines choses sont faites pour elle en dehors du règlement ; elle cause parfois avec une sorte d'abandon que je n'aurais point supposé.

Ainsi tout le monde est meilleur, parce que tout le monde est plus heureux, et ce bonheur vient surtout de ce que j'ai accepté la vie qui m'était faite sans arrière-pensée, avec bonne humeur et simplicité !

Dieu veuille que j'aie la force de persévérer dans cette voie. . . . .

Samedi.

Encore une semaine achevée ! Je ne vois jamais arriver le dimanche sans une palpitation de cœur ! Louise va chez sa tante, et la moitié de la journée m'appartient ! Je puis revivre pendant quelques heures, lire ou écrire sans dérangement, descendre en moi-même pour me regarder.

Aujourd'hui, au moment où Louise allait partir, M. Lerman est arrivé.

Nous ne l'avions point vu depuis longtemps ; l'épidémie afflige un vallon voisin, et le docteur a été près de deux mois sans un seul instant de liberté. Je n'ai pu m'empêcher de le plaindre d'une si longue et si dure servitude ; il s'est mis à rire.

— Servitude ! a-t-il répété ; fi donc ! Il n'y a de serfs que ceux qui obéissent par force et sans plaisir ! En tâchant de soulager les malades, je cède à ma propre impulsion ; *je cherche ce qui me plaît !*

J'ai été frappée de cette explication ! Ainsi, non-seulement M. Lerman accepte son devoir, mais il y trouve sa joie ! Ce n'est plus une occupation, c'est toute sa vie ; ce qui pour moi n'est qu'un moyen, pour lui est un but !

C'est là, je le sens, un nouvel échelon à gravir. Oui, accomplir la tâche sans résistance ne suffit pas ; il faut s'y complaire !

Mais pour cela nous devons nous désintéresser le

plus possible de nous-mêmes ; vivre dans les autres ; faire de ce qui leur sert tout à la fois notre occupation et notre récompense ! En suis-je capable ?

J'ai passé toute cette journée à m'interroger sur ce sujet avec angoisse. Je sens en moi le besoin de perfectionnement ; mais je sens en même temps ma faiblesse pour y atteindre.

Il ne suffit pas que l'esprit soit persuadé ; il faut que le cœur s'échauffe assez pour donner aux résolutions l'impulsion des sentiments. Ceux-ci sont les coursiers qui conduisent tout. Mais j'ai beau les solliciter, ils demeurent pliés sur leurs genoux et la tête basse. Il n'y a point de flamme en moi. Il faudrait qu'un choc du dehors vînt réveiller mon âme engourdie.

J'ai *accepté* le devoir ; mais qui me donnera maintenant assez de cœur pour l'*aimer ?*

Dimanche soir.

Bien que vous soyez partie, chère amie, et que je doive être bien longtemps sans savoir où vous adresser

mes lettres, je continuerai à écrire mes confidences de chaque jour; notre ancienne correspondance se transformera ainsi en journal. A votre retour, vous lirez ces confessions de mes erreurs, de mes chagrins ou de mes joies, et vous assisterez pour ainsi dire à ma vie passée.

..... Depuis que je vois plus souvent le docteur, j'arrive à le mieux comprendre et à l'estimer davantage. Il semble avoir transporté dans le monde moral ses habitudes de médecin ; il cherche toujours vos maladies et les constate avec une perspicacité que l'on trouve d'abord brutale, mais dont on profite. Son seul tort est de ne jamais sortir de ce rôle de guérisseur, d'avoir toujours le pouce sur votre pouls ou l'œil sur votre âme, et de vous prouver son amitié à coups de scalpel.

Je me suis d'abord révoltée contre son assistance douloureuse et ses tentatives de guérison forcée, mais insensiblement je m'y accoutume. M. Lerman a une certaine bonhomie médicale qui fait qu'on lui pardonne ; il vous saigne le cœur si visiblement *pour votre bien* qu'on supporte le mal sans lui en vouloir.—Que

de gens font ainsi l'office des médecines noires qui vous soulagent en vous déplaisant, tandis que d'autres ressemblent aux liqueurs enivrantes dont la douceur est un poison.

L'exemple et les avertissements du docteur ont fini par me faire sentir qu'il ne suffisait pas de plier le front sous sa tâche comme sous un joug accepté, mais qu'il fallait y apporter la sérénité qui fortifie. J'étais déjà plus patiente, je me suis efforcée de devenir calme et gaie. Il me semble que Louise a subi l'influence de ce changement. L'humeur de l'institutrice est comme une atmosphère qui agit sur le tempérament moral de l'élève ; à la longue, celle-ci tend à se mettre à l'unisson, et son âme prend un pli qu'elle garde.

Louise commence à se *déprécautionner* et à ne plus voir en moi une sorte d'ennemie contre laquelle on se tient en garde. Je cherche moins les occasions de la prendre en faute, et plus celles de l'encourager. Tout en blâmant ce qui est mal, je n'y appuie que selon l'importance. Pendant longtemps j'en voulais tout bas

à l'enfant de la servitude qu'elle m'imposait ; j'avais contre elle une involontaire rancune ; mes réprimandes étaient des dépits déguisés, ma justice une revanche. Maintenant que toute cette amertume s'est adoucie, je supporte plus facilement les négligences ou les révoltes, je cherche à me persuader de plus en plus que je ne fais pas un métier, mais que j'accomplis une mission ; je ne mets plus ma gloire dans le sacrifice, je la mets dans l'accomplissement simple et joyeux du devoir. Hélas ! c'est bien souvent l'orgueil qui nous couronne d'épines. On joue au martyr dans l'espoir de l'auréole.

... Hier soir Louise s'est plainte d'un mal de tête qui lui rendait le travail pénible ; je n'ai pas insisté et je suis descendue avec elle au jardin. Mais le mal s'est accru, il a fallu bientôt remonter et la mettre au lit.

Le docteur, que j'ai fait chercher, n'a rien dit, sinon qu'on devait attendre ; mais cette nuit la fièvre est devenue plus forte, et ce matin M. Lerman a paru inquiet. Il a ordonné plusieurs remèdes qui, jusqu'à

présent, n'ont rien changé à l'état de l'enfant. Je suis là près de son lit, interrompue à chaque instant par ses plaintes et par ses sollicitations de malade. Tantôt elle voudrait boire de l'eau puisée à la source du courtil, tantôt elle demande à se lever. Je lui réponds doucement par des ajournements affectueux ; elle soupire et prend patience pour quelques minutes, puis recommence avec la même voix suppliante. On dirait que le mal a brisé tous les angles aigus de son caractère ; elle n'a plus ni impatiences, ni insubordinations ; elle prie et pleure tout bas.

Ce changement me trouble plus que je ne puis dire. Quand je regarde cette petite tête échevelée qui s'agite sur l'oreiller, ces traits dont la pâleur est devenue un charme depuis qu'on peut l'attribuer à la souffrance, ces mains frêles qui se serrent convulsivement, je sens mes yeux humides de larmes. — Dans cette angoisse de la maladie, Louise ne me semble plus ni sèche, ni laide comme autrefois ; je la plains, je l'aime, je voudrais la soulager au prix de ma propre santé. Mon

Dieu ! faut-il donc la laisser souffrir ainsi ? J'ai envoyé chercher le docteur ; pourvu qu'il soit au logis !

Lundi.

Pardonnez-moi, chère amie, de n'avoir point répondu sur-le-champ à votre lettre ; mais les pages qui précèdent et que je détache de mon carnet pour vous les envoyer, expliqueront tout et devront me justifier.

Depuis trente jours je n'ai point quitté le chevet de notre petite malade. Vingt fois j'ai cru nos efforts inutiles et tout achevé. Toujours, jusqu'ici, la vitalité de l'enfant a pris le dessus. Elle lutte encore contre la maladie, mais plus faiblement. Le docteur n'a d'espoir que dans une crise qui doit être prochaine.

Oh ! si vous pouviez savoir avec quelle anxiété j'ai suivi toutes ces alternatives de craintes et d'espérances ! Depuis que je tiens la vie de l'enfant entre mes mains comme une lampe agitée par le vent et dont je voudrais

sauver la flamme, je n'ai pu goûter une heure de repos. Louise m'est devenue chère pour ses souffrances, chère pour sa courageuse douceur, chère surtout parce que j'ai pris la responsabilité de son sort. — Figurez-vous que le comte est aux courses de chevaux depuis le premier jour de la maladie et ne se doute de rien! J'ai voulu lui écrire; M. Lerman m'a dissuadée en me faisant observer qu'il nous serait inutile.

— Les courses finissent demain, a-t-il ajouté tout à l'heure, et, que sa fille soit morte ou sauvée, il aimera mieux ne pas attendre et connaître le résultat sans avoir été dérangé.

Je me suis récriée contre la dureté d'une pareille supposition. M. Lerman m'a répondu froidement qu'il connaissait le comte avant que je fusse née, qu'il en faisait plus de cas que moi, et qu'il était, par conséquent, inutile de le justifier ou de le défendre. Il a conclu en déclarant qu'il prenait tout sur lui. J'ai dû me soumettre et prendre patience.

..... Louise est tombée dans une somnolence entre-

coupée de spasmes. Le docteur ne la quitte pas et a bon espoir ; il me semble, en effet, que les traits se détendent, qu'un peu de sueur commence à assouplir la peau, que l'haleine est moins pressée.

Je me suis agenouillée derrière les rideaux ; j'ai prié avec ferveur et avec larmes. Oh ! si je pouvais la rendre ressuscitée au comte ! il me semble que je serais devenue un peu sa mère en l'aidant à revivre, et qu'elle m'en aimerait davantage.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il y a dans mon passé quelque chose qui soit digne de vous, récompensez-m'en aujourd'hui par la guérison de cette enfant.

16 mai.

Mes dernières lettres * vous ont fait connaître mes préoccupations depuis deux mois ; enfin me voilà hors de toute inquiétude. Louise a franchi une convales-

* Nous supprimons ici plusieurs lettres intermédiaires.

cence qui m'inspirait presque autant de crainte que la maladie elle-même, et le comte vient d'arriver.

Il n'avait su de tout ce qui s'est passé que ce que nous avions voulu lui en dire, il a paru singulièrement satisfait de trouver sa fille rétablie sans avoir eu à traverser les angoisses de ce long duel entre la vie et la mort.

Le docteur avait raison. Ce que le comte redoute le plus, c'est l'agitation de l'incertitude. Mieux vaut pour lui un malheur arrivé qu'un malheur longuement attendu. Évidemment, il me sait gré de lui avoir épargné de vaines inquiétudes. Il me l'a fait entendre aussi clairement qu'il le pouvait.

Quant à Louise, elle reprend avec la santé une partie de sa réserve ; cependant elle n'a pas oublié mes soins, et si elle n'en parle jamais, elle laisse deviner sa reconnaissance par certaines attentions qui ne lui sont point naturelles. Je la trouve plus empressée et plus soumise.

Au reste, quelle qu'elle soit désormais, je sens qu'il

s'est établi entre nous des liens que rien ne doit rompre. Le nœud ne fût-il formé que de mon côté, je le conserverai toujours aussi serré. Louise n'est plus pour moi une épreuve, c'est une affection ; sa reconnaissance me rendra heureuse, mais ne m'est point indispensable. Je l'aime sans espoir de récompense, parce qu'elle a besoin de moi, parce que je me sens le pouvoir de lui faire du bien ! Je l'aime pour l'aimer. Aussi tout me devient-il facile. Elle est pour moi comme une fille dont rien n'éloigne ni ne répugne, et à laquelle on se dévoue sans y penser.

... Depuis les soins que nous avons donnés ensemble à Louise, le docteur et moi nous vivons sur le pied d'une cordiale familiarité. Je me suis habituée à ses franchises médicales, il a accepté mes défauts, et rien ne trouble plus nos relations.

M. Lerman a été particulièrement content de moi pendant la maladie de l'enfant. Aussi m'a-t-il amenée à lui confier comme à un vieil ami tous mes désespoirs d'autrefois. Il a paru les comprendre, et malgré

mes affirmations que tout était changé à mes yeux, que j'acceptais maintenant ma situation sans impatience, il remue toujours la tête quand il me voit dans mes fonctions d'institutrice, et je l'entends répéter les hem! hem! équivoques dont j'étais si troublée autrefois.

Hier il est arrivé comme nous sortions de table; il apportait à M. le comte un volume d'histoire naturelle; pendant que le père et la fille regardaient les planches coloriées, il m'a conduite au jardin jusqu'à la grande charmille, où nous nous sommes assis. Le docteur toussait comme lorsqu'il est mécontent ou embarrassé; enfin il m'a dit:

— Chère demoiselle, depuis que vous m'avez fait vos confidences, j'y ai pensé au moins une fois par jour. La charge que vous portez ici est trop lourde pour vos épaules: aussi vous ai-je cherché une tâche plus douce, et je crois l'avoir trouvée.

Je n'ai pu retenir une exclamation; j'ai voulu l'interrompre.

— Attendez que j'aie tout dit! a-t-il ajouté en appuyant une main sur mon bras : ici vous n'avez la libre disposition d'aucun de vos instants, la place dont je puis disposer vous laissera plusieurs heures par jour ; chez M. le comte toute la responsabilité vous incombe, chez Mme de Flulenn vous ne répondrez de rien.

Alors il m'a longuement exposé les détails de la position offerte. Il s'agit d'une riche veuve allemande qui veut pour sa fille déjà grande une sorte de compagne moins jeune, capable d'aider à ses études et de lui faire compagnie. On me demande bien moins des heures de travail que des heures de loisir ; ce que j'apporterai, c'est surtout de la bonne humeur et de la complaisance. Du reste, rien à craindre pour ma dignité, au dire du docteur. Mme de Flulenn est une femme d'excellent cœur et de charmantes manières qui reçoit les services qu'on lui doit comme des dons gratuits. Il a ajouté beaucoup d'autres choses qui caressaient mes plus chères fantaisies : — un long voyage en per-

spective; — la société de plusieurs artistes en renom; tous les plaisirs d'une grande existence. — Un instant j'ai été éblouie; j'ai demandé à me recueillir. Le docteur a tiré sa montre avec deux ou trois toussements.

— Il faut que je rapporte sur-le-champ la réponse, a-t-il dit; dans un quart d'heure je viendrai la chercher.

Il m'a saluée et il est parti.

Ainsi forcée de prendre un parti, j'ai croisé les bras sur mon cœur pour en comprimer les battements; j'ai chassé les fascinantes images qui m'entouraient déjà en m'appelant du doigt, et, convoquant tout mon conseil privé, j'ai mis l'affaire en délibération.

D'abord la Prudence a élevé la voix et m'a dit de prendre garde. Quand l'apparence est si séduisante, ce qui se montre doit faire craindre ce qui se cache. Cette vie du château, quelque étroite et dépouillée qu'elle fût, je la connaissais, j'y avais trouvé ma place; je savais au juste ce que j'en pouvais apprendre. L'autre, au contraire, c'était l'inconnu. Je quittais un pau-

vre champ qui me suffisait pour chercher une Amérique pleine d'or et de délices ; mais était-il sage d'exposer ma nef aux hasards de cette découverte, quand elle portait tant d'autres destinées que la mienne?

Puis la Raison ajoutait plus haut que si je ne me défiais point de la position offerte, je devais au moins me défier de moi-même. Qu'allais-je devenir au milieu de cette existence luxueuse et facile? Étais-je certaine de conserver la simplicité de mes habitudes, mon courage au travail, mes ambitions modestes? En sortant de tant d'opulence ne trouverais-je pas notre humble logis plus dépouillé? le pain de ménage boulangé par ma mère aurait-il la même saveur? N'allais-je pas payer les plaisirs de quelques années par le contentement de ma vie entière?

Enfin, une voix plus haute s'élevait des profondeurs de la Conscience et me disait :

— Abandonneras-tu ainsi l'entreprise commencée parce qu'on t'en offre une plus facile? Travaillons-nous donc pour nous seuls, et ne devons-nous pas

poursuivre la tâche selon nos forces, au lieu de la subordonner à nos indolences? — Tu as déploré que ta mission fût ravalée au niveau du métier; sache que c'est à toi de la relever. Si tu ne veux pas être une ouvrière en éducation, ne te laisse pas marchander, ne quitte pas l'œuvre commencée parce qu'ailleurs s'offre un meilleur salaire; honore-toi en donnant ce qu'on ne peut t'acheter, c'est-à-dire la tendresse et le dévouement; force à la reconnaissance ceux qui te payent; oblige-les à rester éternellement tes débiteurs; relève enfin l'institutrice en lui donnant le cœur d'une mère!

Et je m'arrêtais à cette dernière pensée; je repassais dans ma mémoire les soins donnés à Louise, les progrès lents mais visibles faits dans son affection, les perfectionnements possibles de cette nature encore stérile, mais que l'amour pouvait vivifier. Bref, au moment où le docteur reparut j'avais pris mon parti.

Je lui déclarai résolûment que, toute réflexion faite, je refusais de quitter le château, et comme je le vis

étonné, je lui détaillai avec une certaine vivacité les motifs de ma détermination.

Il m'écouta jusqu'au bout sans autre témoignage de ses sensations que quelques oh! oh! problématiques. Quand j'eus fini, je le regardai en face comme pour le forcer à un blâme ou à une approbation; il se contenta de saluer.

— Fort bien! dit-il, en pétrissant le tabac dans sa tabatière d'un air méditatif; pour lors, Mme de Flulenn n'aura qu'à se pourvoir ailleurs.

Et comme il aperçut le comte qui arrivait avec Louise:

— Venez, ajouta-t-il en leur faisant signe; elle veut vous rester, elle nous reste!

— Quoi! m'écriai-je, vous aviez dit?...

— Tout, chère demoiselle, tout; je ne fais pas de médecine secrète. Allons, rassurez-vous, monsieur le comte, vous n'aurez point l'ennui de chercher une autre institutrice; celle-ci aime mieux des devoirs que des avantages.

Il y avait évidemment un peu de raillerie dans l'ac-

cent de M. Lerman; je ne sais si le comte s'en aperçut, mais il me remercia avec embarras.

Quant à Louise, elle était restée à quelques pas, les regards fixés sur mes regards sans rien dire. Lorsque son père et le docteur se furent retirés, elle s'approcha lentement, me prit la main, et fixant sur moi ses yeux d'un bleu âpre :

— Pourquoi avez-vous refusé de partir? demanda-t-elle avec une sorte de brusquerie.

— Parce que j'ai trouvé mes fonctions ici plus sûres, plus utiles, lui répondis-je.

Et, l'approchant de moi, j'ajoutai :

— Et aussi parce que je vous suis attachée, Louise.

Elle poussa un faible cri, me jeta les deux bras autour du cou, et me donna un baiser qui me fit venir les larmes aux yeux.

Je l'attirai contre ma poitrine en l'appelant tendrement; mais elle se dégagea presque aussitôt, comme si elle était honteuse de son élan, s'échappa et disparut derrière les charmilles.

Cependant, depuis ce moment, elle est plus affectueuse et M. le comte me montre plus d'égards. L'un a peur de me perdre, l'autre est heureuse de m'avoir conservée.

SUZANNE A SA MÈRE.

Victoire! victoire! Voici la lettre de recommandation que vous désiriez pour mon frère. Le docteur assure qu'avec elle il est sûr d'obtenir l'emploi désiré. Vous verrez que M. le comte l'a faite très-pressante; mais ce n'a pas été sans peine.

Je ne savais trop comment lui demander ce service, car nos rapports ont conservé une sorte de froide solennité qui m'intimide; M. Lerman s'est aperçu que j'avais quelque chose; il m'a interrogée et je lui ai tout dit.

A mesure que je lui parlais il élevait la voix, à ma grande confusion, de sorte que le comte a fini par en-

tendre quelques mots et n'a pu se dispenser de faire une question. M. Lerman lui a tout dit, mais sans parler de la lettre de recommandation que j'eusse voulu demander : aussi M. le comte ne s'est-il point pressé de comprendre. Après quelques banalités de sympathie, il a voulu changer d'entretien, mais le docteur s'est obstiné. Il se rappelait maintenant que Mme de Flulenn connaissait particulièrement le chef de service qui disposait de la place ; si j'avais accepté ses propositions, nul doute qu'elle ne se fût empressée de s'intéresser à mon frère. Après tout, c'était un devoir pour les gens en crédit de pousser ceux qui s'étaient placés sous leur protection et s'étaient dévoués à leur service.

Tout cela était répété les yeux fixés sur M. le comte, que l'on prenait à témoin de chaque axiome et qui a longtemps fait la sourde oreille. On eût dit une scène de comédie, et elle m'eût fort divertie si je n'y avais pas été si particulièrement intéressée. Enfin pourtant les choses en sont venues au point que le comte a dû

avouer qu'il connaissait l'homme à solliciter, qu'il pouvait même, à la rigueur, lui écrire.

J'hésitais à accepter une proposition faite sous cette forme dubitative; M. Lerman l'a saisie aux cheveux : il a déclaré qu'il fallait profiter du courrier; il a fait apporter encre, plume, papier; enfin, la lettre a été écrite et je vous l'envoie. Dieu veuille que notre espoir ne soit point trompé!

A LA MÊME.

La nouvelle de la réussite de mon frère m'a comblée de joie. J'ai fait demander sur-le-champ à voir M. le comte, et je lui ai appris l'heureux résultat de sa recommandation. Il a paru flatté de cette preuve de son crédit, et m'a obligeamment proposé de le mettre une autre fois à ma disposition. J'ai pris acte de l'offre en déclarant que j'en profiterais, le cas échéant.

Mon bonheur a été également partagé par M. Ler-

man et par son neveu.— C'est un jeune ministre dont je ne vous ai point encore parlé, je crois, et qui attend chez son oncle qu'une cure devienne vacante. Tout le monde en fait le plus grand éloge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est très-savant en théologie et excellent musicien. Nous avons même déjà déchiffré ensemble quelques morceaux de Bach et de Mozart. J'ai été touchée de la part qu'il prenait à votre excellente nouvelle. J'espère que maintenant rien ne fera plus obstacle au frère ; le voilà dans une bonne terre, c'est à lui d'en profiter et de grandir.

SUZANNE A SON AMIE.

Je suis restée longtemps sans vous écrire ; c'est que je ne trouvais véritablement rien de nouveau à vous apprendre et que ma vie s'écoule sans aucun incident qui sollicite la pensée.

N'en concluez pas qu'elle soit devenue plus fasti-

dieuse. Loin de là ! jamais mes devoirs n'ont été plus faciles, mes heures mieux remplies. Je n'ai autour de moi que des motifs de satisfaction. M. le comte en est arrivé à me témoigner presque de la déférence ; les gens du château sont plus bienveillants ; Louise se montre aussi affectueuse que le lui permet son caractère, dont le fond est une rigide équité. Tout est droit chez cette chère enfant ; mais c'est la droiture de l'acier ; l'émotion ne fait jamais rien pencher, en elle, à droite ou à gauche. M. Lerman prétend qu'elle doit avoir un pendule à la place du cœur.

A propos de M. Lerman, savez-vous qu'il veut faire ma fortune ? J'avais quelques centaines de francs d'économies (car depuis que mon frère est placé, ma mère a refusé de rien recevoir) ; le docteur les a risqués dans je ne sais quelle entreprise dont les actions ont triplé, et voilà que les pièces d'argent sont devenues des pièces d'or ! M. Lerman continue à administrer mon capital ; il prétend me conquérir une dot. Je ris et je le laisse faire.

Ma grande préoccupation est ailleurs pour le moment : j'apprends la botanique.

C'est le neveu du docteur, M. Georges Burel, qui veut bien me diriger dans cette étude. Jusqu'à présent je l'avais crue aride; j'étais effrayée des mots latins, des nomenclatures; je ne me sentais aucun goût pour cette nature étiquetée et mise en cartons; mais M. Burel m'a fait revenir de mes préventions.

Maintenant je trouve dans ces recherches un charme qu'aucune autre étude n'a jamais eu pour moi; je ne rêve que classification et herbier. M. Burel trouve que je suis née pour la botanique, et comme il l'enseigne à Louise, nos promenades sont devenues des herborisations.

Vous ne sauriez croire, chère amie, ce qu'il y a de plaisir à entrer ainsi dans les intimités de la création. Je me promenais autrefois parmi les plantes comme au milieu d'une foule inconnue, maintenant elles deviennent pour moi des connaissances, presque des amies! Je sais le nom et l'histoire de chacune d'elles,

je puis dire sa famille, parler de ses défauts ou de ses vertus ! C'est un monde nouveau qui surgit autour de moi et qui anime par un nouvel intérêt les scènes de la création.

J'ai été heureuse d'apprendre par vous le mariage d'Amélie, et je suis loin de partager vos craintes. Celui dont elle porte maintenant le nom n'a, dites-vous, ni rang, ni fortune. Qu'importe, s'il est digne de notre amie, s'il l'à choisie dans la sincérité de son cœur et s'il est résolu à accomplir tous ses nouveaux devoirs. Amélie pouvait sans doute, avec le nom qu'elle porte et les relations de sa famille, espérer une riche alliance; mais à quoi bon? Est-il donc rien de plus doux qu'une union dégagée de tout calcul, dans laquelle on s'est choisi l'un pour l'autre, dont tout le luxe est fourni par le cœur? En ménage, la tendresse est le seul capital qui porte des intérêts assurés.

Certes, je ne voudrais point m'engager dans une alliance qui m'exposerait à la misère; je craindrais que l'épreuve ne fût au-dessus de mes forces; mais la

médiocrité laborieuse me plairait plus que la richesse elle-même : je m'y sentirais plus à l'aise, je serais plus sûre d'y faire mon devoir. Les humbles destinées sont comme les petits royaumes, on les gouverne plus facilement et l'on craint moins les révolutions.

Oh ! bien souvent j'ai fait mon rêve d'avenir, et, pourquoi le cacher? c'était un rêve à deux ! Mais je ne *nous* voyais jamais ni riches, ni puissants, ni mêlés aux turbulences des villes. Mes chimères se faisaient toujours un nid de verdure, au fond de quelque joyeux village de nos montagnes. Je me bâtissais en idée une de ces petites maisons semblables à celles qu'occupent nos pasteurs, avec un parterre sous les fenêtres, un verger derrière le pignon et une vigne courant le long du mur. Je me supposais là doucement occupée de devoirs journaliers, veillant à restreindre le superflu pour en faire largesse à ceux que Dieu privait du nécessaire, partageant mes heures de loisir entre les promenades, les causeries ou les lectures. Oh ! la douce existence et le joli

rêve!... Mais il faut s'éveiller et retourner à la réalité.

Voici le docteur qui m'y fait rentrer par la porte d'or : il crie sous ma fenêtre je ne sais quelle nouvelle de bourse..... Tout ce que je comprends, c'est que me voilà riche de quatre mille francs. Vous figurez-vous votre amie à la tête d'un pareil capital? quatre mille francs! C'est l'ameublement de la maisonnette que je rêvais tout à l'heure; ce sont des rosiers dans toutes les plates-bandes, des reines-marguerites bordant tous les massifs.

Allons, je suis folle! pardonnez-moi; je ferme ma lettre. — Aussi bien, voici l'heure de la leçon de botanique, et l'élève ne doit pas faire attendre le maître.

SUZANNE A SA MÈRE.

Oh! si vous saviez ce que j'ai à vous dire!... Je suis encore si troublée que je ne sais par où commencer!...

Ne vous effrayez pas cependant, bonne mère : il ne s'agit point d'un malheur, mais simplement d'une conversation avec M. Lerman.

Ce matin il est arrivé suivi de son neveu ; j'ai voulu descendre avec Louise dans la serre pour la leçon de botanique ; il a envoyé l'enfant et il m'a retenue.

Je lui ai vainement objecté que cette interruption m'empêcherait de comprendre la suite ; il m'a fait asseoir près de lui sur la terrasse, en me disant que pour l'heure il songeait moins à l'élève qu'au professeur.

— Et c'est pour lui rendre la tâche plus facile que vous me retenez ?

— C'est pour qu'aujourd'hui, par extraordinaire, il puisse savoir ce qu'il dit.

Je me suis récriée :

— Et en quoi ma présence ferait-elle obstacle ?

— Parce qu'il pense plus à l'écolière qu'à la leçon !

Vous devinez mon embarras. J'ai baissé les yeux en

balbutiant je ne sais quelle protestation ; mais il m'a interrompue.

— Voyons, ne jouons pas une scène de Marivaux, m'a-t-il dit avec sa brusque bonhomie, il n'y a qu'un mot qui serve. Mon neveu vous aime et voudrait vous offrir de partager la cure qu'il vient d'obtenir. Si la proposition vous agrée, dites-le, sinon refusez ; nous n'en resterons pas moins amis.

J'étais si surprise, si troublée, que je n'ai pu répondre. M. Lerman a vu mon embarras.

— Je ne vous demande pas une décision subite, a-t-il ajouté : il faut que vous vous consultiez sérieusement, que vous écriviez à votre mère ; dans quelques jours je reviendrai.

Et il s'est levé.

Mais, comme s'il se ravisait tout à coup :

— Seulement, a-t-il ajouté ; sachez bien toute la vérité et dites-la. Mon neveu ne possède que son salaire de pasteur ; vos quatre mille francs vous permettront d'entrer en ménage ; s'il manque quelque chose, j'y

pourrai suppléer. Voilà le bilan; pesez tout, consultez ceux qui vous dirigent, et puis vous m'avertirez.

A ces mots il m'a serré la main et il est parti.

Je me suis enfuie dans ma chambre, j'ai refermé ma porte, et je ne sais pourquoi je me suis mise d'abord à pleurer.

Ce ne pouvait être de tristesse, car mon cœur battait joyeusement. J'aurais voulu vous avoir là, pouvoir me jeter dans vos bras et appuyer mon front sur votre épaule.— O ma mère! ma mère! qui l'eût jamais cru qu'il penserait à moi, qu'il m'offrirait de partager sa vie? Et cependant, quand je m'interroge en toute sincérité, je crois... oui... il me semble que je le désirais tout bas, que je l'avais espéré quelquefois. Oh! si vous le connaissiez, ma mère! si vous saviez quelle noble intelligence, quelle âme délicate! Comme tout ce qui est généreux trouve naturellement en lui de l'écho! Il vous aimerait tant! il serait pour mon frère un guide si précieux! j'aurais en lui un soutien si sûr! Cependant je ne veux point influencer votre décision,

chère mère; quelle qu'elle soit, je m'y soumettrai sans murmure. Appelez-en à votre sagesse, informez-vous, et puis fixez vous-même le sort de votre fille.

SUZANNE A SON AMIE.

Dieu ! la douloureuse semaine ! rien que d'y penser je sens mon cœur qui se serre. Chère, chère amie ! Je voudrais tout vous dire, et je ne me sens point la force de recommencer ce triste récit. J'aime mieux vous envoyer cette lettre adressée à ma mère, dans laquelle je lui racontais tout... J'étais près de l'achever quand j'ai reçu celle que vous allez lire, et que je recopie ici en laissant tomber une larme sur chaque ligne.

« Chère fille, réjouis-toi ! je viens te demander encore un sacrifice; mais celui-ci, tu nous l'as offert toi-même, et il te coûtera peu.

» Tu sais que ma seule affliction à cette heure est de me trouver séparée de mes deux enfants. Eh bien,

on offre à ton frère une nouvelle résidence qui, en le rapprochant, me permettrait de l'aller rejoindre. C'est le petit bourg de C... que tu connais. Là nous trouverions toute la famille de ton père, ses vieux amis et mes compagnes d'enfance, qui sont maintenant, comme moi, des mères en cheveux gris. En y allant, il me semble que je retournerai vers mes jeunes années; j'ai là mes intérêts, mes souvenirs, mes amitiés. La pensée de pouvoir mourir où je suis née me donne une joie d'enfant.

» Cependant je n'y aurais point pensé si ton frère n'avait dû y trouver de sérieux avantages. Non-seulement la place est mieux rétribuée, mais le directeur qui le protége m'a assuré qu'il presserait ainsi son avancement, que c'était une occasion à saisir.

» Par malheur, la chose ne peut se faire sans grande dépense. Le titulaire actuel demande pour céder la place une indemnité de cent louis; il nous faudra un peu d'argent pour tout emporter d'ici et pour nous emménager là-bas; bref, chère fille, puisque, grâce au

bon docteur, tu es passée au rang de capitaliste, nous venons te demander les trois mille francs dont tu peux disposer.

» Tu auras ainsi achevé ton ouvrage : ton jeune frère et ta vieille mère te devront jusqu'au bout leur réussite et leur contentement !

» Que Dieu te récompense, chère créature ! Moi je ne puis que te bénir.

» Écris-nous sur-le-champ à quelle époque la somme peut être mise à notre disposition ; je tremble toujours qu'un retard ne fasse évanouir toutes nos espérances. »

Vous jugez de ce que me fit éprouver la lecture de cette lettre ! Dieu m'est témoin pourtant que je ne balançai pas un seul instant. Je pris les valeurs que M. Lerman m'avait remises il y a quelques jours, je les enveloppai dans un court billet qui fut soigneusement cacheté, et que je courus porter moi-même à la poste du village.

Tout cela fut fait spontanément, sans que je voulusse

même m'arrêter à réfléchir ; mais au retour, quand je me suis retrouvée seule devant cette lettre commencée pour ma mère dans les enchantements d'espérances personnelles désormais anéanties, je n'ai pu m'empêcher de fondre en larmes.

Ne croyez pas que je pleure de regret ; oh ! non, non ! Je remercie Dieu de m'avoir fourni l'occasion d'être utile au bonheur de ma mère, fût-ce aux dépens de mon propre bonheur ! Eh ! que pourrai-je faire jamais qui lui paye la vie qu'elle m'a donnée dans la souffrance, la sollicitude dont elle a entouré mes premières années, ses soins, ses angoisses, son amour ? Ah ! ne sais-je pas bien que quoi que je fasse pour payer ma dette de reconnaissance je mourrai toujours insolvable ! Non, je ne pleure point sur le sacrifice ; j'en suis fière, j'en suis heureuse ! Je pleure parce que j'ai le cœur faible ; parce que, comme l'enfant, je ne puis voir tomber mes châteaux de cartes sans crier malgré moi.

Mais je saurai surmonter cette défaillance.

M. Lerman attend ma réponse; je ne lui dirai pas quel changement s'est fait dans ma position ; sa délicatesse en serait embarrassée; il voudrait peut-être remplacer la somme dont j'ai dû disposer, prendre le sacrifice à sa charge, et il ne le pourrait sans grande gêne et sans pénibles privations. Ses cheveux blanchissent et le pain de sa vieillesse est à peine assuré; son désintéressement, qui l'a toujours fait riche pour donner, l'a laissé pauvre au moment où le déclin commence. Je ne dois point tenter sa générosité; c'est à moi de porter tout le poids du devoir accompli.

Seulement, comme je craindrais une explication, je vais lui écrire un mot pour l'avertir que ma position présente me convient et que je souhaite n'y rien changer. Dieu, j'espère, me donnera la force de ne point démentir mes paroles, d'être calme et gaie comme par le passé.

Oh ! écrivez-moi, amie chère, soutenez-moi de votre approbation, de votre affection ! Surtout ne me plaignez pas, la pitié amollit ou rabaisse ; n'ayez point

l'air de me croire trop malheureuse. Félicitez-moi plutôt d'avoir pu faire ce que je devais. Les âmes sont comme les corps; elles se fortifient par la douleur vaincue.

Mais pardon... Ma main tremble; j'ai le frisson; un peu de fièvre sans doute. Je suis forcée de fermer ma lettre. Aimez-moi et écrivez-moi.

A LA MÊME.

Ne me grondez pas de mon silence, chère amie; j'ai été souffrante; le retour du printemps m'a éprouvée.

Je ne sais pourquoi toute cette gaieté de la création renaissante a sur moi une influence mélancolique. Je compare, malgré moi, notre existence entrecoupée d'infirmités, inquiète et bornée, à ces perpétuels renouvellements; je cherche autour de moi des encouragements et je ne trouve que de tristes comparaisons.

Ne croyez pas cependant que je m'en afflige outre

mesure ! Non, tout se borne à une sorte de langueur attendrie ; je me sens plutôt abattue que malheureuse ; mes journées suivent le cercle ordinaire de mes occupations, sans secousses, sans désirs ; je me laisse vivre comme on se laisse emporter dans un char qu'on ne conduit pas.

Au reste, rien ne justifierait une plainte. M. le comte redouble d'égards, Louise se laisse guider sans réclamations ; tous les gens du château me témoignent de l'estime ou de l'amitié. J'aurais tort de demander davantage : áussi dois-je remercier Dieu, et je le fais avec autant de ferveur que je le puis.

Mon frère est dans sa nouvelle résidence et ma mère se prépare à le rejoindre. Tout deux m'ont écrit avec une tendresse qui m'a fait pleurer. Ah ! leur bonheur dédommage de tout.

Excusez-moi près d'Amélie si je ne lui réponds pas sur-le-champ. Elle m'a écrit une lettre qui rayonne de joie. Je n'en suis point surprise ; vous savez ce que je vous ai dit de ce mariage que l'on semblait blâmer ;

mais aujourd'hui, je ne suis point en goût de correspondance ; j'éprouve ces paresses à parler qui suivent les grandes crises ou les longues fatigues. C'est nerveux, sans doute ; cela vient du printemps.

N'en continuez pas moins à m'écrire, à m'entretenir de vous. Je suis dans un de ces moments où l'on aime à sortir de soi-même pour vivre dans les autres.

A propos, je ne vous ai rien dit de mon billet au docteur. Je ne sais quelle interprétation il lui a donnée ; mais il ne m'en a point parlé, et depuis il m'observe avec une sorte de curiosité. Je le vois, au reste, rarement, bien qu'il soit seul pour le moment, son neveu ayant dû rejoindre sa nouvelle cure.

A LA MÊME.

Savez-vous la nouvelle que je viens de recevoir ? Mon frère va se fiancer ! La jeune fille appartient à une famille que ma mère connaissait depuis longtemps et

avec laquelle son changement d'habitation l'a fait renouveler amitié. Le mariage ne doit avoir lieu que quand la position du futur mari sera mieux faite ; dans un an, à ce que l'on suppose. Mais, en attendant, les paroles sont données, et mon frère prétend avoir retrouvé la porte du paradis terrestre.

On m'a écrit, à vrai dire, que la jeune fille était charmante, et ma mère paraît au comble de ses désirs. Mon frère m'écrit que c'est à moi qu'il devra son heureux mariage. Non, il le doit à ses qualités aimables, à l'honorable nom que lui a transmis mon père ; mais j'aime à croire que j'y aurai été pour quelque chose.

Il me demande d'aller les voir pour faire la connaissance de Julie (c'est le nom de sa fiancée) ; j'ai répondu que c'était impossible. Lors même que je le pourrais, je ne le voudrais pas. Qu'irais-je faire dans ce plein soleil de bonheur ? Y projeter mon ombre ? Ne vaut-il pas mieux les en laisser jouir sans distraction ?

Oh ! je m'attendris en pensant à cette douce destinée de mon frère. Grâce à Dieu ! tout lui aura réussi, car-

rière, affection, fortune... Car j'oubliais de vous dire que Julie est riche. — Ah ! qu'ils jouissent en paix de leur prospérité !

AMÉLIE A SUZANNE.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Tu souffres, tu es malheureuse !... Ne le nie pas ; on m'a montré tes lettres.

(Je m'aperçois que je vous tutoie comme en pension ; tant pis, c'est fait ; les gens heureux sont hardis ; il faut leur passer quelque chose.)

J'ai compris tout ce que ta correspondance ne dit pas.—Tu as sacrifié à ton frère, à ta mère, un mariage qui eût comblé tous tes souhaits. Je t'ai reconnue là ; mais es-tu certaine que ton sacrifice soit définitif ? Moi je n'ai pas voulu m'y résigner pour toi et j'ai écrit... devine où ? Au village dont M. Georges Burel est pasteur ! Oh ! oh ! voilà que tu rougis et que tu trembles !

Rassure-toi, chère petite, M. Georges n'a pas oublié les leçons de botanique données au château ; il est triste ; il a repoussé plusieurs ouvertures de mariage.

Il dépend donc de toi de reprendre l'affaire avec l'oncle au point où elle en était avant la lettre. Au nom du ciel, n'y mets pas de lenteur ! Vous autres, cœurs dévoués, vous n'avez d'activité et de courage que pour le prochain ; vous êtes toujours prêts à vous abandonner vous-mêmes. — Sache que cela ne doit pas être. *Aide-toi, le ciel t'aidera*, est une parole divine comme celle qui dit : *Soyez tous à chacun et chacun à tous.*

J'attends sans retard une lettre qui m'apprendra le résultat de ton explication avec le docteur.

Mon mari te serre les mains et te supplie de ne pas refuser à M. Georges les joies intimes qu'il ne connaît, dit-il, que depuis quelques mois. — Ceci est une pure flatterie à mon adresse ; n'en crois pas un mot. Mon mari est de cette espèce rare qui croit devoir aux autres tout ce qu'elle trouve en elle-même.

SUZANNE A AMÉLIE.

Toujours la même, gaiement sensible et aussi vaillante dans le bonheur que dans l'épreuve. Je vous admire, chère Amélie, et si je vous aimais moins, je crois que je vous jalouserais.

Comment avez-vous pu trouver le temps de détourner ainsi les yeux vers une ancienne compagne de pension ? J'avais toujours cru que la lueur de la lune de miel ne permettait point de voir au delà du seuil béni qu'elle éclairait. Que Dieu vous récompense d'avoir pensé à moi et d'y avoir pensé si tendrement ; je ne l'oublierai de ma vie.

Quant à ce que vous me proposez, chère audacieuse, ne m'en parlez plus, je vous en prie. Mes relations avec le docteur sont devenues fort rares ; je le vois à peine deux fois par mois, et tout se borne à un échange de politesses. Je dois supposer que pour lui,

comme pour la plupart des hommes, ce qui est passé est oublié ; le plus sage est donc de n'en avoir plus souci.

Ma santé est un peu ébranlée ; M. le comte a eu la bonté de consulter pour moi, et l'on a conseillé les eaux de Plombières. — Il se peut que nous partions le mois prochain tous ensemble.—Quel bonheur si nous pouvions faire fléchir un peu la ligne droite, et nous en détourner assez pour vous voir au passage.

AMÉLIE A SUZANNE.

Ah ! vous ne voulez pas me tutoyer et vous rejetez mes conseils ! Dès lors, je n'avais plus aucun ménagement à garder avec vous, ma chère, et je vous ai traitée en ennemie.

J'ai, en conséquence, écrit de ma main à M. le docteur Lerman et je lui ai raconté tout ce qu'il ignorait ; c'est-à-dire que vous n'aviez refusé son neveu que par

délicatesse et pour consacrer votre dot au bonheur de votre famille.

Récriez-vous ! rougissez ! traitez-moi d'extravagante ! peu m'importe ! J'ai toujours pensé que pour être utile à ses amis on n'avait point besoin de leur permission, et que ceux qui l'attendaient ne cherchaient qu'un prétexte pour ne rien faire.

S'il y a inconvenance, elle restera à ma charge ; s'il y a succès, vous en profiterez.

Sur ce, ma belle, que Dieu vous ait en sa sainte garde. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités... Et je t'embrasserais si tu voulais être une bonne amie comme autrefois.

SUZANNE A AMÉLIE.

Ah ! qu'as-tu fait ! Et combien je t'accuserais si je n'avais autant à te remercier !

Cette lettre à M. Lerman, c'était une folie ! Quand

ton billet m'en a instruite, j'ai poussé un cri de surprise et de désolation ! Mais songe à ce que j'ai dû éprouver lorsqu'un instant après on m'a avertie que le docteur demandait à me parler. Je suis arrivée au petit salon tremblante, étourdie, ne sachant ce que j'allais devenir.

M. Lerman m'a présenté ta lettre en me demandant simplement si je connaissais la signataire.

J'ai répondu affirmativement.

Si ce que la lettre renfermait était la vérité ?

— J'ai balbutié je ne sais quelle réponse ambiguë qui a fait à M. Lerman me regarder en face.

— Saviez-vous que votre amie m'écrivait ? a-t-il demandé.

Je lui ai, à mon tour, présenté le billet que je venais de recevoir.

Tout s'est trouvé expliqué. Il m'a alors pris les deux mains avec attendrissement en m'appelant sa nièce, et, malgré moi, je me suis jetée dans ses bras.

SUZANNE A SON AMIE.

Oui, Amélie vous a dit vrai, je pars pour rejoindre ma mère et mon frère que je dois bientôt quitter également pour la petite paroisse de D..... Je n'entre dans aucune explication, puisque notre amie vous a tout raconté. Ai-je besoin d'ajouter que rien ne manque à ma joie et que, tout en faisant mes malles, je chante, je ris et je m'attendris !

Un seul regret trouble par instants mon bonheur, celui de quitter Louise. Depuis que notre séparation est décidée elle se montre si caressante et si émue que mon attachement pour elle en a redoublé.

Combien me voilà loin de mes premières impressions ! Vous rappelez-vous ces lettres dans lesquelles je me plaignais si amèrement des obligations qui m'étaient imposées ? Tout s'est insensiblement transformé. Et cependant le fond de la situation est resté le même, mes dispositions seules ont changé. — Après avoir

accepté le devoir j'ai eu le bonheur de l'aimer; après lui avoir sacrifié mes désirs, j'ai pu trouver ma récompense dans ce sacrifice. — Puissé-je ne jamais oublier cet enseignement, et le mettre à profit pour le reste de ma vie ! . . . .

Mes bagages sont prêts; les voilà rangés là, dans cette même chambre où je les ai vu déposer il y a huit années. Mais j'étais triste alors, et maintenant je suis joyeuse; alors je commençais la semaille, maintenant je vais entreprendre la moisson...

Adieu, cher asile où j'ai appris la vie en m'exerçant à la patience, au courage, à la résignation ! Je te quitte fortifiée par l'expérience et le bonheur. Inspire à celle qui va me remplacer les vertus qui m'ont manqué trop souvent; puisse-t-elle comprendre que, pour l'institutrice, le seul moyen de conserver la paix de l'âme et la dignité du caractère, c'est de *donner plus qu'elle ne reçoit.*

LA

LEÇON D'UNE SŒUR.

Miss Elisabeth et miss Clara Jackson étaient restées orphelines de bonne heure. Élevées par un oncle qui ne s'était imposé d'autre devoir que de les aimer, chacune d'elles avait grandi livrée à ses propres inclinations et n'ayant d'éducation que celle des circonstances; mais le monde est un livre dangereux pour qui doit l'épeler sans maître, avec son inexpérience et ses passions; au lieu de lire ce qui s'y trouve, nous

y lisons le plus souvent ce que nous voulons y voir, et, faute de guide qui nous reprenne, nos préventions deviennent des jugements et nos erreurs des principes.

Ainsi en était-il arrivé pour miss Clara. D'un esprit prompt, d'une volonté ferme, mais d'un caractère absolu, elle s'était accoutumée à ne jamais hésiter dans ses résolutions et à se montrer inflexible pour les autres comme pour elle-même. L'intolérance de la jeunesse, qui n'est que l'ignorance de la vie, s'était transformée chez elle en une sorte de règle de conduite; elle sentait vivement, jugeait d'après la sensation et agissait sans remettre. Il en résultait quelque chose de logique et de loyal, mais en même temps une rigueur et une promptitude dont les résultats se résolvaient souvent en chagrins. La pratique de la vie ne lui avait point encore appris que les vertus elles-mêmes pour rester humaines, ont besoin d'être tempérées par la tendresse et la patience.

Heureusement que Dieu avait mis près d'elle le plus doux des avertissements, l'exemple de sa sœur.

Aussi courageuse et aussi sincère, miss Élisabeth était moins implacable. Ce n'était point un de ces cœurs romains qui ne savent ni fléchir, ni attendre ; si sa main se trompait, elle ne songeait point à la brûler, mais à la mieux instruire. Plus âgée que Clara de quelques années, elle avait appris que l'existence terrestre n'est qu'un échange d'indulgences, de bienfaits, de pardon, et que le rôle de Rhadamanthe n'appartenait point à des natures mortelles. Bien des fois, elle avait arrêté Clara dans ses résolutions extrêmes ; mais la jeune sœur se révoltait contre les temporisations indulgentes de son aînée et évitait de la consulter afin d'éviter les objections.

Depuis la mort de leur oncle, surtout, miss Élisabeth était devenue le véritable chef de la famille et exerçait, à ce titre, une autorité que Clara n'eût point voulu contester, mais à laquelle, dans certaines circonstances, elle s'efforçait d'échapper.

Elle venait d'en avoir une récente et douloureuse occasion à propos de son cousin John Bowring.

Protégé par l'oncle qui avait élevé les deux sœurs, John était souvent venu à Lanark pour le voir et avait pu connaître dans l'intimité Élisabeth et Clara. Le caractère de cette dernière le surprit d'abord, puis l'intéressa. Doux et timide, il trouva dans la fermeté un peu absolue de la jeune fille ce qui manquait à sa propre nature, et d'autant plus attiré par une qualité dont il regrettait l'absence en lui-même, il s'attacha à sa jeune cousine dont il finit par demander la main.

Les mêmes raisons de contraste qui lui avaient fait préférer Clara attiraient celle-ci vers lui, et sa demande fut favorablement accueillie. Le mariage devait avoir lieu prochainement. En attendant le jour fixé, une correspondance régulière s'était établie entre les deux fiancés. Les lettres de John étaient affectueuses, mais généralement assez courtes, ce dont miss Clara lui fit de sérieux reproches. Le jeune homme en rejeta la faute sur les nombreuses affaires de la maison d'Édimbourg à laquelle on venait de l'associer, et sur sa vue un peu fatiguée. Cette dernière excuse inquiéta d'au-

tant plus la jeune fille que John Bowring avait été autrefois menacé d'une ophthalmie sérieuse. Elle s'informa avec sa vivacité ordinaire de la nature et de la gravité du mal ; mais John répondit en plaisantant et de manière à la rassurer complétement.

Cependant sa correspondance devenait toujours plus brève, et plus rare. L'époque fixée pour le mariage approchait, il prétexta un surcroît d'affaires qui l'obligeait à le reculer.

En recevant cette lettre Clara rougit, puis devint pâle. Pour la première fois un doute s'élevait dans son esprit. Incapable de le déguiser, elle écrivit à John en l'avertissant que son engagement ne devait point l'enchaîner, et que s'il hésitait à l'accomplir, elle ne lui en témoignerait ni dépit, ni rancune ; ce qu'elle lui demandait seulement c'était la sincérité !

Bowring ne répondit que par un billet de quelques lignes dont l'écriture confuse prouvait la précipitation. Il annonçait à sa cousine qu'il se rendait à Londres pour une affaire qui ne souffrait aucun retard, et

qu'il répondrait à sa question lorsqu'il serait de retour. Jusque-là il priait Clara d'attendre et de lui conserver son amitié.

Cette lettre frappa au cœur la fière jeune fille : la brièveté de la réponse, l'ajournement d'explication, l'espèce de contrainte qu'exprimait la lettre, tout lui persuada que John se repentait de la parole donnée. Élisabeth la conjura vainement de ne rien décider avant la lettre promise, Clara ne savait point attendre; blessée dans sa dignité, dans ses espérances, dans son inclination, elle alla au devant du coup avec l'inflexible résolution qui lui était habituelle.

Elle écrivit à son cousin pour lui rendre sa parole et lui déclarer que toute alliance entre eux était désormais impossible. Elle donnait les motifs de cette résolution en analysant le caractère de Bowring avec une franchise amère qui ne pouvait laisser de chance au retour. La lettre était longue, détaillée, pleine de ce calme apparent que donne une indignation qui se contient. Après l'avoir lue, John ne pouvait manquer de

regarder la rupture comme définitive et de l'accepter par fierté, sinon par inclination. Clara, qui craignait les objections de sa sœur aînée et qui ne se sentait point la force de soutenir une nouvelle discussion sur ce sujet, ne lui parla point de la lettre ; elle la remit à l'un des domestiques en lui ordonnant de la porter à la poste.

Tant qu'elle avait écrit, l'animation de la pensée et l'effort de la volonté avaient soutenu la jeune fille ; mais une fois l'acte accompli, elle tomba dans un profond abattement. Depuis près d'une année que cette union avec son cousin était convenue, elle y avait habitué son esprit ; ses projets de bonheur s'y étaient rattachés, elle avait arrangé dans cet avenir tous ses devoirs et toutes ses joies, et maintenant il fallait l'abandonner comme un édifice écroulé, chercher ailleurs une famille, déménager son cœur de l'espérance dans laquelle il s'était logé ! Clara sentit cruellement cette épreuve. Sous sa fermeté orgueilleuse, la jeune fille cachait une sensibilité sincère ; fiancée à John Bowring, elle s'était attachée à lui comme au

futur compagnon de ses bonheurs et de ses misères, et cette affection qui avait été longtemps un devoir, avait pris plus de place dans sa vie qu'elle ne le soupçonnait elle-même.

Aussi sa tristesse sembla-t-elle croître de jour en jour, après le départ de la lettre de rupture. Elle ne regrettait point pourtant ce qu'elle avait fait et elle n'eût point balancé à le faire de nouveau, car la douleur ne pouvait décourager cette âme de ce qu'elle croyait le devoir; mais son accomplissement lui avait laissé au cœur une blessure d'autant plus douloureuse qu'elle devait la cacher.

Quinze jours s'étaient écoulés sans qu'on eût reçu aucune nouvelle de Bowring. Un soir Clara était seule dans le salon et regardait par la fenêtre le soleil couchant. Une larme silencieuse coulait le long de ses joues pâles sans qu'elle s'en aperçût elle-même. Le bruit que fit la porte en s'ouvrant l'arracha à sa rêverie; elle essuya vivement ses yeux et se retourna; sa sœur venait d'entrer.

Celle-ci avait un visage gai et pourtant ému ; elle tenait à la main une lettre ; elle s'approcha de Clara qu'elle embrassa avec tendresse.

— Je vous cherchais, ma sœur, dit-elle, il faut que je vous parle.

— Qu'y a-t-il? demanda Clara qui craignait des questions sur sa tristesse ou quelque plaidoyer en faveur du cousin.

— J'ai une longue confession à vous faire, dit miss Élisabeth d'un ton enjoué, et je vous prie de m'écouter avec patience.

— Je vous écoute, ma sœur, répliqua la jeune fille toujours défiante.

Élisabeth s'assit, miss Clara resta debout.

Le billet que John vous a écrit avant de partir pour Londres vous a blessée, reprit la première, et, n'écoutant que votre mécontentement, vous lui avez répondu.

Clara voulut interrompre.

— Laissez-moi achever, continua vivement Élisabeth ; vous lui avez répondu sur-le-champ, et une par-

tie de la nuit a été employée à écrire cette réponse, car votre lampe ne s'est éteinte que vers une heure du matin ! Comment pouvez-vous croire que je l'ignore ? Pensez-vous qu'un chagrin puisse vous atteindre sans que je m'en aperçoive et sans que j'essaye d'en prévenir les suites ?

— Je connais votre tendresse, ma sœur, répondit Clara avec effort ; mais, de grâce, ne revenons point sur ce sujet.

— Il le faut, dit Élisabeth d'un ton de douce fermeté ; cette lettre que vous aviez écrite, Clara, était l'expression d'un ressentiment amer et elle brisait l'alliance projetée.

— D'où savez-vous ?... s'écria la jeune fille.

— Avant qu'elle partît j'ai voulu la lire, répondit Élisabeth.

Clara se redressa, l'œil sévère et les sourcils froncés.

— Vous ! répéta-t-elle ; et qui vous en avait donné le droit ?

— Mon amitié, dit doucement la sœur aînée ; je

sais par expérience combien vous êtes inflexible dans vos résolutions, Clara; j'ai eu peur de ce que vous aviez décidé sous l'inspiration de votre mécontentement! hélas! mes craintes étaient dépassées! Mon premier mouvement a été de venir à vous et de combattre une résolution fatale; j'ai craint de ne point vous trouver assez de calme pour m'entendre. Depuis j'ai hésité, attendu...

— Que voulez-vous alors me dire aujourd'hui? demanda Clara avec une sorte d'impétuosité; maintenant que tout est accompli, à quoi servent les représentations? Sachez-le bien, du reste, ma sœur, je ne regrette rien de ce qui a été fait. Je souffre sans doute de la ruine de mes espérances, j'en souffrirai longtemps peut-être; mais cette souffrance n'est point un repentir : mieux vaut rompre une chaîne funeste avant qu'elle vous ait lié, dût cet effort déchirer et meurtrir, que de se condamner à en porter éternellement le poids. A tort ou à raison, je ne veux m'unir qu'à un homme pour lequel je serai le premier intérêt

et la plus douce préoccupation. Décidé à lui reporter toutes mes affections, je désire être payée d'un égal retour. D'autres femmes peuvent consentir à être seulement un détail de la vie de leur mari, à venir après les distractions ou les affaires ; je ne les approuve ni ne les blâme, chacun arrange sa destinée selon sa nature : mais moi je ne puis, je ne dois point accepter une condition qui ferait mon malheur et celui des autres. Si aujourd'hui John Bowring ne trouve point le temps de m'écrire, dans quelques mois il ne trouverait plus le temps de me parler ; si le succès d'une spéculation à Londres lui importe plus que l'opinion que l'on peut avoir de son attachement à Lanark, nous ne sommes point faits pour vivre l'un près de l'autre, car nous ne pourrions nous entendre.

— Et qui vous a dit que vous ne vous trompiez point en jugeant des actes de John Bowring ? répliqua miss Élisabeth, qui avait écouté sa sœur avec une tristesse grave. Êtes-vous donc si sûre de vous-même pour condamner ainsi du premier coup et sans appel ?

Vous vous plaignez des courts billets du cousin, de son apparente hésitation, de son voyage subit. Écoutez cette lettre que je viens de recevoir de lui.

Élisabeth déplia la missive qu'elle tenait à la main, et lut ce qui suit :

« Chère cousine,

» Je vous fais écrire, ne pouvant écrire moi-même. Il faut enfin que vous sachiez la vérité. Depuis environ trois mois, l'ophthalmie dont j'étais menacé est devenue chaque jour plus grave sans que j'aie voulu en rien dire. J'essayais de me tromper moi-même, et cependant mes inquiétudes allaient toujours croissant. Miss Clara accusait mon laconisme et ne savait pas que chaque billet me coûtait un travail douloureux. J'évitais de l'inquiéter ; mais ses reproches me déchiraient le cœur. Enfin, quand elle a paru soupçonner un manque de foi, et qu'elle m'a laissé la liberté d'accomplir ou non notre promesse, j'ai dû prendre une

résolution suprême. Un célèbre oculiste de Londres pouvait seul, disait-on, juger mon mal. J'ai voulu m'adresser à lui comme au destin. S'il me condamnait, je refusais d'associer votre sœur bien-aimée à une existence perdue ; je restais seul dans mes ténèbres avec l'espoir de ne point y demeurer longtemps. J'écrivis en conséquence à Clara un billet par lequel j'ajournais toute explication jusqu'à mon retour de Londres. J'y suis encore, chère cousine, mais rassuré et presque heureux ! Grâce au secours de l'art, mon mal se dissipe, et le savant qui me soigne promet une prochaine et complète guérison. Quand il m'a donné cette assurance j'aurais voulu me prosterner à ses pieds. Ce n'était point seulement la lumière qu'il me promettait, c'était la vie, une vie de joie et de tendresse passée près de Clara !

» Communiquez-lui avec précaution cette lettre ; j'ai pu lui épargner l'inquiétude, épargnez-lui la moindre émotion douloureuse ; que je ne sois jamais pour elle l'occasion d'une tristesse, puisqu'elle n'a

jamais été pour moi qu'une cause de reconnaissance et de bonheur. »

JOHN BOWRING.

Dès les premiers mots de cette lettre, Clara n'avait pu retenir une exclamation ; la vérité avait jailli à ses yeux comme un éclair ; mais à mesure que la lecture avançait, son visage passait par toutes les expressions de la surprise, du regret, de l'attendrissement. Elle comprenait tout maintenant ! Le noble silence de John, son indécision généreuse, l'espèce d'ajournement dont elle s'était indignée ! tout ce qu'elle avait accusé devait être loué, tout ce qui semblait condamner John le glorifiait !

Des larmes de bonheur et d'admiration inondaient le visage de la jeune fille. Penchée sur sa sœur, elle la serrait dans ses bras sans pouvoir parler ; mais tout à coup elle se dressa. Le souvenir de la lettre de rupture écrite par elle, venait de traverser sa pensée.

Adressée à Édimbourg, cette lettre avait sans doute éprouvé quelque retard auquel John devait de ne point l'avoir encore reçue ; mais il la recevrait ; maintenant, peut-être, il se la faisait lire ; et, à l'instant même où Clara recevait les témoignages de son désintéressement et de son affection, il subissait l'expression de l'injustice et de la froideur de la jeune fille !

Cette idée traversa le cœur de Clara comme un trait. Elle se laissa tomber sur une chaise en se couvrant le visage de ses mains.

— Qu'avez-vous ? dit vivement Élisabeth.

— Ah ! j'ai moi-même tué mon bonheur ! s'écria-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

— Ma lettre ! ma lettre ! sanglota la jeune fille.

— La voici ! dit la sœur aînée en lui présentant une missive décachetée.

Clara poussa un cri de joie et se jeta dans ses bras.

— Ah ! vous m'avez sauvée, dit-elle.

— Oui, répondit Élisabeth avec douceur; mais on ne sauve que ceux qui s'exposent à leur perte. N'oubliez jamais cet avertissement que vient de vous donner la Providence. La véritable fermeté ne consiste point à briser sans hésitation ou à affronter sans prudence. Quand il s'agit de juger les autres, on peut croire au bien facilement, mais, pour le mal, il faut attendre les preuves.

UN

MARIAGE DE PURITAINS.

Une troupe de cavaliers venant de Rulhwen avait fait halte au milieu d'un des petits villages qui séparent cette ville de Bracmar. Leur uniforme les faisait connaître pour un détachement de ces terribles dragons envoyés par Jacques II en Écosse, dans le but d'y maintenir l'autorité royale en sévissant contre les puritains.

Depuis le jour où, pour s'opposer aux décrets reli-

gieux publiés par Charles Ier, les presbytériens d'Écosse avaient nommé des délégués chargés de rédiger le *covenant* ou acte d'alliance par lequel tous s'engageaient à soutenir leur foi et leurs libertés, l'esprit de rébellion contre la maison des Stuarts était resté général parmi eux. Charles II avait eu à réprimer plusieurs révoltes à main armée des *covenantaires* les plus ardents, qui se désignaient entre eux sous le nom de *saints*, et son successeur Jacques II, voulant réduire définitivement des ennemis dangereux, s'était décidé à redoubler de rigueur. En conséquence une liberté à peu près entière avait été laissée aux commandants militaires chargés de surveiller le pays, et la plupart en avaient usé pour vivre à discrétion chez les habitants soupçonnés de puritanisme, rançonner les plus riches, et traîner les pauvres en prison.

Mais, comme il arrive toujours, l'énergie des persécutés s'était accrue en proportion de l'injustice des persécuteurs. Le vieux levain *covenantaire* couvait encore trop puissamment dans certaines âmes pour ne

pas fermenter et s'aigrir. Privés de leurs temples, les puritains se réunirent dans les lieux solitaires, afin d'accomplir les actes de leur culte, et d'écouter les prédications de leurs pasteurs. Ils y furent poursuivis par les soldats du roi, et traqués comme des bêtes fauves; mais ils ne renoncèrent point pour cela à leurs conventicules; ils y vinrent seulement en armes et repoussèrent la violence par la violence. Vingt fois les dragons de Rulhwen avaient eu à dissiper de ces rassemblements religieux, et plus d'un de leurs camarades, frappé par la main qu'il venait de forcer à quitter la Bible, dormait à jamais dans les bruyères des Grampians. Ces pertes avaient exaspéré les officiers et les soldats qui, par une convention tacite, s'étaient engagés à ne plus faire de quartier, et frappaient tout ce que leur sabre pouvait atteindre.

Henri Lochlevin, qui commandait le détachement alors arrêté dans le village, s'était particulièrement fait remarquer par la vigueur de ses répressions. C'était un de ces officiers de fortune, tels qu'en fournissaient

alors surtout l'Irlande et l'Écosse, qui, après avoir exercé leurs épées dans les guerres du continent, revenaient expérimentés, mais endurcis et désormais étrangers à leur patrie.

Pour le moment, le lieutenant Henri Lochlevin était attablé avec le cornette Morton dans la seule auberge du village, tandis que le reste de la troupe se rafraîchissait au dehors. Le lieutenant paraissait d'humeur noire, et, contre son habitude, vidait à petits coups son verre rempli de vin de Porto. Après un assez long silence que Morton jugea à propos de respecter, il releva enfin la tête, regarda par la petite croisée ouverte, et remarqua à demi-voix que le soleil déclinait à l'horizon.

— Il nous restera toujours assez de temps pour atteindre Bracmar, répliqua le cornette, si toutefois le lieutenant n'a point à se détourner de la route pour quelque expédition particulière.

Lochlevin secoua la tête.

— Malheureusement non, dit-il brusquement; les

débiteurs de psaumes se tiennent tranquilles pour le moment; ils commencent à économiser leur peau.

— Et le lieutenant qui s'ennuie regrette la chassé au *covenantaire?* demanda Morton en riant.

Lochlevin hocha la tête sans répondre, et se mit à battre la charge avec ses dix doigts sur la table de l'auberge, tandis qu'il sifflait l'accompagnement de fifre obligé.

— Il est certain, reprit le cornette, que le lieutenant a un goût particulier pour ce genre d'expéditions. Quand il sabre une tête ronde, on croirait qu'il le fait pour son propre compte et sa satisfaction personnelle.

— Qui vous dit que cela ne soit pas? reprit l'officier de fortune avec un regard morose.

Morton se mit à rire.

— Vive Dieu! aviez-vous donc parmi les *saints* quelque cousin qui vous ait frustré de sa succession ou quelque pécheur réformé, autrefois votre rival!

— Mieux que cela, Morton, mieux que cela, dit Lochlevin en vidant son verre. Si je ne suis pas tou-

jours disposé à rire, c'est que depuis un mois que me voilà de retour en Écosse, il me vient parfois des souvenirs...

— Aujourd'hui, par exemple.

— Oui, aujourd'hui surtout, car c'est l'anniversaire d'un jour...

Il s'arrêta en appuyant son coude sur la table et tiraillant sa moustache.

— Je crois qu'il s'agit d'un roman de jeunesse, dit le cornette moitié sérieux, moitié riant.

— D'une histoire, Morton, d'une véritable histoire, reprit le lieutenant, qui éprouvait évidemment le besoin de confier à quelqu'un ce qui le préoccupait... Il y a de cela vingt-deux ans aujourd'hui ; j'en avais dix-neuf, et Élisabeth dix-sept ! Rien ne se serait opposé à notre mariage, car les naissances étaient égales et les fortunes aussi. Elle ni moi n'avions rien ! mais sa famille avait signé le *covenant*, tandis que les Lochlevin étaient toujours demeurés fidèles sujets et bons catholiques !

— Je comprends alors ; les parents de la fille refusèrent leur consentement.

— Comme vous dites, Morton ; mais à force de prières, je décidai Élisabeth à s'en passer, et un prêtre de Dornoch nous unit secrètement.

— Ainsi vous êtes marié, lieutenant, s'écria le cornette tout surpris.

— Écoutez jusqu'au bout, monsieur, dit Lochlevin sérieusement. Un mois après, la famille d'Élisabeth soupçonna, non pas notre union, mais un attachement dont elle craignait la suite. Je fus dénoncé par elle, arrêté et conduit à Londres, d'où je m'échappai pour gagner le continent.

— Et mistriss Élisabeth ? demanda Morton, intéressé malgré lui.

— Mistriss Élisabeth ! répéta le lieutenant d'un accent moins ferme ; eh bien ! j'écrivis pour savoir de ses nouvelles, et j'appris... j'appris qu'elle était au cimetière de Dornoch !

Le cornette fit un mouvement.

— Voilà pourquoi, depuis mon retour ici, j'ai parfois des idées sombres, continua Lochlevin : ce sont des bouffées de souvenirs qui me viennent du nord... Vous devez comprendre cela, Morton.... et aussi pourquoi je déteste ces chanteurs de psalmodies ! Sur mon âme ! quand je charge des *covenantaires*, il me semble que je frappe les meurtriers d'Élisabeth.

— Que Dieu me damne si vous n'avez raison, lieutenant ! dit le cornette convaincu ; désormais j'aurai la même idée, et je frapperai double.

Lochlevin lui fit de la main un signe de remerciement, et remplit les deux verres.

Une pause assez longue avait suivi la confidence du lieutenant ; la bouteille de Porto touchait à sa fin, et il songeait déjà à se remettre en selle quand une vieille femme couverte du plaid traditionnel entra dans l'auberge.

Ses traits semblaient encore plus ravagés par l'usage du genièvre que par la vieillesse, et sa physionomie exprimait autant de bassesse que d'hypocrisie. Elle

s'approcha des deux officiers de dragons en multipliant les révérences, les souhaits de bonheur et les expressions de *loyalisme*. Lochlevin crut qu'elle sollicitait une aumône, et la repoussa du geste.

— Au diable un pays pavé de puritains ou de mendiants, murmura-t-il; place, sorcière! Crois-tu donc la poche des officiers du roi pleine de shellings? Va solliciter la charité de tes amis les *covenantaires*.

— Qui a dit que c'étaient mes amis? s'écria la vieille d'un air d'indignation. Les officiers du roi pensent-ils donc que Kitty soit devenue folle! Mes amis! ceux qui à tout propos me reprochent de boire selon ma soif et de reposer mon vieux corps trop faible pour le travail! Mes amis! les partisans du pasteur Lennox.... celui qui a répété autrefois en pleine chaire que j'étais une pierre de scandale, et que Satan bâtissait sur cette pierre! Ah! je n'aurais qu'à dire un mot pour que le lieutenant reconnaisse si je suis leur amie.

— Dis-le donc alors! reprit Lochlevin devenu plus attentif.

— Le lieutenant aura d'abord pitié d'une pauvre créature qui vient de l'autre rive de la Spey sans avoir même mouillé ses lèvres, dit la vieille ; il ne refusera pas un verre de gin ou de genièvre pour réconforter son estomac affaibli. Holà ! Peters, ces messieurs payeront la demi-pinte que vous allez me verser.

Le garçon d'auberge regarda Lochlevin, qui fit un signe affirmatif, et il apporta à Kitty ce qu'elle avait demandé.

— Bois donc, dit le lieutenant, et si tu as véritablement quelque chose à nous apprendre, hâte-toi, car on nous attend à Bracmar.

La vieille secoua la tête.

— Ce n'est point de ce côté que les dragons du roi ont à travailler, dit-elle en savourant le genièvre à petites gorgées.

— Et où donc ? demanda le cornette.

Elle cligna l'œil et sourit d'un sourire diabolique.

— Que donneraient les dragons du roi pour savoir

où les *covenantaires* se réunissent à cette heure? dit-elle à demi-voix.

Lochlevin tressaillit.

— Que dis-tu là? s'écria-t-il; tu aurais entendu parler d'un conventicule?

— Mieux que ça, dit Kitty; j'ai vu les gens s'y rendre; je les ai suivis, et dans moins d'une demi-heure le lieutenant peut y être avec ses gens.

— Par mon épée! si tu dis vrai, je ne regretterai point ta demi-pinte de gin.

— Et le lieutenant ne me refusera pas de quoi boire à sa victoire? ajouta la vagabonde.

— Soit, pourvu que tu me conduises au nid des têtes rondes, dit Lochlevin en se levant; en route, vieille, et prouve-nous que tu n'es pas ivre ou folle.

— Que le lieutenant excuse une pauvre femme qui a besoin de ses forces pour vivre, répliqua Kitty sans bouger de place; si elle se fatigue à courir dans les montagnes pour le service du roi, qui lui tiendra compte de sa peine?

— Ah ! j'entends, dit le lieutenant qui la regarda en face ; tu veux faire ton prix ! eh bien ! à la bonne heure, tu auras une livre.

— Sterling, acheva Kitty.

— Une livre d'Écosse, et rien de plus, reprit Lochlevin ; encore ne te sera-t-elle payée qu'au moment où tu nous feras voir les *covenantaires* rassemblés.

Et comme il vit que la vieille voulait discuter :

— C'est convenu ! ajouta-t-il brusquement.... A moins que tu n'aimes mieux être liée au ceinturon d'un de mes soldats, et conduite à Bracmar comme suspecte.

Kitty comprit qu'elle n'obtiendrait rien de plus, et elle accepta les conditions du lieutenant, qui ordonna de sonner aussitôt le boute-selle, fit hisser la vieille sur le cheval d'un dragon, et se dirigea, sous sa conduite, vers la gorge de la montagne.

Mais à peine eurent-ils dépassé les dernières maisons du village, que le garçon d'auberge, Peters, sans prendre le temps de chercher son bonnet ni de quitter

la serviette nouée à sa ceinture, se précipita dans la même direction en prenant un sentier de traverse qui devait le faire arriver plus rapidement au carrefour du Petit-Lac.

La position de ce carrefour, au centre des collines et loin de toutes les routes suivies, en faisait habituellement un des lieux les plus solitaires des Grampians; mais ce jour-là, ainsi que l'avait déclaré Kitty, les puritains s'y étaient réunis pour une solennité importante. Il s'agissait du mariage d'un des leurs, le jeune Reynolds, avec la pupille du pasteur Williams Lennox.

Celui-ci, proscrit et fugitif, errait depuis trois années dans les Grampians, où ses prédications raffermissaient les plus tièdes et encourageaient les *saints;* mais, sans crainte pour lui-même, le digne pasteur avait été pris d'inquiétudes pour l'orpheline qui lui était confiée. Il avait compris qu'Henriette avait besoin d'un protecteur moins compromis, qui pût l'abriter contre les chances de l'avenir, et il avait encouragé la recherche de Reynolds, déjà choisi d'intention par la jeune fille.

Tous les fidèles se trouvaient donc réunis au carrefour du Petit-Lac pour la consécration de cette union. Les jeunes gens et les jeunes filles étaient accourus avec l'émotion presque personnelle qui, à cet âge, nous associe, malgré nous, à un acte prochain pour nous-même, et but constant de toutes nos pensées; les jeunes femmes y venaient suivies de leurs enfants pour chercher un souvenir; les vieillards, la Bible à la main, comme à un enseignement où la sainte parole devait retentir plus forte et plus pénétrante.

Tous étaient là, dispersés au bord des eaux et parmi les rochers. John Ritter, un vieux juste, qui, selon l'expression du temps, avait vu les triomphes et les épreuves d'Israël, avait inscrit sur le registre, échappé jusqu'alors à toutes les recherches des gens du roi, l'acte qui constatait l'alliance des nouveaux époux. Williams Lennox venait de prendre la parole; il commentait avec une gravité attendrie les mots de l'Ecclésiaste : « Malheur à l'homme seul ! » Et il expliquait les saintes joies et les nobles devoirs de cette union qui,

de deux âmes, allait faire une seule âme. Les auditeurs, tout entiers à la prédication, ne regardaient que Reynolds et Henriette ! Tout à coup un cri lointain et haletant se fait entendre ; Lennox s'arrête ; tous les yeux se relèvent !... Au sommet du coteau, Peters vient d'apparaître ; il agite la serviette détachée de sa ceinture ; il crie des paroles que le vent emporte, mais dans lesquelles tous ont reconnu un avertissement !

Aussitôt les hommes se lèvent ; on prête l'oreille ! le galop des chevaux retentit au penchant des collines ; il grossit, il approche, il éclate ! Une nuée de poussière, dans laquelle brillent les casques et les épées, apparaît à l'entrée du carrefour !

Un grand cri s'élève parmi les puritains ; les femmes tombent à genoux, les hommes saisissent leurs armes ; mais il est déjà trop tard. L'escadron, conduit par Lochlevin, arrive comme une trombe ; il heurte cette faible barrière de lances et d'épées qu'il renverse ; il passe, revient, s'acharne sur la foule éperdue qu'il

broie aux pieds des chevaux, que son sabre déchire avec la pointe et le tranchant.

Les plus timides ou les plus agiles franchissent les rochers, s'élancent dans les eaux, fuient à travers les ravines ; mais la balle des dragons les atteint de loin et au moment où ils joignent les mains pour remercier Dieu. Enfin rien ne résiste plus, rien ne fuit plus, et les soldats essuient leurs sabres à la crinière de leurs chevaux.

Il y eut un moment de confusion après cette prise de possession du carrefour du Petit-Lac. Quelques dragons, légèrement blessés, descendirent de cheval pour se faire panser par leurs camarades. Le lieutenant, que le mouvement de la lutte n'échauffait plus, regarda autour de lui et éprouva un trouble involontaire à l'aspect des femmes et des vieillards qui jonchaient la terre. Au milieu du carrefour les deux époux étaient étendus sans vie les mains encore enlacées ; près d'eux, Williams Lennox rendait le dernier soupir, et, un peu plus loin, était le cadavre du juste Ritter, tenant encore la plume et le registre.

Lochlevin se tourna vers le cornette qui avait mis pied à terre pour raffermir les sangles de son cheval.

— Morton, voyez donc ce que ces gens pouvaient écrire quand nous les avons surpris, dit-il : sans doute quelque proclamation séditieuse ou quelque liste de conspirateurs.

Le cornette releva le livre taché de sang, et regarda à la page ouverte.

— Sur mon âme ! c'est le registre de leur église en plein air, s'écria-t-il, et la preuve, c'est qu'ils viennent d'y écrire un acte de mariage ; sans doute celui de ce jeune homme et de cette fille? La lune de miel aura été courte pour eux, lieutenant.

— C'est bien ! interrompit Lochlevin ; vous emporterez ce livre comme document.

Mais le cornette lisait à demi-voix l'acte dressé par Ritter.

« Sous l'œil de Dieu et pour l'accomplissement de sa loi :

» Se sont présentés, en déclarant qu'ils voulaient être unis par un saint mariage,

» Charles Reynolds et Henriette de Glencairn...

— Quel nom avez-vous dit? s'écria le lieutenant saisi.

— Voyez vous-même, répliqua Morton, qui approcha le registre et lui montra la ligne... Henriette de Glencairn.

— Née à Dornoch! continua le lieutenant qui avait un nuage sur les yeux.

— De Marie Glencairn, continue le cornette.

— Et de Henri de Lochlevin, acheva Williams Lennox en se redressant.

— Ma fille! balbutia le lieutenant... J'avais une fille.

— Qui me fut confiée par sa mère mourante, et que tu viens de tuer, dit Lennox.

Lochlevin poussa un cri et chancela sur son cheval.

— Dieu est juste! reprit le pasteur mourant; tu as

fait couler sans pitié le sang de tes frères, et dans ta fureur, tu y as mêlé, sans le vouloir, ton propre sang! Le fer que conduit la haine a toujours deux tranchants; un pour l'ennemi, et l'autre pour nous-mêmes!

LES

RENCONTRES DE FRIEDLIN.

Les pères ont raconté à leurs fils l'histoire de Friedlin le généreux, et les fils l'ont transmise aux générations suivantes, si bien qu'aujourd'hui les nourrices la répètent en berçant les nouveaux nés.

C'était le temps où les Saxons descendus dans l'île de Bretagne, étendaient chaque jour leurs conquêtes avec l'arc, la hache et l'épée. Friedlin marchait à la

tête de toutes les expéditions périlleuses parmi les chefs les plus braves ; et, quand les ennemis le reconnaissaient de loin, son nom courait de rang en rang et bien des fronts devenaient pâles.

Aussi Friedlin allait-il devant lui sans regarder en avant ni en arrière ; le courage lui ôtait la prudence. Il avait traversé tous les périls comme le nageur traverse les vagues, soutenu et fortifié par elles, de telle sorte qu'il y trouvait sa joie.

Un jour donc il descendit seul dans la plaine sans s'inquiéter de Mac-Dall ni de ses guerriers qui guettaient le passage des Saxons, et il se dirigea vers le château du frère de sa mère bâti aux pieds des montagnes, sur le bord d'un lac plus bleu que le lin en fleur. Il montait son bon cheval de guerre, portait sur l'épaule gauche un arc de chêne ; à la ceinture, la hache et l'épée incrustées d'argent. Son bouclier pendait contre la crinière du coursier qui allait au pas relevé, en faisant retentir le fer contre le fer. Friedlin avançait, en redisant la chanson de ses ancêtres et

abattant, du fer de sa lance, les touffes de frêne qui pendaient sur sa route.

Mais tout à coup, il se tut et retint la bride du cheval, car il venait d'apercevoir devant lui, sur le bord du chemin, un vieillard qu'il avait reconnu pour *l'homme de la roche perdue.*

C'était un de ces saints solitaires qui vivaient sur les pics écartés, sans autre abri que des cabanes de branches et de gazons, guérissant les malades, consolant les affligés et annonçant au monde l'Évangile.

Étienne venait alors de porter au loin la parole sainte et ses forces l'avaient trahi. Couché sur la mousse du chemin, les pieds poudreux et sanglants, il sommeillait à demi, les mains jointes sur la croix de bois qui pendait à sa ceinture.

A l'approche du cavalier il releva la tête et salua Friedlin par une bénédiction. Bien que le Saxon n'eût point encore compris la *bonne nouvelle,* il avait appris à faire cas des vieillards et il s'arrêta court.

— Que fait ici *l'homme de la roche perdue?* demanda-t-il d'une voix presque respectueuse.

— Mon fils le voit, répliqua Étienne, je me repose sous le ciel de Dieu.

— Mon père n'a-t-il donc aucun autre abri?

— Aucun dans le voisinage, et mes pieds refusent de me porter plus loin.

— Où vas-tu?

— Au château de Sigor.

C'était précisément celui de l'oncle de Friedlin; il pouvait donc, sans se détourner, conduire le vieillard. Cependant il hésita; mais la pitié l'emporta sur l'orgueil, et il dit à Étienne :

— Que mon père se lève, il y a place pour lui sur la croupe de ma monture.

L'homme de la roche perdue se redressa.

— Mon fils a-t-il parlé sérieusement? demanda-t-il, et est-ce de bon cœur qu'il fera asseoir à ses côtés un pauvre solitaire?

— Que mon père se hâte, répondit le Saxon en lui

tendant la main, le frère de ma mère nous attend.

Étienne ne se fit point presser davantage; il se leva avec effort, accepta l'aide de Friedlin et parvint à s'asseoir derrière lui, un bras appuyé à la poitrine du jeune chef.

— Dieu récompensera mon fils de ce qu'il fait ici pour moi, dit alors le vieillard avec confiance.

— S'il peut ainsi payer le bien qu'on te fait, objecta Friedlin en souriant, il peut également t'enrichir. D'où vient donc qu'il te laisse sans secours?

— Mon fils se trompe, reprit doucement le solitaire; mon Dieu me donne pour ressource la bienfaisance des généreux et la pitié des bons cœurs. C'est à lui que je dois de t'avoir rencontré.

— Mais que ne te fournissait-il plutôt directement la monture dont tu avais besoin? pourquoi faut-il que tu reçoives d'un autre ce que tu pourrais posséder par toi-même?

— Le Dieu des chrétiens a voulu que les hommes vécussent en frères, répondit Étienne, et il a créé le

besoin pour entretenir la compassion. Si j'avais possédé le cheval que tu me prêtes, ton cœur n'eût pas eu le bon mouvement qui t'a fait me l'offrir; nous ne serions pas, toi mon bienfaiteur, moi ton obligé; c'est mon dénûment qui a fait ta vertu et ma reconnaissance. Les liens terrestres s'établissent ainsi; la faiblesse de chacun oblige tout le monde à un échange de services et de sentiments qui fait que nous nous aimons sans peine. Fort et puissant, tu me secoures aujourd'hui; qui sait si quelque jour tu ne trouveras pas une protection dans ma faiblesse!

Friedlin ne répondit pas, mais un sourire contenu effleura ses lèvres. Il se demandait comment lui, le chef redouté, pourrait trouver un appui dans ce vieillard débile et dédaigné!

Cependant il laissa *l'homme de la roche perdue* parler longuement des grandes lois que Dieu avait données aux hommes et expliquer comment la vie humaine n'était que la préparation d'une autre vie plus complète. Bien que la foi n'eût point encore visité

ce cœur superbe, les discours d'Étienne y pénétraient insensiblement et semblaient l'amollir. On eût dit une de ces petites sources limpides qui, en se glissant sans bruit à travers toutes les fissures, réussissent à glisser jusqu'au centre des plus durs rochers.

Tout en parlant et en écoutant, ils arrivèrent à la lisière d'une forêt où ils rencontrèrent un archer qui essayait de renouer la corde de son arc ; mais la corde usée se brisait à chaque effort, et l'archer s'emportait en malédictions contre lui-même.

— Si je ne me trompe, dit Étienne, voici un homme qui, faute de précautions, se trouve sérieusement embarrassé.

— Qui ne le serait à ma place? s'écria l'archer. Je suis parti dès le point du jour pour chasser dans la forêt ; on attend chez moi le gibier qui doit régaler des amis, et pour avoir oublié de visiter mon arc, me voilà trompé dans toutes mes espérances, sans moyen de réparer ma sottise. Par les os de mon père ! je donnerais dans ce moment huit journées de

ma vie pour une bonne corde de cuir ou de chanvre.

— J'espère que vous en aurez une à un moindre prix, fit observer Étienne.

Et se penchant à l'oreille du Saxon.

— Je vois une corde de rechange roulée autour de ton arc, dit-il à demi-voix, donne-la à cet homme afin qu'il se rappelle avoir rencontré Friedlin le généreux.

Le jeune chef fit un geste d'assentiment, déroula la corde qui était de cuir de daim tressé et l'offrit au chasseur. Celui-ci se confondit en remerciements.

— Le jeune seigneur n'aura pas obligé un ingrat, ajouta-t-il, quand il vit Friedlin prêt de repartir ; en quelque lieu qu'il se trouve et quel que soit son danger, il peut appeler Nadok ; pouvu que je sois à portée d'une voix humaine, il me verra accourir comme son plus fidèle serviteur.

Le Saxon remercia de la main et continua sa route. Les offres de service du chasseur ne lui semblaient guère plus sérieuses que celles de *l'homme de la roche perdue*.

Cependant tous deux s'étaient engagés dans un chemin entrecoupé de ravines où le cheval enfonçait, à chaque instant, dans le sol mobile et glissait sur les pierres roulantes. Friedlin avait besoin de toute son adresse pour lui faire éviter les fondrières. La bride haute et les genoux serrés aux flancs de sa monture, il la forçait à choisir sa route parmi les rochers.

Les deux voyageurs reconnurent bientôt que la précaution n'était point inutile ; car, en atteignant un carrefour où le chemin se partageait en plusieurs embranchements, ils rencontrèrent un chariot chargé de blés que le conducteur, moins prudent, avait engagé dans une ravine dont tout l'effort de son attelage ne pouvait plus le faire sortir. A bout de courage, il s'était assis sur le bord de la route les mains plongées dans sa longue chevelure qu'il arrachait avec rage.

En entendant les pas du cheval de Friedlin il se redressa effrayé. Le solitaire se hâta de le rassurer.

— Nous ne sommes pas des hommes de la forêt,

mon frère, dit-il, et vous n'avez rien à craindre de ce noble Saxon.

— Qu'il soit donc béni! dit le paysan, en saluant d'un air timide, car les pauvres gens comme nous ont autant d'ennemis que le froment qui mûrit. Quand ce n'est pas l'oiseau qui gruge l'épi, c'est le sanglier qui en fait curée; et, pour tout achever, lorsque nous avons pu sauver quelques gerbes, on essaie en vain de les conduire au logis, les fondrières gardent ce que les brigands ou les bêtes fauves ont épargné!

— Ne pouvez-vous donc faire sortir vos roues de l'ornière? demanda Friedlin qui regardait la manière dont le chariot était engagé.

— Hélas! mon cher seigneur, j'y ai mis toutes mes forces et toute mon adresse, répliqua le paysan d'un ton découragé; mes bêtes écument de sueur, comme vous pouvez voir, et j'ai eu la main plus d'à moitié écrasée par le timon. Je ne vois plus d'autre moyen que de décharger les gerbes et cela me mènera jusqu'à la nuit close; les hommes de la forêt sortiront alors

du couvert ; ils emmèneront le blé et le chariot ; trop heureux s'ils ne me branchent pas moi-même à un chêne. A moins d'un secours du ciel, je vous le dis, blé et chariot sont perdus, et le plus sûr pour moi est de me sauver avec l'attelage.

— Descends de cheval, mon fils, dit Étienne au Saxon, et montre à cet homme que tu es Friedlin le fort.

Le jeune chef n'hésita pas, et bien que ce fût une œuvre sans gloire pour un guerrier, il saisit la pioche accrochée près du timon, dégagea les roues, combla les ornières, indiqua au paysan comment il devait diriger l'attelage, puis, poussant lui-même à l'arrière d'un même effort, il remit le chariot en mouvement jusqu'au principal embranchement où la route devenait plus facile.

Arrivé là, il remonta à cheval après avoir donné quelques bons avis au paysan. Mais celui-ci l'arrêta par son genou qu'il baisa selon l'habitude du temps et du pays en l'accablant de bénédictions.

— Que tout prospère chez le noble seigneur ! s'é-

cria-t-il; puissent ses bœufs avoir de l'herbe jusqu'au poitrail et ses épis être longs d'un empan! mais qu'il faille battre sa moisson et faucher ses prés, il n'oubliera pas que les bras de Stomar et des siens sont pour toujours à son service.

Friedlin ne prit pas plus garde aux paroles du paysan qu'à celles du chasseur et du solitaire.

Cependant toutes ces rencontres l'avaient retardé; le soleil commençait déjà à descendre sous l'horizon. La route qui serpentait à travers les fourrés devenait plus sombre. On approchait des montagnes dont les gorges étroites se dessinaient dans les brumes du soir. Le Saxon pressa le pas de sa monture qui ne tarda pas à entrer sur les arides pentes. Toute trace humaine avait disparu. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on n'apercevait ni la fumée d'une cabane, ni les sillons d'un champ cultivé. Quelques bêlements s'élevaient seuls des étroites ravines où poussait une herbe moins rare, et en approchant, Friedlin aperçut des brebis dispersées dans les halliers.

Tout à coup leurs bêlements devinrent plus forts et plus précipités; il les vit se réunir vers le centre du ravin, puis prendre leur course de son côté avec tous les signes de la terreur.

— Que se passe-t-il donc pour que ce bétail prenne ainsi l'épouvante? demanda-t-il, en se retournant tout surpris.

— Mon fils ne voit-il point briller là-bas dans l'ombre ces yeux flamboyants, dit Étienne.

Le Saxon se redressa sur sa selle.

— Par l'honneur de ma mère! c'est la vérité, s'écria-t-il, tous les loups de la montagne semblent s'être donné rendez-vous. Ils sont aussi nombreux que les brebis, et chacun aura bientôt dévoré la sienne; voilà déjà que les moins diligentes ont été égorgées.

— Sauve les autres, mon fils, dit vivement le solitaire, et montre au berger de ce troupeau que tu es véritablement Friedlin le courageux.

Le Saxon tira son épée et pressant du talon le flanc de son coursier, il se précipita à la rencontre des loups

qui s'arrêtèrent d'abord effrayés; mais ce ne fut qu'une première surprise. En reconnaissant l'ennemi auquel ils avaient à faire, tous revinrent sur leurs pas et l'attaquèrent à la fois. Couché sur la crinière de son cheval, Friedlin le faisait tourner de manière à ne présenter que son poitrail aux assaillants et frappait à droite et à gauche des coups si prompts que chacun d'eux coûtait la vie à une bête fauve. Il fut bientôt entouré de loups morts ou blessés dont les hurlements plaintifs épouvantèrent le reste de la troupe qui s'enfuit dans les montagnes.

Friedlin saignait lui-même de plusieurs morsures qu'il n'avait pu éviter. *L'homme de la roche perdue* s'occupait d'étancher son sang et de laver ses blessures quand le berger arriva. Attiré par le bruit, il avait vu la fin du combat et tomba aux genoux du Saxon en le remerciant.

— Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre serf chargé de la garde de ce troupeau dont le maître me fait rendre compte le fouet à la main. Pour chaque mouton dévoré

mon corps est meurtri de coups, et j'aurais payé la perte du troupeau par le dernier supplice. Soyez donc béni ! vous qui m'avez sauvé la vie, et si vous en avez jamais besoin, venez me la redemander.

En parlant ainsi il baisait les pieds de Friedlin qui lui ordonna de se relever ; puis, pressé par le temps et la douleur de ses blessures, le jeune Saxon prit un défilé qui devait le conduire plus vite au château de Sigor.

Déjà les toits de la demeure amie se dressaient au loin et les lumières étincelaient dans la nuit, quand vingt cavaliers, cachés au détour du chemin, entourèrent le chef saxon et le renversèrent avant qu'il eût pu tirer son épée. Comme on le garottait, un homme s'approcha avec une torche, et Friedlin reconnut Mac-Dall ! Les deux ennemis échangèrent des regards enflammés l'un de triomphe, l'autre de rage, mais sans s'adresser la parole. Sur un signe de Mac-Dall, le Saxon fut lié à un cheval et la troupe prit au galop le chemin des forêts.

Deux heures après, Friedlin, toujours enchaîné, était couché sur l'herbe d'une clairière ; autour de lui brillaient des feux à demi éteints près desquels veillaient quelques soldats. Quant au chef ennemi, il était rentré dans la hutte qui lui servait de tente et où Étienne l'avait suivi.

Tant qu'on avait pu le voir, le prisonnier avait opposé aux regards insultants une froideur dédaigneuse ; mais dès qu'il se trouva livré à lui-même et caché par la nuit, il s'abandonna sans contrainte à toute l'amertume de ses émotions.

Bien qu'il connût assez Mac-Dall pour n'espérer aucune merci, il se fût résigné à la mort cruelle qui lui était préparée, si cette mort eût été d'avance vengée par quelque lutte héroïque ; mais périr misérablement dans une embûche sans avoir même tiré l'épée ! subir un supplice obscur infligé par des vainqueurs de hasard ! tomber enfin inutilement pour les siens et pour sa gloire comme un imprudent qu'on méprise ou qu'on raille ! A cette pensée son cœur se gonflait de dés-

espoir. Il fouillait la nuit d'un œil éperdu, comme pour y découvrir quelque voie de salut ; il prêtait l'oreille à la brise, espérant qu'elle lui apporterait un bruit de délivrance! mais la brise continuait à agiter les chênes de la forêt du même souffle monotone, et la nuit à offrir de toutes parts ses inextricables ténèbres !

Friedlin sentit que toute chance était perdue ; il se coucha la face contre terre dans un sombre découragement et attendit son sort.

La lune avait déjà accompli la moitié de sa course ; les feux du campement ne jetaient plus qu'une vague lueur, les sentinelles s'étaient assoupies ; une voix qui semblait sortir de terre appela Friedlin.

Il se releva à demi et aperçut à quelques pas l'*homme de la roche perdue*, couché comme lui sur la mousse.

— Que mon fils ne fasse aucun mouvement qui puisse indiquer que je lui parle! dit le solitaire ; il y va de sa vie.

— M'apportez-vous donc le moyen de la sauver ? demanda le Saxon à voix basse.

— Étends la main et cherche près de toi, répondit Étienne.

Friedlin fit ce qui lui était ordonné et rencontra un poignard. Il eut peine à retenir une exclamation de joie.

— Prends garde ! interrompit vivement le solitaire, débarrasse-toi sans bruit de tes liens, gagne en rampant le fourré que tu as à ta droite ; je prendrai ta place et les soldats à demi endormis ne s'apercevront point du changement.

Le Saxon exécuta le tout avec tant de promptitude et d'adresse qu'il n'éveilla aucun soupçon et que quelques instants après il se glissait au milieu des halliers. Il continua à se traîner sur les mains et les genoux, jusqu'à ce qu'il eût atteint la futaie dont l'ombre épaisse devait le cacher. Se redressant alors lentement, il gagna d'arbre en arbre la lisière du bois, trouva une gorge de montagnes et s'y précipita.

Le passage de la captivité à la liberté avait été si rapide que Friedlin marcha quelque temps sans avoir

une pleine conscience du changement apporté à sa situation. Il courait à travers les ravins et les foulées sans autre pensée que de s'éloigner du campement de Mac-Dall. Les bruyères, les rochers et les torrents passaient devant lui comme des visions, sans qu'il cherchât à les reconnaître. Enfin, l'haleine lui manqua et il fut forcé de s'arrêter.

Reportant alors les yeux en arrière, il vit que la forêt de chênes avait disparu dans la nuit et il commença à sentir la joie de sa délivrance ; mais trop de dangers le menaçaient encore pour qu'il pût s'y arrêter longtemps. On ne pouvait tarder à découvrir sa fuite, et la troupe entière de Mac-Dall allait se lancer à sa poursuite ! en supposant même qu'il lui échappât, comment se défendrait-il, sans autre arme que son poignard, contre les bêtes fauves qui peuplaient la montagne? Quels moyens de trouver sa route? Où prendrait-il la nourriture dont il commençait à sentir le besoin? Qui remplacerait le vêtement dont les soldats ennemis l'avaient dépouillé? Ces réflexions calmèrent

bien vite son premier transport; il regarda autour de lui avec anxiété, et se remit en marche plus lentement.

A chaque minute les hurlements des loups le faisaient tressaillir; le bruit des sources qu'il entendait sourdre dans les fissures lui semblaient un murmure de voix, l'ombre des bouleaux prenait à ses yeux la forme d'un soldat en embuscade, et il s'arrêtait saisi jusqu'à ce qu'il eût reconnu son erreur.

Il arriva ainsi aux abords d'un torrent qui coulait profondément encaissé dans un lit de roches. Friedlin cherchait à découvrir un gué, en sondant les eaux noires qui grondaient à ses pieds, quand il distingua derrière lui un bruit de pas.

Cette fois ce n'était pas une illusion. On entendait rouler les cailloux sous une marche régulière et une ombre parut au haut du sentier!

Le Saxon avait devant lui le torrent, à droite et à gauche des rochers infranchissables; toute tentative de fuite était inutile. Il saisit son poignard, se rejeta dans l'ombre, et attendit.

Celui qui s'approchait portait un arc sur l'épaule et paraissait chargé d'une proie qui alourdissait sa marche. Friedlin, frappé d'un souvenir subit, avança la tête, pour le reconnaître ; le chasseur l'aperçut et s'arrêta.

— Qui va là ? demanda-t-il brusquement.

— Quelqu'un dont Nadok a promis d'être le serviteur, répliqua le fugitif en s'avançant avec résolution.

Bien qu'il fût à pied et presque nu, Nadok le reconnut à la lueur de la lune. Friedlin raconta rapidement ce qui lui était arrivé, et le chasseur jeta brusquement à terre le daim qu'il portait sur ses épaules.

— Par ma vie ! j'arrive à point, dit-il, car vous couriez au-devant de ceux qui vous cherchent ; je les ai rencontrés là-bas, près des grands frênes, qui passaient le torrent à sa source ; vite, suivez-moi, et gagnons les grands pins ; peut-être pourrez-vous encore leur échapper.

A ces mots, et sans s'occuper davantage de la riche proie qu'il abandonnait, il rebroussa chemin, suivi du

Saxon, et s'élança vers les gorges de la montagne, franchissant les brèches et escaladant les pentes les plus escarpées.

Bientôt ils entendirent au-dessous d'eux les cris d'appel des soldats qui fouillaient les sentiers, et ils aperçurent la lueur de leurs armes dans la nuit. Nadok, son arc dans la main gauche et une flèche posée sur la corde, continuait à s'avancer par les ravines, prêt à percer le premier qui tenterait de les arrêter au passage. A plusieurs reprises il se crurent découverts, revinrent sur leurs pas afin de dérouter l'ennemi et firent de longs détours pour l'éviter.

La pluie qui commença vers le milieu de la nuit, ralentit les poursuites et leur permit enfin de respirer.

Mais Friedlin n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre. Échauffé par la marche et presque sans vêtements, il se sentit bientôt saisi par cette pluie glacée, il suivait en grelottant le chasseur qui l'encourageait en vain; son pas se ralentit, ses dents claquaient, un nuage couvrit ses yeux qui voyaient tour-

billonner les collines. Nadok inquiet regarda autour de lui, et de la main indiqua un toit de chaume qui se dressait au fond d'une petite allée obscure.

— Mon maître trouverait là un abri, dit-il ; mais peut-être y trouverait-il aussi la trahison ; Mac-Dall ne refuserait rien à qui lui ramènerait un tel prisonnier; et qui oserait se confier à un paysan comme Stomar ?

— Non, répliqua vivement Friedlin ; va frapper à sa demeure, et avertis-le que celui qui a retiré son chariot de la grande ravine, lui demande aide et protection.

Nadok obéit et revint bientôt avec le paysan et un autre compagnon dans lequel Friedlin reconnut le berger Loriel.

Tous deux accouraient avec de grandes démonstration de joie. Ils soulevèrent le fugitif qui s'était affaissé sur la bruyère, le prirent dans leurs bras et l'apportèrent jusqu'à la cabane presque évanoui ; puis ils s'empressèrent de raviver le feu. Stomar apporta un pain de seigle et Loriel un fromage fabriqué du lait

de ses brebis. Le Saxon réchauffé mangea ce qui lui était offert. Ses forces un instant abattues se ranimèrent, en apprenant qu'il se trouvait à une petite distance du château de Sigor; il se releva en demandant à Nadok de le conduire.

Le fermier courut aussitôt chercher son meilleur cheval sur lequel il fit monter le chef; Loriel couvrit ses épaules nues d'une grande peau de brebis, et tous deux, se joignant au chasseur, marchèrent en avant pour lui montrer sa route et l'éclairer.

Le soleil dorait les cieux lorsqu'ils arrivèrent ainsi au domaine de Sigor.

Ils rencontrèrent à la porte du château le vieux seigneur qui, averti par Étienne du danger que courait son neveu dans la montagne, accourait à son aide avec ses vassaux armés.

Le jeune guerrier se jeta dans ses bras et lui raconta en peu de mots comment il s'était échappé. Sigor voulut récompenser ceux qui avaient assuré le salut de son neveu; mais tous refusèrent en déclarant qu'ils

n'avaient fait que payer une dette, et comme, même après leur départ, Friedlin les accompagnait de ses remercîments :

— Que mon fils ne s'étonne point de ce qu'ils ont fait, reprit *l'homme de la roche perdue*, quiconque sème les bienfaits, récoltera les bénédictions ; l'homme n'est point plus méchant que la bête fauve et celle-ci reconnaît la main dont ellé a reçu la nourriture. Si ces trois malheureux ont quitté leur proie, leur maison et leur troupeau pour assurer ton salut, ce n'est point parce que tu es Friedlin le brave et le fort, mais c'est parce que tous trois se sont rappelé que tu étais Friedlin le bienfaisant.

LA

SAINT-LÉONARD.

I

Au pied des montagnes qui séparent la Bavière des États de Weimar se trouve une petite ville nommée Hoff, qui domine une partie des vallées arrosées par le Mayn. Placée loin des routes fréquentées, l'humble cité a conservé ses antiques coutumes, et l'on y trouve encore cette naïveté grave en partie effacée dans le

reste de l'Allemagne. Aussi a-t-on coutume d'appeler Hoff *la Vieille-Tribu.*

Là vivait, il y a quelques années, un étranger nommé Loffen. On le disait né en Bohême, et il avait autrefois servi dans les armées autrichiennes avec le grade de major. Mais la paix de 1815 l'avait fait réformer, et il était alors arrivé à Hoff avec une enfant appelée Dorothée, qui était devenue depuis une belle jeune fille.

Le major Loffen était un homme instruit, courageux, et capable de tous les dévouements. Par malheur, la violence de son caractère avait troublé toute sa vie et arrêté son avancement dans l'armée. La plus légère contradiction le jetait dans des emportements qu'il regrettait plus tard, mais que la honte et l'orgueil l'empêchaient de désavouer. Il avait ainsi perdu successivement ses meilleurs amis et ses plus sûrs protecteurs.

Cependant, ce que n'avaient pu les conseils ni les reproches, le temps finit par le faire. Cette espèce de bouillonnement intérieur qui s'épanchait en subites

colères, malgré toutes les résolutions du major, s'apaisa peu à peu ; le sang circula plus lentement dans ses veines, l'expérience rendit son esprit moins prompt à condamner les autres, et il put entendre sans trop d'impatience une opinion contraire à la sienne.

La paternité acheva cette conversion. Dompté par les grâces enfantines de Dorothée, le lion se fit homme ; et celui qui avait résisté trente ans à ses amis et à ses ennemis devint insensiblement l'esclave soumis d'une jeune fille.

Loffen n'était donc plus la continuation de lui-même, mais un homme tout nouveau. A peine si quelques irritations passagères rappelaient de temps en temps le passé. C'était comme un orage apaisé dont on entend seulement au loin quelques rumeurs étouffées.

Du reste, un grand changement se préparait dans la position du major : sa fille allait se marier ! elle épousait un jeune inspecteur forestier, William Munster, qu'elle avait connu dès son arrivée à Hoff, et avec lequel elle avait grandi.

Au moment où commence notre récit, le jeune homme était renfermé avec son beau-père, achevant de tout régler pour cette prochaine union.

— Ainsi, c'est convenu, dit-il en repoussant des comptes que lui avait présentés M. Loffen, et sur lesquels il n'avait même pas jeté les yeux ; nous prendrons la maison du bord de l'eau.

— Puisqu'elle plaît à Dorothée, répliqua le major.

— Puis, nous y serons plus à l'aise qu'ici.

Loffen soupira.

— Ce déplacement vous contrarie-t-il? demanda vivement William; ah! s'il en est ainsi, restons.

— Non, mon fils, reprit le vieux soldat, en posant sa main sur celle du forestier, je ne regrette point cette demeure.

— Que regrettez-vous donc, alors? Depuis quelques jours je vous vois triste... Ah! ne me cachez rien, mon père! Aurais-je fait quelque chose dont vous êtes mécontent?

— Nullement, nullement, cher enfant; mais ce ma-

riage, vois-tu, me rappelle tant de souvenirs !... Puis, je suis jaloux de toi.

— Que dites-vous ! s'écria le forestier.

— Jaloux, reprit le major en souriant, car tu vas devenir le principal attachement de Dorothée. Oh ! ne t'en défends pas ! cela doit être, et je suis loin de m'en plaindre. Mais l'habitude m'a rendu égoïste, vois-tu. Jusqu'à présent j'avais été le seul objet des soins de ma fille, elle n'avait que moi à aimer et à distraire ; maintenant son temps et son affection vont se trouver partagés, je ne pourrai l'avoir toujours à mes côtés, et les heures de solitude m'épouvantent.

— Vos craintes ont été devinées par Dorothée, dit le forestier ; l'autre jour elle me les communiquait avec des larmes dans les yeux.

— Que dis-tu ? interrompit Loffen ; ah ! je cacherai ma tristesse alors ; je ne veux point troubler le bonheur de Dorothée. Ne lui parle jamais de ce que je t'ai dit, William ; c'est une faiblesse de vieillard, une folie. Ne vivrai-je pas près de vous ? ne vous verrai-je pas

tous les jours ? Ce ne sont que de nouvelles habitudes à prendre ; je les prendrai.

William ne répondit rien, et il y eut un silence. Enfin, jetant au major un regard dérobé :

—Il y aurait un moyen de prévenir l'isolement que vous craignez, dit-il en hésitant.

— Lequel !

— Une personne qui vous a été chère habite Egra...

— Assez ! assez, William ! interrompit le major en se levant brusquement ; Dorothée a dû vous dire ce que je lui avais répondu à cet égard. Il ne faut pas remuer la cendre des affections détruites... Ne me reparlez jamais de ce sujet, William ; je vous en prie comme ami, et comme père je l'exige.

Munster s'inclina d'un air affligé, et Loffen sortit.

Or la personne qui habitait Egra, et à laquelle le forestier avait fait allusion, n'était autre que la mère de Dorothée. Mariée fort jeune au major qu'elle aimait, elle avait d'abord trouvé mille joies dans cette union ; mais peu à peu le caractère de Loffen avait altéré ce

bonheur. Charlotte, fière et susceptible, n'avait pu souffrir des emportements qui lui semblaient injurieux. Loin de ménager son mari, elle l'avait irrité par la résistance, les reproches et le mécontentement; l'aigreur était allée toujours croissant, jusqu'à ce que la froideur eût pris la place de l'affection. Alors chacun d'eux avait gardé le silence, entassant les souffrances dans son cœur et les laissant s'aigrir l'une par l'autre. Enfin l'excès de la douleur avait amené une rupture violente. Charlotte était partie pour Egra où elle avait des parents, et Loffen était venu habiter Hoff avec sa fille.

Mais la séparation ne semblait point avoir adouci son irritation: soit que le souvenir de Charlotte lui rappelât des torts dont il rougissait, soit plutôt qu'il conservât contre elle son ressentiment, il évitait tout ce qui pouvait lui rappeler la mère de Dorothée. Son portrait, qui lui était resté, avait été recouvert d'une toile et relégué dans un cabinet obscur; son piano, fermé avec soin, était à demi caché au fond d'une chambre inhabitée; il avait même exigé que Dorothée

étudiât la harpe, comme s'il eût craint une réminiscence du passé. Aussi toutes les tentatives de la jeune fille pour combattre cette espèce de haine avaient-elles été jusqu'alors inutiles ; mais c'était un de ces cœurs auxquels la bonté donne du courage, et qui ne se lassent jamais d'essayer le bien.

II

Cependant le jour fixé pour le mariage de Dorothée et de William était arrivé. La bénédiction nuptiale ne devait avoir lieu qu'après minuit au temple protestant; mais les amis et les voisins du major avaient été invités à se réunir plus tôt pour le repas de noces.

Ils arrivèrent avant la chute du jour, et furent reçus par les deux fiancés. Lorsqu'ils se trouvèrent rassemblés, Loffen voulut les quitter pour s'assurer si tous les ordres avaient été donnés ; Dorothée s'y opposa.

— Mille pardons, mon père, dit-elle en se suspen-

dant à son cou ; mais je vous défends de nous quitter.

— Et pourquoi cela ? demanda le major en souriant.

— Parce que vous n'avez point aujourd'hui le droit de commander ici.

— Comment ?

— Je suis seule maîtresse.

— Elle a raison ! s'écria en riant le conseiller Hotman.

— Mais je ne comprends pas...

— C'est aujourd'hui la Saint-Léonard !

— Par le ciel ! je l'avais oublié ! s'écria Loffen.

— C'est la Saint-Léonard ! répétèrent toutes les voix ; vous n'êtes point le maître chez vous, major.

La Saint-Léonard, qui est dans toute la Bavière une époque de réjouissance, se célèbre en effet à Hoff d'une façon toute particulière. Un antique usage veut que l'ordre établi dans les familles soit renversé ce jour-là, et que l'autorité exercée par les parents passe tout entière aux mains des enfants. C'est une sorte de transformation chrétienne de ces saturnales de Rome, où les esclaves recouvraient pour quelques heures la

liberté, et se faisaient servir à leur tour par les maîtres.

Le major, qui s'était toujours scrupuleusement conformé à la vieille coutume, répondit en souriant à sa fille qu'il lui laissait, ainsi qu'à William, la direction de toutes choses.

— Ainsi, dit Dorothée, il est bien entendu que vous vous soumettez aux lois de la Saint-Léonard ?

— Sans doute, répondit Loffen.

— Et vous vous engagez sur l'honneur à accepter tout le jour vos enfants pour seigneurs ?

— J'y engage mon honneur ; mais nous verrons comment vous userez du pouvoir.

— Nos amis en seront juges, dit Dorothée en se tournant vers les invités. J'aurai, du reste, une conseillère.

— Qui donc ?

— Une dame dont j'ai fait connaissance à mon dernier voyage chez le président.

— Vous ne m'aviez point parlé...

— Non ; mais elle est arrivée ce matin à Hoff, le

hasard m'a fait la rencontrer comme je revenais du temple, et je l'ai invitée.

— Sans me prévenir! dit le major étonné.

— C'est la Saint-Léonard, mon père, observa Dorothée.

Loffen ne put retenir un geste de mécontentement.

— Et pourrai-je savoir, au moins, le nom de cette inconnue? dit-il.

— La voici, interrompit William.

Dorothée et lui sortirent en courant pour aller à sa rencontre. Le major, qui était assis près d'une fenêtre, se leva vivement, se pencha au balcon... et reconnut Charlotte.

Il serait difficile d'exprimer ce qui se passa dans l'âme de Loffen à cette vue. Ce fut d'abord un mélange de surprise, de trouble et de colère; mais ce dernier sentiment finit par prendre le dessus. Il était évident que tout avait été préparé entre Dorothée et sa mère: c'était une réconciliation que l'on voulait, sans doute; et pour la lui imposer on avait compté sur son étonne-

ment, sur son embarras, sur sa faiblesse peut-être... Cette dernière idée le révolta. L'âge n'avait point tellement calmé cette âme que le dépit ne pût s'y transformer facilement en indignation. Son premier mouvement fut de repousser la mère et la fille, et de se renfermer dans son appartement; mais la présence des invités le retint.

Il était debout à la même place, balançant encore sur ce qu'il devait faire, lorsque Charlotte parut conduite par William et par Dorothée. Son regard rencontra en entrant celui du major, et elle recula.

— Je vous présente madame de Nugel, mon père, dit Dorothée sans oser lever les yeux.

Loffen fit un mouvement.

— Pardon d'avoir osé... venir... balbutia Charlotte... J'aurais dû... vous prévenir.

— M. le major n'a pas besoin d'être averti pour bien recevoir ses hôtes, observa William avec intention.

— C'est moi, d'ailleurs, qui l'ai voulu, reprit Dorothée, et j'en avais le droit...

Son père lui jeta un regard sévère.

— C'est aujourd'hui la Saint-Léonard, continua la jeune fille.

Les invités s'étaient approchés; le major comprit qu'il devait cacher son dépit. S'inclinant donc légèrement :

— Ma fille a raison, madame, dit-il avec roideur; elle est ici souveraine maîtresse aujourd'hui, et c'est elle seule qui vous reçoit.

— Alors, à table ! dit William.

Chaque invité prit le bras d'une dame, et le major, qui demeura seul avec madame de Nugel, fut forcé de lui offrir la main.

Mais en passant par le salon de musique pour se rendre à la salle à manger, il aperçut tout le monde arrêté devant une grande toile nouvellement suspendue au mur : c'était le portrait relégué jusqu'alors dans le cabinet noir, et qui représentait Charlotte dans tout l'éclat de sa jeunesse.

Qui a mis là ce tableau ? s'écria le major, dont les yeux étincelèrent.

— Moi, répondit doucement Dorothée.

— Et qui vous avait permis?...

—Personne, mon père... Mais c'est la Saint-Léonard.

— C'est juste, s'écrièrent tous les convives en riant; c'est la Saint-Léonard!

Loffen se mordit les lèvres.

—Ne craignez rien, monsieur, dit madame de Nugel tout bas; ce portrait me représente jeune, belle, heureuse... vous voyez que nul ne m'a reconnue.

Le major ne répondit rien. On passa à la salle à manger, et tout le monde prit place à table.

Loffen se trouva assis près de madame de Nugel, à qui Dorothée avait cédé ses fonctions, et qui devait faire les honneurs du dîner. Le major s'était décidé à éviter un scandale, mais non à cacher son mécontentement; il le montra même avec d'autant plus d'affectation, qu'il se sentait, au fond du cœur, moins irrité qu'il ne l'eût voulu. Il avait beau se répéter qu'il était le jouet d'un complot arrangé entre Charlotte et sa fille, intéresser son honneur à le rendre inutile, et s'ex-

citer tout bas à l'indignation, une sorte d'indulgence attendrie le gagnait malgré lui; c'était la première fois qu'il se trouvait trop patient et trop doux!

Il se décida à garder au moins un silence qui pût témoigner de son déplaisir. Madame de Nugel n'essaya point de l'interrompre; mais le major ne put échapper à ses soins muets. Quoi qu'il fît, tous ses besoins étaient prévenus, tous ses désirs satisfaits; les mets et les vins qu'il préférait lui étaient seuls offerts, car Charlotte n'avait oublié aucun de ses goûts. Pour la première fois enfin, depuis quinze années, il retrouva autour de lui cette surveillance expérimentée et sans distractions de la femme qui a partagé notre vie, et que ne peut remplacer la fille la plus tendre.

Le repas achevé, toute la compagnie passa au salon de musique, et Loffen s'aperçut alors que le piano avait été descendu comme le portrait; il était ouvert, et l'on avait dressé à côté le pupitre du major. Dorothée vint elle-même lui apporter son violon, en lui rappelant qu'il avait promis de se faire entendre. Loffen jeta un

regard vers madame de Nugel qui s'était approchée du piano, et voulut refuser; mais le conseiller Hotman le somma d'obéir en lui criant que c'était la Saint-Léonard : il fallut donc céder.

Le morceau choisi par Dorothée était un des duos que son père avait joués le plus souvent autrefois avec Charlotte. Celle-ci se rappelait encore les nuances et le mouvement que le major donnait à ce morceau; aussi fut-il exécuté avec un élan merveilleux. Ceux qui connaissaient le talent de Loffen ne lui avaient jamais trouvé cette précision, ce charme et cette puissance. On eût dit que les deux instruments s'entendaient et et se répondaient. Lorsqu'ils se turent, tous les auditeurs applaudirent avec transport, et le conseiller Hotman courut aux exécutants.

— Il faut que vous soyez une seule âme dans deux corps, dit-il, pour mettre cette harmonie dans l'expression d'un même sentiment !

Loffen et madame de Nugel saluèrent avec embarras.

— Ah ! vous êtes faits pour vous entendre, ajouta

l'enthousiaste mélomane en leur serrant la main. La musique est comme une émanation des cœurs ; et jouer d'accord à ce point, c'est presque s'aimer !

Madame de Nugel sourit en rougissant, et voulut quitter le piano ; mais Dorothée la supplia de faire entendre un des vieux airs allemands qu'elle chantait si bien. Après un peu de résistance, elle se rassit, et commença la vieille ballade de *la Rose bleue.*

A mesure que madame de Nugel chantait, tous les ressentiments du major semblaient s'apaiser, et une indicible émotion s'emparait de lui. Ce chant, il l'avait entendu la première fois qu'il avait vu Charlotte ; et plus tard, aux jours de leur union, elle le lui avait répété mille fois. La voix de madame de Nugel agissait sur lui comme celle d'une fée, et rebâtissait tout l'édifice écroulé de son bonheur. En l'écoutant, il croyait voir encore cette petite maison entourée de vignes qu'ils avaient habitée ensemble à Prague, ce jardin avec son berceau de clématites et ses bordures de violettes. Il se croyait redevenu jeune, confiant, joyeux. C'était

comme une évocation de tout ce qu'il y avait eu de tendre et d'heureux dans son passé.

Madame de Nugel avait déjà quitté le piano depuis longtemps qu'il était encore à la même place, les bras croisés et la tête baissée. Il fut arraché à sa rêverie par la voix de William qui lui annonçait que minuit venait de sonner. Il prit le bras de madame de Nugel, sans observation cette fois, et se dirigea vers le temple avec tous les invités.

III

Il y a dans l'acte solennel qui lie à jamais deux êtres sur la terre et qui les destine à vivre l'un pour l'autre, un caractère religieux qui remue tous les cœurs ; mais c'est surtout pour un père que la bénédiction nuptiale a quelque chose de grave et de touchant. C'est comme une abdication de tous ses droits sur l'enfant qu'il a

élevé, et dont il confie désormais le bonheur à un autre. Les émotions que le major venait d'éprouver l'avaient disposé plus qu'aucun autre à l'attendrissement ; aussi ne put-il retenir ses larmes lorsqu'il entendit le ministre prononcer la formule consacrée qui donnait sa fille à William. Par un mouvement involontaire ses regards allèrent chercher ceux de madame de Nugel : elle avait caché sa tête dans ses mains et sanglotait tout bas.

Cette communauté d'émotions acheva de dissiper tout ce qu'il pouvait y avoir encore de ressentiment dans l'âme du major.

Après tout, pensa-t-il, c'est sa mère.

Cette idée l'attendrit. Sa mère !... et elle était là, comme une étrangère, sous un faux nom !... Sa mère ! et sa présence n'était pas même une joie pure et complète pour Dorothée ; car elle lui rappelait que les nœuds les plus saints pouvaient se briser, que tout le bonheur rêvé par elle et par William pouvait aboutir à l'isolement et à la haine ! Le major se sentit le cœur

oppressé comme d'un remords, et quand sa fille se leva tenant la main du forestier, il baissa les yeux pour éviter son regard.

Cependant on sortit du temple ; les invités prirent congé, et, après avoir embrassé les deux nouveaux époux, chacun regagna son logis.

Dorothée avait posé son bras sur celui de son père, William prit celui de madame de Nugel, et tous quatre arrivèrent chez le major.

Ils trouvèrent encore le salon illuminé, le piano ouvert, le violon suspendu au pupitre, et le portrait qui semblait sourire à ces signes de fête.

Madame de Nugel s'avança alors vers le major ; elle était pâle, et sa voix tremblait.

— Voici l'heure de nous séparer, dit-elle ; adieu et merci, monsieur, de m'avoir laissée franchir votre seuil. Ne croyez point, surtout, que j'aie voulu vous affliger par ma présence. Si je suis venue, c'est que je n'ai pu résister aux prières de cette enfant. J'ai voulu qu'elle ne se présentât point à l'autel en orpheline, et que dans

le moment le plus solennel de la vie elle nous trouvât au moins tous deux près d'elle pour la bénir. Pardonnez-moi donc de m'être présentée sans que vous l'ayez permis, et d'avoir mis à profit l'autorité d'un jour accordée à cette enfant. La Saint-Léonard est achevée, monsieur; vous allez redevenir le maître, et rentrer en possession de l'isolement qui vous plaît.

A ces mots elle se tourna vers Dorothée et William, et les serrant dans ses bras avec des sanglots :

— Adieu, dit-elle, ô vous qui m'aimez encore et que je ne verrai plus ! J'emporte le souvenir de cette journée comme une consolation pour tout mon avenir... mais vous, tâchez de l'oublier. Refermez ce piano qui n'avait point été ouvert depuis si longtemps, recouvrez ce portrait et tout le passé avec lui ; car le jour de la Saint-Léonard est achevé.

A ces mots, elle s'arracha des bras des jeunes mariés, et s'avança en chancelant vers la porte ; mais le major, qui venait de la refermer, se tenait debout sur le seuil, pâle et tremblant. Leurs yeux se rencontrèrent, et tout

un passé de querelles et de douleur fut pardonné dans ce regard.

—Charlotte... murmura Loffen en ouvrant ses bras.

— Lucien... répondit madame de Nugel.

Et elle se laissa aller sur son cœur.

Enfin, après un long embrassement le major se dégagea doucement, et, posant ses deux mains sur les fronts de Dorothée et de William, qui étaient tombés à genoux près de lui :

— Bénis soient les enfants, dit-il avec reconnaissance, car ils ont été plus sages que les parents ! Reste ici la maîtresse, Dorothée ; tu nous as rendu le bonheur, et je veux que désormais ce soit toujours la Saint-Léonard.

L.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Ceux qui ont côtoyé la Wye ont remarqué sans doute la haute colline sur laquelle s'élève le village de Sellack. Le sentier qui y conduit, du côté des prairies, est si escarpé qu'il semble monter aux nuages, et que le magister de l'endroit l'a surnommé *l'Echelle de Jacob*. Au sommet du coteau se montre l'église, qui de loin sert de guide aux voyageurs fourvoyés; autour se groupent les maisons des habitants, étagées

sur les différents plateaux de la verte colline comme des nids sur les rameaux d'un cèdre gigantesque.

Au pied, non loin de *l'Echelle de Jacob*, apparaissent deux petites fermes séparées par des haies de sureaux, et dont les champs s'étendent jusqu'à la Wye; à voir leurs toits de chaume semblables, leurs croisées pareilles et leurs murailles d'une blancheur égale, on dirait deux sœurs nées le même jour, et dont les habits ont été coupés dans la même étoffe.

Toutes deux, en effet, furent bâties à la même époque par Jones et par Tom Basham. Aucune haie ne les séparait même d'abord; le chemin était libre entre les maisons comme entre les cœurs des deux frères; mais le voisinage ne tarda pas à engendrer des querelles, et, au moment où commence notre récit, les Basham avaient depuis longtemps cessé de se voir.

Peut-être même avaient-ils cessé de s'aimer; car les cœurs qui se sont séparés mécontents s'aigrissent en silence; nous remplissons avec des reproches et des récriminations le vide qu'une affection retirée a laissé

dans notre âme, et à force de nous plaindre à nous-même de ceux que nous avons aimés, nous arrivons à trouver juste de les haïr.

Aucun des deux frères pourtant n'eût pu dire la cause première de leur brouillerie. C'était quelque contrariété de peu d'importance, envenimée par la bouderie, puis par des reproches mal adressés et mal reçus. Plus tard, les tiers étaient venus tenter une réconciliation, et alors la brouillerie avait abouti à une rupture ouverte. Pour comble de malheur, un partage de terrain, sur lequel les deux frères n'avaient pu s'entendre, les amena devant le juge de paix : celui-ci régla les droits de chacun d'après le texte des lois, et les renvoya en leur prêchant la concorde; mais tous deux étaient revenus du tribunal plus irrités; car ce n'est pas la justice, c'est l'amour qui guérit les cœurs aigris.

Aussi l'impossibilité d'un rapprochement entre les Basham était-elle devenue pour ainsi dire de notoriété publique. Tous ceux qui y avaient échoué, en l'es-

sayant, déclaraient qu'il fallait y renoncer. Le magister ne leur avait-il point parlé latin inutilement? Le fermier Loker ne s'était-il pas enivré trois fois en essayant de les faire trinquer ensemble. Enfin miss Bosing elle-même n'avait-elle pas attiré chez elle les deux femmes, sous prétexte de leur apprendre à faire le vin de groseilles, sans pouvoir les décider à s'embrasser? A la vérité, aucun d'eux ne s'était souvenu que les réconciliations demandent du mystère, comme tout ce qui relève du cœur, et qu'on y arrive par l'attendrissement et non par des raisons; pour que des âmes séparées se rapprochent, il ne faut pas les pousser l'un vers l'autre, mais leur préparer secrètement une émotion commune qui soit pour elles comme un lieu de rendez-vous.

Les choses en étaient là, lorsque le curé arriva un jour chez Jones Basham.

C'était un bon jeune homme, qui avait pour famille toute sa paroisse, et que l'on aimait à voir entrer chez soi comme on aime en hiver un rayon de soleil. Sa pa-

role était grave et douce; quand il s'en allait, on se sentait le cœur réchauffé, l'esprit plus libre, et l'âme plus patiente. Ses reproches n'avaient jamais l'air que de bons conseils, sa morale pénétrait doucement ceux qui l'approchaient sans qu'ils pussent s'en apercevoir; c'était comme l'action d'un air pur. En le quittant, plein de dévouement et de charité, on pouvait dire, comme l'argile des fables persanes : « Je n'étais qu'un » vil morceau de terre, mais maintenant je parfume » parce que j'ai habité avec la rose. »

Jones Basham reçut le jeune curé comme il était reçu partout, le bonnet à la main et le sourire sur les lèvres. On lui amena les enfants, qui levaient vers lui leurs têtes blondes avec des regards à la fois craintifs et caressants; il les interrogea en souriant, leur fit quelques tendres recommandations, comme Jésus pouvait en faire aux enfants qu'il disait *de laisser venir vers lui;* puis, les ayant baisés au front, il prit l'aîné par la main :

— Je viens te demander un service, Georges, dit-il.

Le petit le regarda étonné.

— C'est demain le dimanche des Rameaux ; je t'ai choisi pour faire la distribution du gâteau.

— Moi ! s'écria l'enfant, qui devint rouge de plaisir.

— Toi ; viens de bonne heure, afin que je te donne mes instructions.

Georges, tout ému et la tête baissée, voulut remercier ; mais il ne put que tourner son bonnet en grattant la terre du pied. Ce fut Jones qui se chargea de témoigner au prêtre sa reconnaissance. Celui-ci demanda à voir la ferme, qu'il examina en détail, faisant des questions à Basham sur ses projets, et lui montrant plusieurs améliorations désirables. Jones en tomba d'accord, mais se rejeta sur le manque d'argent.

— Il me suffirait d'une avance de cent guinées, dit-il, pour augmenter de moitié le revenu de ma terre ; malheureusement les récoltes ont été mauvaises, les ventes se font difficilement, et loin de vouloir emprun-

ter, j'aurai peine à faire honneur aux engagements que j'ai déjà.

— Du moins, Dieu vous donne la santé, dit le curé; vous êtes en cela plus heureux que votre frère Tom, qui languit depuis près d'un mois.

—Est-il plus souffrant? demanda Jones embarrassé.

— Je ne sais; il m'a fait demander aujourd'hui. Je crains qu'il ne veille pas assez à son mal; il travaille comme par le passé. L'expérience pourtant aurait dû le rendre sage; car, si je ne me trompe, c'est une imprudence de ce genre qui a tué votre père,

— Cela est vrai, dit Jones un peu ému; pourquoi Basham ne consulte-t-il pas un médecin?

— Je l'y ai engagé; mais nous n'en avons pas au village, et il trouve que sa maladie est trop peu de chose pour aller en chercher jusqu'à la ville voisine, il faudrait qu'un médecin passât ici par hasard, ou y fût appelé pour quelque autre. Malheureusement il se peut qu'une pareille occasion se fasse attendre longtemps, et que le mal de Tom s'aggrave. J'espère toute-

fois que sa jeunesse et sa bonne constitution le tireront de là.

En parlant ainsi, le curé était arrivé à la porte du jardin. Il prit congé de Jones Basham, et se rendit chez son frère.

Il rencontra en entrant la petite Fanny, à laquelle il annonça que le lendemain elle distribuerait le gâteau à l'église. Fanny ne fut ni moins fière ni moins heureuse que Georges, et elle courut avertir son père de l'honneur que le curé lui faisait. Tom vint remercier le jeune prêtre, qui s'informa de sa santé avec intérêt. Le fermier était toujours un peu souffrant, mais beaucoup moins occupé de son mal que d'un petit héritage que sa femme venait de faire. Il voulait consulter le curé sur le degré de confiance que l'on devait accorder à différentes banques qui proposaient de prendre la somme qu'il avait touchée.

Le curé l'engagea à dégrever d'abord sa ferme de toute redevance, et à y apporter plusieurs changements avantageux qu'il lui indiqua.

— J'en ai dit autant à votre frère Jones, ajouta le prêtre, et il eût suivi sur-le-champ mes avis, si l'argent ne lui eût manqué.

— En effet, observa Tom, il a fait des pertes depuis deux ans.

— Je crains même qu'il ne soit gêné, ajouta le curé, et, à en juger par les apparences, l'héritage que vous venez de faire lui eût été plus utile qu'à vous. Mais Dieu agit d'après son éternelle sagesse, tandis que nous jugeons avec notre ignorance; ce qui est arrivé était le plus juste et le meilleur, puisqu'il l'a voulu.

Lorsque le curé fut parti, Tom demeura pensif. Son frère manquait d'argent, tandis que lui avait là une somme dont il était embarrassé ! Si pareille chose était arrivée autrefois, il eût pris bien vite le sac de cuir où il ramassait ses guinées, et fût allé le porter à Jones en lui disant :

— « Prends ce dont tu as besoin, frère, et écris sur ta Bible ce que tu auras pris. »

Mais maintenant sa proposition eût été repoussée

comme une injure, ce qu'il ne voulait point; ou regardée comme une avance, ce qu'il redoutait encore davantage.

Cependant, laisser Jones sans secours, s'il était vraiment dans la gêne, était bien dur! tout souvenir d'amitié eût-il été effacé dans le cœur des deux frères, l'honneur des Basham ne permettait pas que l'un d'eux laissât voir sa misère et fût forcé peut-être de manquer à ses obligations. Le cœur n'est pas moins ingénieux à se fournir des prétextes dans ses générosités que dans ses colères, et tout en gardant sa rancune contre Jones, Tom passa la nuit à rêver au moyen de lui être utile.

Jones n'était pas moins préoccupé de son côté. Les quelques mots que lui avait dits le curé relativement à la santé de son frère divinrent pour lui un sujet de réflexions. A force de penser à la maladie de Tom, il finit par craindre qu'elle ne fût dangereuse, et par s'inquiéter du peu de soin qu'on y donnait. Tom, du reste, avait toujours été imprudent et insoucieux, laissant le

mal venir, puis l'acceptant comme un hôte trop difficile à chasser. Autrefois c'était Jones qui le forçait à prendre des précautions. Jones avait toujours été un peu médecin. A Sellack, on le consultait pour les cors, les engelures, et les coqueluches d'enfant ; il fabriquait des tisanes renommées dans tout le village.

Cette instruction médicale, du reste, il la tenait d'un frère de sa femme qui était docteur, et passait tous les ans quelques jours à la ferme. Jones pensa qu'il ne serait pas difficile, en lui écrivant, de le faire venir à Sellack, où il pourrait voir Tom et juger de son état. Mais comment sa visite serait-elle reçue par ce dernier ? N'y verrait-il pas un essai de raccommodement, une avance détournée ? Cette pensée lui était insupportable.

La nuit se passa ainsi, pour les deux frères, en incertitudes et en combats.

Cependant Georges et Fanny s'étaient réveillés dès le point du jour, uniquement occupés de la cérémonie dont ils allaient être les héros. Ils prirent leurs plus beaux habits, et se rendirent à l'église avec leurs fa-

milles, qui devaient occuper, ce jour-là, des stalles d'honneur, près de l'autel.

Jones et Tom avaient l'habitude de s'éviter avec soin à l'église, aussi furent-ils singulièrement émus lorsqu'ils se rencontrèrent sur le même banc dans le chœur. Chacun d'eux rougit, et fit un pas en arrière pour se retirer : un sentiment du même genre les retint.

— Il est malade, se dit Jones.

— Il est dans la gêne, pensa Tom.

Et tous deux s'assirent l'un près de l'autre.

Cependant Georges et Fanny, qui s'étaient à peine entrevus depuis la brouillerie des deux familles, s'étaient agenouillés côte à côte, échangeant tout bas quelques mots et quelques sourires. Les Basham faisaient tous leurs efforts pour ne se point regarder, mais leurs yeux se rencontraient à chaque instant sur les deux enfants ; c'était comme un terrain neutre placé entre eux, une sorte d'anneau vivant par lequel ils se rapprochaient insensiblement. Tous deux étaient d'ail-

leurs déjà préparés à l'émotion ; à chaque mouvement et à chaque sourire de Georges ou de Fanny, un peu de haine s'en allait de leurs cœurs; ils avaient beau la retenir par une mauvaise honte et par orgueil, la nature était plus forte.

Bientôt chacun d'eux jeta à la dérobée un regard sur son frère.

— Comme il a l'air soucieux ! se dit Tom.

— Comme il semble souffrant ! pensa Jones.

Et à ces deux réflexions, faites en même temps, ils se regardèrent de nouveau.

Dans ce moment, le curé montait en chaire et commençait son sermon. Il fut court comme d'habitude; car le jeune prêtre pensait que les longs discours sont comme les longues existences, dont on voudrait toujours retrancher la plus grande moitié. Mais avant de quitter la chaire, il montra aux paroissiens Georges et Fanny, qui tenaient à la main leurs corbeilles pleines de gâteaux bénits.

— « Vous savez que ce fut un de mes prédécesseurs

à Sellack, dit-il, qui, en mourant, établit, par un legs, l'usage de cette distribution annuelle. Il voulut, sans doute, vous donner ainsi une sorte de symbole de ces repas dans lesquels les premiers chrétiens s'encourageaient à vivre d'une vie commune et à s'aimer comme des frères. Quand ces deux enfants vont parcourir l'église en vous présentant leurs corbeilles et en répétant, d'après le vœu du testateur : « *Paix et bon voisinage,* » que chacun de vous fasse un retour sur lui-même ; et quand sa main s'avancera pour prendre une part du gâteau commun, que ce soit pour ses ennemis comme un geste d'oubli. »

A ces mots le curé quitta la chaire, tandis que Georges et Fanny commençaient leur distribution.

Après avoir fait l'offrande aux membres de la fabrique et du chapitre, ils s'arrêtèrent devant le banc occupé par les deux familles.

— *Paix et bon voisinage !* répétèrent-ils en présentant leurs corbeilles.

Les deux frères parurent troublés : mais leurs yeux

se levèrent; Tom vit les rides de Jones, Jones la pâleur de Tom; tous deux furent attendris.

— *Paix et bon voisinage!* répétèrent-ils à demi-voix. Et leurs mains se plongèrent dans la corbeille.

Cependant, l'office fini, les deux familles sortirent. Les deux frères paraissaient confus et embarrassés; enfin, pourtant, arrivés dans le cimetière :

— Nous venons de faire une promesse devant Dieu, dit Tom les yeux baissés, et pour ma part je désire la tenir.

— Je le désire comme vous, répondit Jones; et la preuve, c'est que je vous demande de laisser ces enfants dîner ensemble à la ferme dimanche prochain.

— Je le veux bien, Jones.

— Vous feriez même sagement de les accompagner, Basham; car j'aurai chez moi mon beau-frère le docteur, qui pourrait vous donner quelques bons conseils.

— J'y consens, Jones, mais à condition que vous vous chargerez vous-même du placement de ces cent guinées que je viens de recevoir d'héritage, et dont je ne sais que faire.

A ces mots, Jones leva la tête vivement; ses regards rencontrèrent ceux de son frère.

— Ah! le curé t'a dit que j'étais dans l'embarras! s'écria-t-il.

— Et à toi que j'avais besoin d'un médecin! répondit Tom.

Tous deux jetèrent une exclamation de douce surprise, et ouvrirent leurs bras en même temps.

— *Paix et bon voisinage!* murmura une voix à leurs côtés.

Jones et Tom se découvrirent; c'était le curé qui passait en souriant et rentrait au presbytère.

LE

CHIEN ENRAGÉ.

Le soleil brillait au ciel, les troupeaux cachaient leurs têtes sous l'ombre des arbres, et l'étang bordé de vieux hêtres était presque à sec. De temps en temps les hennissements d'un cheval tourmenté par les mouches, le beuglement d'un bœuf dérangé de son paisible sommeil, se mêlaient au bourdonnement des insectes ou au bruit des fléaux que les batteurs faisaient retentir

sur toutes les aires du village. C'était un des plus chauds étés que l'on eût ressentis depuis longtemps.

Les femmes assises sur leurs seuils jouaient avec leurs enfants ou travaillaient à l'aiguille, tandis que quelques hommes, attablés dans le cabaret de la mère Catherine, buvaient en fumant. Mais bien que l'on remarquât parmi eux le chantre Grégoire et le maître d'école, Jean Millot, celui-ci le plus causeur, celui-là le plus bavard de la paroisse, tous gardaient le silence depuis quelque temps, comme si la chaleur du jour leur eût ôté jusqu'à la force de penser et jusqu'au désir de parler. A la vérité, les sujets de conversation manquaient depuis quelque temps à Saint-Adrien. Rien de mémorable ne s'y était passé depuis deux mois ; pas une mort, pas un mariage, pas un baptême, pas même un mari qui eût battu sa femme à la connaissance des voisins. Il y avait disette absolue d'événements, et il fallait se résigner à vivre sur des faits usés que la curiosité avait déjà retournés dans tous les sens.

On se taisait donc depuis quelque temps, lorsque Richard le perruquier entra. Richard était la gazette vivante de l'endroit. Grâce à lui, les nouvelles se transmettaient en un instant d'un bout de la paroisse à l'autre, et Dieu sait quelles transformations elles subissaient pendant ce voyage ! L'arrivée de Richard fut une bonne fortune pour les buveurs.

— Eh bien, lui demanda le chantre, quoi de neuf aujourd'hui ?

Mais la chaleur avait ôté au perruquier lui-même sa loquacité. Il répondit qu'il ne savait rien, et se fit servir un pot de cidre près de la porte.

Jacques le charron, petit bossu malin et taquin, haussa les épaules et secoua la tête.

— Je ne m'étonne plus, dit-il, que la canicule ait desséché mon puits ; elle a fait bien plus si elle a tari la parole dans le gosier de Richard.

— Veux-tu que je raconte l'histoire d'un bossu que sa femme a fait coucher sans souper le mardi-gras ? répliqua celui-ci.

— Raconte plutôt celle d'un perruquier que l'adjoint du maire a mis à la porte en lui laissant la mesure de sa semelle quelque part.

— Allons, allons, s'écria le maître d'école en s'entremettant, allez-vous vous dire des injures à propos de la canicule?... N'avons-nous pas tous nos défauts et nos infirmités?...

— C'est vrai, reprit le perruquier; mais nous les portons entre les deux épaules... comme certain ornement d'une de mes connaissances... ce qui fait que nous ne les remarquons jamais.

— Ce que vous exprimez là, Richard, est très-philosophique. Esope a écrit quelque chose de semblable. Il a dit, je crois, que tout le mal de la terre était renfermé dans les deux poches d'une besace; la poche de devant qui frappe nos yeux renferme les vices des autres; celle de derrière nos propres vices.

— D'où il faut conclure, ajouta le malin perruquier, que plus la poche de derrière est grosse, plus nous

sommes vicieux. Que pensez-vous de cela, maître Jacques ?

Jacques, qui feignait de causer avec un autre buveur, ne répondit rien, mais il lança à Richard et au maître d'école un regard haineux ; il était surtout irrité contre ce dernier, qui, en voulant arrêter la querelle, avait fourni à son adversaire un thème de plaisanterie facile sur sa difformité.

Après un instant de silence, il se leva et alla se placer à la porte du cabaret ; Richard venait de demander un second pot de cidre.

— Vous n'êtes pas enragé au moins, dit le maître d'école en riant, car vous buvez de bon cœur !

— Ça pourrait bien lui arriver un de ces jours, observa aigrement le bossu ; car M. le maire et ceux qui le conseillent ne s'inquiètent guère d'empêcher un malheur : les chiens courent partout dans la commune comme si nous étions au mois de décembre.

— Au fait, reprit le perruquier, qui saisissait toujours avec empressement l'occasion d'appuyer une

critique, ça n'est pas prudent; et vous, monsieur Millot, qui êtes secrétaire de la mairie, vous auriez dû en parler à ces messieurs.

— Nous y avons bien pensé; mais que faire?

— Ordonner que les chiens ne sortent que muselés.

— Empoisonner ceux que l'on rencontre par les chemins.

— Recommander au garde-champêtre de tuer ceux qui ne sont point à l'attache.

Tous ces moyens avaient été proposés en même temps par le forgeron, le chantre et le perruquier.

— Eh! messieurs, reprit le maître d'école, vous oubliez que les chiens de la paroisse sont utiles; si on les musèle, si on les empêche de se montrer dans les chemins, et si on les tient à l'attache, qui aidera à reconduire les troupeaux?

— Parbleu, que les bergers se passent de chiens!

— Vous êtes forgeron, Jacques, répondit M. Millot en souriant.

— Et bien, à la bonne heure; il vaut mieux que

nous soyons exposés à être mordus et à enrager !... Merci !... C'est bien la peine de nommer au maire des adjoints et un conseil municipal pour protéger les chiens de berger...

— Eh tenez, ajouta Jacques en montrant à une assez grande distance un chien qui descendait vers le village en courant ; une supposition que ce roquet fût enragé, sait-on tout ce qu'il pourrait arriver de malheurs à Saint-Adrien ?

Un enfant qui s'était approché de la porte de l'auberge pour écouter la discussion, entendit ces dernières paroles, et courut, quelques maisons plus loin, vers sa mère qui causait avec d'autres femmes.

— Voyez-vous, s'écria-t-il, le chien qui vient là-bas au bout du village, le forgeron a dit que peut-être il était enragé.

— Seigneur Dieu ! est-il possible ?

Toutes les femmes se séparèrent, et regagnèrent en courant leurs maisons.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent les voisins.

— Un chien enragé !

Ce cri, *un chien enragé!* répété de proche en proche, arriva en un instant au bout du village; les mères firent rentrer leurs enfants, toutes les portes se fermèrent, quelques hommes qui travaillaient à une carrière voisine furent appelés, et arrivèrent armés de pioches, de leviers et de pierres. Ils rencontrèrent le chien qui avait déjà traversé le village et était sur le point d'en ressortir; mais effrayé en les voyant, il rebroussa chemin. Il allait passer devant l'auberge de Catherine, lorsqu'avertis par les clameurs, le chantre, le perruquier et le forgeron sortirent :

— Au chien enragé !... Tuez, tuez ! hurlèrent ceux qui le poursuivaient.

— Qu'avais-je dit? s'écria Jacques en saisissant un caillou ; l'administration veut notre mort à tous... Frappez, frappez ! s'il en réchappe nous sommes perdus !

Dans ce moment le chien arrivait à la porte du cabaret; une grêle de pierres lui barra le passage ; il

voulut se retourner, mais les carriers le reçurent sous leurs pioches et l'achevèrent.

Tout cela s'était fait en quelques secondes, si bien que lorsque le maître d'école arriva au milieu de la mêlée, le pauvre animal venait de rendre le dernier soupir.

— Mon Dieu ! dit-il en l'apercevant, c'est *Finot*, le chien de la veuve Cormon ; êtes-vous bien sûrs, mes amis, qu'il fût enragé ?...

— En voilà de l'incrédulité à la saint Thomas, dit le bossu ; est-ce que vous n'avez pas entendu tout le village crier après lui tout à l'heure ?

— Avec ça qu'il fait une chaleur à enrager tout le monde, fit observer un carrier. Holà ! hé ! la mère Catherine, donnez ici un pot de cidre.

— Et puis voyez comme l'écume lui sort de la gueule.

— Et la langue donc !... Bien sûr que si on ne l'eût pas tué, il eût ravagé le pays.

— Heureusement qu'on veille un peu plus au grain que l'administration, dit Jacques en avalant un verre

de cidre ; pour ma part je puis me vanter d'avoir donné son compte au roquet.

— Laissez donc, dit le chantre ; j'ai vu ma pierre l'attraper à la tête ; c'est alors qu'il a tourné sur lui-même comme un sabot.

— Sont-ils encore bons enfants ceux-là avec leurs pierres ! s'écria un carrier en riant ; ça l'aurait peut-être empêché de filer son nœud, si nous n'avions pas été là ? Regardez ma pioche plutôt ; elle est pleine de sang.

La discussion allait s'animer sur la question de savoir qui avait pris le plus de part à cette triste exécution, lorsqu'une vieille femme arriva en écartant tout le monde :

— Finot ! dit-elle ; qu'avez-vous fait de Finot ?...

Et apercevant le chien immobile et sanglant, elle jeta un cri :

— Vous l'avez tué... est-ce possible ?... Vous l'avez tué... Mais depuis quand a-t-on le droit de tuer le chien de quelqu'un ?... Qui a fait cela ?

Tout le monde gardait le silence.

— Hé bien... vous ne voulez pas répondre, s'écria la vieille femme, qui flottait entre la douleur et la colère... C'est bien brave d'avoir massacré le chien d'une pauvre veuve !... Vous n'auriez pas fait cela quand j'avais mon fils, lâches que vous êtes... il vous aurait tous mangés jusqu'au dernier... Ah ! les méchants, de tuer un pauvre chien qui ne leur faisait aucun mal !

La vieille femme se mit à pleurer.

— Pardon, mère Cormon, lui dit le maître d'école doucement, mais on a dit que Finot était enragé.

— Enragé !... Il y a un quart d'heure à peine qu'il dormait tranquille à ma porte. De méchants enfants sont venus le tourmenter; je n'ai pu les empêcher... Je suis seule, moi, et on peut me faire ce que l'on veut... Finot s'est enfin échappé; je venais pour le chercher, et ce n'est qu'en voyant de loin beaucoup de monde rassemblé ici que j'ai deviné quelque malheur...

Il y eut, après cette explication, un moment de

silence, pendant lequel tous les spectateurs se regardèrent avec embarras.

— Aussi, c'est la faute des carriers, dit le bossu ; ils sont arrivés en poursuivant Finot et criant au *chien enragé !*

— C'est bien à toi de parler ; tu lui as porté le premier coup.

— Cè n'est pas vrai ; c'est le chantre.

— Du tout ; c'est celui-là avec sa pioche.

La même querelle qui avait eu lieu quelques instants auparavant allait recommencer, mais cette fois pour savoir qui n'avait pas tué le chien de la veuve ; celle-ci l'interrompit brusquement :

— Vous avez tous fait le coup, dit-elle, et je vous déteste tous ; je ne puis me venger, car je suis une pauvre femme sans parents et sans amis ; mais je prierai Dieu qu'il vous punisse.

Quand la veuve fut partie, il y eut quelques instants de confusion ; tout le monde parlait ensemble, et chacun cherchait à se justifier de la part qu'il avait

eue dans la mort de Finot. On remonta à la cause de l'accident, et l'on finit par savoir comment la supposition exprimée par le forgeron avait été transformée en passant de bouche en bouche, et était devenue une réalité. Quand tout eut été éclairci, le maître d'école secoua la tête :

— Ceci est une grande leçon, mes amis, dit-il ; vous n'avez tué qu'un chien aujourd'hui ; mais êtes-vous sûrs de n'avoir jamais tué un de vos semblables de la même manière ? Cette pauvre femme qui était là tout à l'heure avait autrefois un fils qui la rendait heureuse, et qui s'était mis en service pour pouvoir la mieux secourir. Un vol fut commis chez son maître, et quelqu'un eut l'imprudence de dire : — Si l'on allait soupçonner Pierre ! Un autre, qui avait mal entendu, répéta qu'on soupçonnait Pierre ; puis un troisième, que c'était Pierre le voleur ; si bien qu'il fut chassé honteusement de chez son maître. Chacun alors s'éloigna de lui ; on refusa de l'employer, et le pauvre garçon, dégoûté d'une probité qui ne lui avait

servi à rien, et ne pouvant plus vivre, n'eut d'autre ressource que de faire réellement ce dont on l'avait d'abord accusé sans raison. Il y a quelques mois qu'il est mort en prison. Ces exemples devraient nous rendre prudents et moins prompts dans nos jugements. La vérité, en passant par plusieurs bouches, finit par devenir mensonge. Ne croyons pas le mal sans preuve, de peur de nous associer à une injustice. *Il ne suffit pas pour tuer un chien, d'avoir entendu crier qu'il était enragé!*

LE

PAYSAN ET L'AVOCAT.

Les villes ont leur individualité comme les hommes. Industrielles ou maritimes, savantes ou frivoles, elles révèlent toujours par leur physionomie la nature de leurs habitants. Traversez Rouen, Lyon, Brest, Strasbourg, et regardez autour de vous : tout ce qui frappera vos yeux sera une révélation de goûts et d'habitudes ; l'histoire de chaque population se trouvera, pour ainsi dire, écrite dans ses rues.

On est surtout frappé de cette vérité lorsqu'on visite Rennes. A voir ses grands édifices à l'air magistral, ses places magnifiques où l'herbe perce les pavés, ses solitaires promenades que traversent à peine de loin en loin quelques lecteurs pensifs, on reconnaît sur-le-champ la capitale du vieux duché breton, l'ancienne résidence des parlements, la ville d'études où vient se former toute la jeunesse sérieuse de la province. Car ce qui domine dans l'aspect de Rennes, c'est la gravité : la ville entière est calme et sévère comme un tribunal ; et, en effet, c'est là que *demeure la loi !* Là se trouvent son temple, ses grands-prêtres et ses plus fervents adorateurs. On y arrive des extrémités de la Bretagne pour s'éclairer et demander conseil. Venir à Rennes sans consulter paraît aussi impossible à un Breton qu'il eût été à un Grec de passer près du temple de Delphes sans interroger la pythonisse.

Cela était vrai vers la fin du dernier siècle comme aujourd'hui, et surtout pour les paysans, race timide par expérience et habituée à prendre ses précautions.

Or donc il arriva qu'un jour un fermier nommé Bernard, étant venu à Rennes pour certain marché, s'avisa, une fois son affaire terminée, qu'il lui restait quelques heures de loisir et qu'il ferait bien de les employer à consulter un avocat. On lui avait souvent parlé de M. Potier de la Germondaie, dont la réputation était si grande que l'on croyait un procès gagné lorsqu'on pouvait s'appuyer de son opinion. Le paysan demanda son adresse, et se rendit chez lui, rue Saint-Georges *.

Les clients étaient nombreux, et Bernard dut attendre longtemps; enfin son tour arriva, et il fut introduit. M. Potier de la Germondaie lui fit signe de s'asseoir, posa ses lunettes sur le bureau, et lui demanda ce qui l'amenait.

— Par ma foi! monsieur l'avocat, dit le fermier en

* M. Potier de la Germondaie, qu'il ne faut pas confondre avec le grand jurisconsulte Pothier, était né à Dinan. Il plaidait peu, mais était célèbre dans toute la Bretagne comme avocat consultant. L'anecdote que nous racontons ici fit beaucoup de bruit dans le temps.

tournant son chapeau, j'ai entendu dire tant de bien de vous, que comme je me trouvais tout porté à Rennes, j'ai voulu venir vous consulter afin de profiter de l'occasion.

— Je vous remercie de votre confiance, mon ami, dit M. de la Germondaie... Mais vous avez sans doute quelque procès ?

— Des procès ! par exemple ! je les ai en abomination, et jamais Pierre Bernard n'a eu un mot avec personne.

— Alors c'est une liquidation, un partage de famille ?

— Faites excuse, monsieur l'avocat, ma famille et moi nous n'avons jamais eu à faire de partage, vu que nous prenons à la même huche, comme on dit.

— Il s'agit donc de quelque contrat d'achat ou de vente ?

— Ah bien oui ! je ne suis pas assez riche pour acheter, ni assez pauvre pour revendre.

— Mais enfin, que voulez-vous de moi ? demanda le jurisconsulte étonné.

— Eh bien ! je vous l'ai dit, monsieur l'avocat, reprit Bernard avec un gros rire embarrassé, je veux une *consulte*... pour mon argent, bien entendu... à cause que je suis tout porté à Rennes, et qu'il faut profiter des occasions.

M. de la Germondaie sourit, prit une plume, du papier, et demanda au paysan son nom.

— Pierre Bernard, répondit celui-ci, heureux enfin qu'on l'eût compris.

— Votre âge ?

— Trente ans, ou approchant.

— Votre profession ?

— Ma profession ?... ah ! oui, quoi est-ce que je fais ?... Je suis fermier.

L'avocat écrit deux lignes, plie le papier, et le remet à son étrange client.

— C'est déjà fini ! s'écrie Bernard ; eh bien ! à la bonne heure ; on n'a pas le temps de moisir, comme dit cet autre. Combien donc est-ce que ça vaut, la *consulte*, monsieur l'avocat ?

— Trois francs.

Bernard paye sans réclamation, salue du pied, et sort enchanté d'avoir *profité de l'occasion.*

Lorsqu'il arriva chez lui, il était déjà quatre heures. La route l'avait fatigué, et il entra à la maison bien décidé à se reposer.

Cependant ses foins étaient coupés depuis deux jours et complétement fanés ; un des garçons vint demander s'il fallait les rentrer.

— Ce soir ! interrompit la fermière qui venait de rejoindre son mari ; ce serait grand péché de se mettre à l'ouvrage si tard, tandis que demain on pourra les ramasser sans se gêner.

Le garçon objecta que le temps pouvait changer, que les attelages étaient prêts et les bras sans emploi ; la fermière répondit que le vent était bien placé, et que la nuit viendrait tout interrompre. Bernard, qui écoutait les deux plaidoyers, ne savait à quoi se décider, lorsqu'il se rappela tout à coup le papier de l'avocat.

— Minute ! s'écrie-t-il, j'ai là une *consulte ;* c'est

d'un fameux, et elle m'a coûté trois francs; ça doit nous tirer d'embarras. Voyons, Thérèse, dis-nous ce qu'elle chante, toi qui lis toutes les écritures.

La fermière prit le papier, et lut, en hésitant, ces deux lignes :

Ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même.

— Il y a cela! s'écria Bernard, frappé d'un trait de lumière; alors, vite les charrettes, les filles, les garçons, et rentrons le foin!

Sa femme voulut essayer encore quelques objections; mais il déclara qu'on n'achetait pas une *consulte* trois francs pour n'en rien faire, et qu'il fallait suivre l'avis de l'avocat. Lui-même donna l'exemple en se mettant à la tête des travailleurs, et en ne rentrant qu'après avoir ramassé tous ses foins.

L'événement sembla se charger de prouver la sagesse de sa conduite; car le temps changea pendant la nuit, un orage inattendu éclata sur la vallée, et le lendemain, quand le jour parut, on aperçut, dans les

prairies, la rivière débordée qui entraînait les foins récemment coupés. La récolte de tous les fermiers voisins fut complétement anéantie; Bernard seul n'avait rien perdu.

Cette première expérience lui donna une telle foi dans la consultation de l'avocat, qu'à partir de ce jour il l'adopta pour règle de conduite, et devint, grâce à son ordre et à sa diligence, un des plus riches fermiers du pays. Il n'oublia jamais, du reste, le service que lui avait rendu M. de la Germondaie, auquel il apportait tous les ans, par reconnaissance, une couple de ses plus beaux poulets; et il avait coutume de dire à ses voisins, lorsqu'on parlait des hommes de loi, « qu'après les commandements de Dieu et de l'Église, ce qu'il y avait de plus profitable au monde était la *consulte* d'un bon avocat. »

LE

GOBELET DE FER-BLANC.

Un voyageur était arrêté au bord de la route qui conduit de Rolle à Morges, sur les rives du Léman; autour de lui se tenait une troupe d'enfants auxquels il distribuait, avec quelques paroles amicales, des gobelets de fer blanchi, que ceux-ci examinaient d'un air d'émerveillement joyeux.

— Voyez! voyez! s'écria tout à coup l'un d'eux, qui

examinait le don de l'étranger; le mien a une inscription.

— Le mien aussi! répondirent toutes les voix.

Et le premier enfant, élevant le gobelet pour mieux voir, lui dit tout haut :

AIMEZ-VOUS
LES UNS
LES AUTRES.

— C'est une recommandation du saint Évangile, fit observer le plus grand de la troupe.

— Ou plutôt l'esprit même de l'Évangile, reprit doucement le voyageur. Rappelez-vous ce précepte, et vous ne transgresserez jamais la loi du Christ, qui ordonne de *faire aux autres ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes.*

— Comptez là-dessus! interrompit brusquement une voix derrière l'étranger; dès que les petits auront l'âge d'homme, ils ne penseront qu'à eux, comme c'est l'usage, et rendront aux autres le mal pour le bien.

— Toujours aussi misanthrope, monsieur Rimerse, dit le voyageur, qui s'était retourné et avait reconnu un nouvel interlocuteur ; heureusement votre mauvaise opinion des hommes ne vous empêche pas d'agir comme si vous les aimiez.

— Et je m'en suis surtout bien trouvé ! continua Rimerse ironiquement ; tous ceux pour lesquels j'ai été bon se sont dressés contre moi dès que je leur ai été inutile. Non, non, croyez-moi, monsieur, l'homme est la bête la plus féroce de la création, — sans justice et sans souvenir ! On apprivoise les ours avec de la farine ou du miel ; les hommes, point ; et ils mordent sans scrupule la main qui les a nourris !

L'étranger ne répondit pas sur-le-champ ; il laissa les enfants prendre les devants et s'éloigner, tandis que lui-même se remettait en route avec Rimerse.

Ce dernier, qui revenait des champs, portait sur son épaule une fourche et un râteau de faneur, auxquels pendait sa veste que la chaleur l'avait forcé de retirer. Son costume, rustique, mais propre, annonçait

un de ces cultivateurs propriétaires si communs en Suisse, qui tiennent à la fois du bourgeois et du paysan. L'étranger et lui marchèrent quelque temps côte à côte sans rien dire; mais, arrivés près d'un champ qui longeait le chemin, et au bord duquel se dressaient de jeunes peupliers, Rimerse s'arrêta comme involontairement.

—Les voilà, dit-il en montrant les arbres à son compagnon ; c'est ce misérable rideau de feuilles que le cousin Ottman veut me forcer d'abattre. Mais que Dieu me punisse si je cède ! L'affaire est entre les mains des juges, et je soutiendrai mon droit jusqu'au bout, fallût-il vendre, pour cela, ma dernière génisse.

Il se mit alors à raconter l'histoire de ce procès, né, comme tant d'autres, d'un malentendu, puis aigri par des susceptibilités réciproques.

Ottman et lui avaient longtemps vécu dans l'intimité affectueuse que créent la parenté et le bon voisinage. Plus âgé et plus riche que son cousin, Rimerse l'avait d'abord aidé de son argent, de son expérience, et celui-

ci semblait le regarder comme un frère aîné à l'autorité duquel il avait coutume de déférer. Mais insensiblement cette autorité lui était devenue visiblement pénible ; il consultait plus rarement Rimerse, combattait ses opinions, ou agissait contrairement à ce qu'il lui avait indiqué, afin de constater son indépendance. Rimerse, accoutumé à conseiller comme on commande, avait pris en mauvaise part ces tentatives d'affranchissement ; les rapports étaient devenus moins expansifs ; on avait amassé l'un contre l'autre de légers griefs grossis dans le silence de la réflexion. Une amertume secrète s'était glissée dans ces deux cœurs autrefois si bien unis ; chaque jour apportait sourdement une semence de discorde : un hasard la fit tout à coup germer et grandir.

Un champ autrefois en indivis avait été partagé entre les deux cousins. Rimerse voulut marquer la ligne de partage par une rangée de peupliers qu'il fit planter pendant une absence d'Ottman. Celui-ci, de retour, s'étonna qu'on eût disposé de la limite com-

mune sans son consentement. Il s'en plaignit un peu vivement à Rimerse, qui répondit avec aigreur ; le dissentiment s'envenima, et finit par une rupture bientôt suivie d'un procès.

C'était celui auquel Rimerse venait de faire allusion, et qui durait déjà depuis quelques mois. Il avait fait succéder aux amicales relations des deux cousins une hostilité douloureuse qui se traduisait par mille tracasseries de voisinage.

Rimerse les raconta au voyageur avec un sentiment de rancune qui, au fond, témoignait moins de sa colère que de son regret. Il était clair que ce qu'il pardonnait le plus difficilement à Ottman, c'était leur vieille amitié détruite.

L'étranger, qui avait tout écouté attentivement, ne tenta point de combattre ses préventions ; il savait par expérience que l'esprit aveuglé par la passion perd le sens logique, et que pour l'éclairer il faut attendre qu'un rayon de sensibilité ou de bon sens fasse une percée dans ses ténèbres. Il se contenta d'apaiser par

de douces paroles l'irritation fiévreuse de son compagnon, et de lui rappeler adroitement les souvenirs qui pouvaient ramener son âme à la sérénité.

Tout en causant, ils avaient continué leur route, et les toits d'Allaman commençaient à se montrer dans les brumes du soir. Échauffé par la marche et par le récit qu'il venait de faire, Rimerse demanda à son compagnon de se détourner de quelques pas vers un bouquet de saules qu'il lui montra, et où ils devaient trouver une fontaine connue de tous les laboureurs.

Comme ils y arrrivaient, ils aperçurent les enfants auxquels l'étranger avait distribué ses gobelets, groupés autour de la source où ils puisaient à l'envi. Presque au même instant, et de l'autre côté du bouquet de saules, parut Ottman; il revenait des champs, et la soif l'attirait également vers l'eau murmurante.

Les deux cousins s'arrêtèrent surpris et embarrassés. Ils semblèrent d'abord hésiter, comme s'ils eussent voulu rebrousser chemin; mais la présence de témoins et la crainte de paraître céder la place les re-

tint. Ils avancèrent donc d'un pas lent vers la source, aux bords de laquelle ils arrivèrent en même temps.

Tous deux étaient visiblement émus. C'était la première fois, depuis plusieurs mois, qu'ils se trouvaient si près l'un de l'autre. Leurs regards se croisèrent; quelque chose des sentiments d'autrefois s'était réveillé malgré eux dans leur cœur. Cependant ils gardèrent le silence, et Rimerse recula d'un pas, afin de laisser Ottman boire le premier.

Celui-ci allait se pencher vers la source, quand l'un des enfants lui offrit en souriant le gobelet qu'il venait de remplir. Ottman le prit machinalement, et se leva pour le porter à ses lèvres, mais ses yeux tombèrent tout à coup sur l'inscription, et il s'arrêta en tressaillant. L'étranger, qui avait tout observé, saisit vivement un second gobelet qu'il présenta à Rimerse, en lui répétant à demi-voix le doux précepte évangélique.

Les deux cousins restèrent un instant saisis et

comme incertains; mais leurs enfants étaient là, étrangers à leurs divisions et jouant ensemble auprès de la source; le soleil couchant les inondait de sa lumière pourprée, la brise qui glissait dans les saules rafraîchissait leurs veines; le bien-être ouvrit leurs cœurs à l'attendrissement. Ottman le premier regarda son cousin et lui tendit son gobelet en répétant : « Aimez-vous les uns les autres. » Rimerse tressaillit, fit un pas en avant, et les gobelets se heurtèrent dans un toast fraternel.

L'étranger, qui s'était approché, saisit les deux mains restées libres, et, les rapprochant :

— Je crois que désormais les peupliers pourront grandir en paix, dit-il avec un sourire.

— Au diable les peupliers! s'écria Rimerse ému; demain je les mets tous à bas!

— Non, dit vivement Ottman; il faut qu'ils restent comme un signe d'alliance, afin qu'ils puissent un jour abriter nos familles réunies.

Rimerse ne répondit rien, mais il ouvrit les bras,

et les deux parents échangèrent un baiser de réconciliation.

Quand le premier attendrissement fut passé, et qu'ils eurent recouvré leur liberté d'esprit, tous deux remercièrent le voyageur avec effusion.

— C'est à votre gobelet que nous avons dû ce bon mouvement, dirent-ils, et chacun de nous le conservera comme souvenir.

— Gardez-le aussi comme avertissement, répliqua l'étranger ; vous venez d'en avoir la preuve, un bon avis n'est jamais perdu pourvu qu'il vienne à propos. Toujours flottant au cours de ses sensations mobiles, l'homme a besoin de trouver dans tout ce qui l'entoure des influences et des conseils. Il ne faut mépriser aucun moyen de le rappeler sans cesse au devoir. Sur ces pauvres gobelets de fer l'ouvrier a tracé des paroles d'or qui peuvent réveiller un cœur près de s'endurcir. Depuis longtemps déjà je les sème sur mon passage, les oubliant au bord des fontaines, les offrant dans les salons et dans les chaumières, les

perdant à dessein dans les sentiers battus de la campagne. Des voyageurs les ont portés jusque sur les pics élevés ; vous les trouverez sur les fenêtres de nos chalets, remplis de fleurs par les mains des jeunes filles et jetant au foyer un avertissement d'amour au milieu des parfums. Votre exemple prouve que mon humble apostolat n'est point complétement inutile, et que lorsqu'on sème le bon grain on peut toujours espérer la moisson, quelque petite que soit la main du semeur*.

* Le fond de ce récit n'est point imaginaire. Un homme de bien, M. Hentsch père, de Genève, a répandu dans son canton un grand nombre de ces gobelets.

LA

FILLE D'ERWIN.

Qui ne connaît, au moins par la gravure, cette magnifique cathédrale de Strasbourg dont la construction demanda plus de quatre cents ans? Inaugurée au xve siècle, elle a résisté depuis à tous les outrages des hommes et du temps, et s'élève toujours aussi ferme, aussi hardie, aussi jeune! Combien d'existences se sont-elles usées à tailler ce peuple de statues! combien de génies ont-ils apporté là leurs merveilleuses

inspirations! combien a-t-il fallu de patience et de courage pour tisser cette immense tenture de pierres qui commence au sol et finit dans les nues! Dieu seul pourrait le dire! Mais parmi ces générations d'illustres inconnus qui vinrent successivement poursuivre l'œuvre commencée, la tradition populaire a conservé quelques noms. Oublieuse des plus grands, elle s'est rappelé les plus touchants; elle ignore l'homme qui donna le premier plan de la sainte basilique, mais elle connaît le nom de la jeune fille qui en sculpta la dernière pierre. Tout ce que ce peuple a retenu de cette longue histoire qui résume la science et l'art du moyen âge, c'est une légende que racontent les jeunes paysannes de l'Alsace, quand elles filent le soir près du poêle qui murmure doucement, entourées d'un cercle de têtes blondes.

La voici telle qu'on nous l'a redite d'après leur récit :

Au XIIIe siècle, l'architecte Erwin de Steinbach avait été chargé de construire la tour qui devait couronner

la cathédrale. C'était un vieillard qui demandait au ciel son génie et qui ne l'employait que pour la plus grande gloire du Christ. Dieu avait mis près de lui un fils nommé Jean, et une fille nommée Sabine, qui le soutenaient dans son œuvre. Jean était sa force et Sabine son cœur; avec celui-là il osait entreprendre; avec celle-là il était heureux d'exécuter. Tous deux avaient reçu les dons célestes et faisaient obéir la pierre à leur pensée; mais la jeune fille avait de plus la beauté d'une sainte. Quand elle se montrait, son visage éblouissait doucement le cœur, et l'on ne pouvait voir que lui; quand elle parlait, on oubliait son visage, et c'était sa voix que l'on préférait; aussi les jeunes architectes et les jeunes sculpteurs qui travaillaient sous les ordres de son père eussent-ils donné tous les biens de la terre pour obtenir son amour.

Deux surtout avaient déclaré ouvertement leurs prétentions; l'un était un Silésien, nommé Bernard de Sunder, l'autre un Français né à Boulogne, et qui s'appelait Polydore. Ils avaient une habileté égale

pour dresser des plans et tailler la pierre; mais leurs caractères différaient autant que la tempête diffère du ciel serein. Bernard était humble, soumis, plein de respect pour les hommes et d'amour pour Dieu. Polydore, au contraire, était fier, audacieux, révolté contre la terre et le ciel. Quand ils montaient ensemble sur les hauts échafaudages de la tour, suspendus par une corde fragile au-dessus de l'abîme, Bernard de Sunder ne manquait jamais de se signer en répétant les paroles du psaume : « O Dieu ! nous sommes dans tes mains comme la paille qui vole et comme l'eau qui s'écoule, » tandis que Polydore riait en regardant le ciel, et chantait le refrain des picoteurs de pierre :

J'ai dans ma main la corde et le ciseau !
L'hironde vole au-dessus du nuage,
Moi, compagnon, rien qu'avec mon courage,
J'irai plus haut.

Sabine avait remarqué ces différences, et sa préférence s'était déclarée pour le jeune Allemand. Poly-

dore en éprouva une douleur qui se transforma en une sourde rage. Cependant il espérait encore que la jeune fille pourrait changer de sentiments. Erwin était mort, et le conseil de Strasbourg avait publié une ordonnance déclarant que la continuation de la tour serait confiée à celui des jeunes gens qui fournirait, dans douze jours, le plus beau dessin. Celui du Français fut achevé avant le terme fixé, et tout le monde déclara que nul ne pourrait le surpasser. Sabine elle-même était restée frappée d'admiration en le voyant, et n'avait pu retenir ses larmes.

— Pourquoi pleurez-vous? demanda Polydore.

— Hélas! répliqua la jeune fille, je pleure parce qu'en mourant mon père nous avait fait jurer de ne point permettre qu'un autre nom que le sien fût attaché à son œuvre; j'espérais que cela serait facile si mon frère Jean l'achevait; mais maintenant vous l'emportez sur lui, et le nom de Polydore remplacera celui d'Erwin.

— Vous pouvez l'empêcher encore, reprit le Fran-

çais ; consentez à m'épouser, et je cède à votre frère l'honneur d'achever l'œuvre commencée.

Sabine ne répondit rien, mais elle se retira chez elle le cœur bourrelé. Si elle persistait dans sa préférence pour Bernard de Sunder, elle ne tenait point la promesse faite à son père ; si elle acceptait la proposition de Polydore, au contraire, elle sauvait la gloire d'Erwin, mais le bonheur était perdu pour elle ! Oppressée par l'incertitude, elle s'approcha de la table sur laquelle une grande feuille de parchemin était tendue, prit avec distraction sa plume qu'elle roulait dans ses doigts, en adressant à Dieu des prières mêlées de larmes ; puis enfin, vaincue par la fatigue, elle s'endormit !

Son sommeil dura toute la nuit, et quand elle se réveilla les premiers rayons du jour brillaient joyeusement à travers les vitres ; ses regards tombèrent sur la table, et elle jeta un cri de surprise :

Sur la feuille de parchemin, un dessin admirable représentait la façade de la cathédrale telle qu'on l'a-

perçoit aujourd'hui ! Dieu avait sans doute entendu la prière de la fille d'Erwin, et un de ses anges était venu tracer pour elle l'œuvre miraculeuse qui devait remporter le prix.

Il suffit, en effet, de la présenter aux membres du conseil pour qu'ils déclarassent tous d'une voix que la jeune fille était seule capable de continuer ce que son père avait commencé. Sur sa demande, on lui adjoignit cependant son frère, et Bernard de Sunder vint s'offrir lui-même pour la seconder ; mais Polydore, rongé de jalousie, s'éloigna sans rien dire.

Jean et Sabine allèrent habiter dans la grande cour de l'église, afin de surveiller les travaux de plus près. Subitement douée d'un don inexplicable et miraculeux, Sabine semblait soustraite aux lois du temps. Ses œuvres à peine conçues se trouvaient merveilleusement exécutées ; son ciseau multipliait les ornements autour de l'édifice d'Erwin, sans que l'on pût savoir quelles heures étaient employées à la création de tant de chefs-d'œuvre. Elle-même semblait l'ignorer.

Cependant la grande figure destinée au portail de l'horloge venait d'être achevée ; elle la fit mettre en place. Mais cette opération prit le jour entier, et il fallut attendre au lendemain pour juger de l'effet qu'elle devait produire.

Dès le point du jour, Sabine accourut avec la foule, curieuse de connaître le nouveau chef-d'œuvre !... Horreur et désolation !... Pendant la nuit la statue avait été mutilée, et la plupart des ornements exécutés depuis peu par Sabine, honteusement martelés.

Un cri de stupéfaction s'éleva de toutes parts ; mais à ce cri succédèrent bientôt les murmures. Quelle main avait pu détruire le travail de la jeune fille ? était-ce la main d'un homme ou celle du démon ?

— Le démon ne détruit point l'œuvre de ceux qu'il protége, objecta une voix.

Et comme on s'étonnait, la voix rappela l'étrange rapidité avec laquelle Sabine avait exécuté tous ces travaux, son triomphe inattendu lors du concours proposé par le conseil, son affectation à vivre dans la

rêverie et la solitude. Ces soupçons semés dans la foule y prirent bien vite racine : la jeune fille avait blessé beaucoup de cœurs sans le vouloir, soit par ses triomphes, soit par sa beauté, et le bruit se répandit que Dieu refusait les œuvres de la fille d'Erwin, parce qu'elles étaient l'inspiration du mauvais esprit.

A cette accusation, Sabine se retira éperdue dans l'atelier où elle avait coutume de travailler, et demeura jusqu'au soir dans les prières et les larmes.

Bernard de Sunder, après avoir essayé de la consoler, rentra dans le retrait qu'il occupait vis-à-vis de la tour; mais le souvenir des pleurs de sa fiancée l'empêcha de trouver le sommeil. Il se releva donc et vint s'appuyer tristement à sa fenêtre. La nuit était obscure, le vent grondait dans la grande tour déserte, et de grosses gouttes de pluie battaient les dalles retentissantes. Bernard, tout entier à sa préoccupation, avait la tête appuyée sur une de ses mains, lorsqu'un

bruit sec et redoublé, semblable à celui du marteau sur la pierre qu'il brise, retentit tout à coup dans le silence de la nuit!

Le jeune Allemand lève la tête; devant lui et sur les échafaudages les plus élevés, une ombre vient d'apparaître. On ne peut distinguer sa forme, mais au mouvement et au bruit, on devine qu'elle achève la destruction commencée la veille. Bernard a tressailli et se penche pour mieux voir, lorsqu'un autre bruit frappe son oreille : c'est celui plus retenu et plus régulier du maillet sur le ciseau du sculpteur. Il se détourne, et à l'autre extrémité de la tour il aperçoit une blanche vision qui semble réparer avec ardeur les ravages accomplis par une main ennemie. Des deux côtés les coups se suivent et se répondent. Ici l'ombre noire s'acharne à détruire, là le blanc fantôme continue à réparer. Mais tout à coup celui-ci s'arrête, il a entendu le retentissement du marteau destructeur; il se redresse, glisse comme un rayon lumineux le long des échafaudages, franchit les entrecolonnements, suit

les corniches, et arrive comme la foudre en face de l'ombre sinistre.

Dans ce moment, la lune dégagée d'un nuage laisse glisser une pâle lueur à travers les pierres dentelées, et Bernard reconnaît Sabine et Polydore !

Celui-ci s'est détourné à l'approche de la blanche apparition. En apercevant la fille d'Erwin l'œil immobile, la lèvre frissonnante et le front courroucé, il recule avec un cri, rencontre tout à coup le vide et tombe brisé sur le parvis. Bernard, épouvanté, descend à la hâte, s'élance vers les tours, et arrive à temps pour recevoir dans ses bras la jeune fille qui vient de se réveiller.

Tout se trouva ainsi expliqué ; on comprit comment la fille d'Erwin avait pu multiplier les chefs-d'œuvre, grâce au somnambulisme qui faisait de son sommeil un travail, et comment une haine jalouse avait voulu tout détruire.

Bernard de Sunder épousa la jeune fille complétement justifiée ; et la tour achevée, grâce à leurs soins,

fut inaugurée le jour de la Saint-Jean. Une croix fut placée au sommet pour indiquer l'achèvement de l'édifice, et sur cette croix se trouvait l'image de la Vierge, patronne de la ville et de l'église.

La tradition rapporte que Bernard de Sunder fut ensuite appelé avec sa femme à Magdebourg, où ils reproduisirent, pour la cathédrale, plusieurs groupes qu'ils avaient déjà sculptés à Strasbourg.

FIN.

TABLE.

Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

